
COLL. REG. MED. LOND.
MDXVIII
O BIOC
TEXNH
BPAXYC H
ΔE
MAKPH

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE



THOMAS SYDENHAM

D'APRÈS LA PEINTURE DU CHEVALIER LÉLY

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1889 THÈSE N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 28 Mars 1889

Par LOUIS-MARIE-FRÉDÉRIC PICARD

Né à Nîmes (Gard), le 11 avril 1858

THOMAS SYDENHAM

SA VIE

ET SES ŒUVRES

Président : M. LABOULBÈNE, *professeur*

Juges : MM. BALL, *professeur*

JOFFROY, *agrégé*

QUINQUAUD, *agrégé*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

DIJON

IMPRIMERIE DARANTIERE

Rue Chabot-Charny, 65

1889

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen . . . . M. BROUARDEL.

Professeurs	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	DAMASCHINO. DIEULAFOY.
Pathologie chirurgicale	GUYON. LANNELONGUE.
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	Mathias DUVAL.
Opérations et appareils	DUPLAY.
Pharmacologie	REGNAULD.
Thérapeutique et matière médicale	HAYEM.
Hygiène	PROUST.
Médecine légale	BROUARDEL.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveaux-nés	N.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LABOULBÈNE.
Pathologie comparée et expérimentale	STRAUSS.
Clinique médicale	G. SÉE. POTAIN. JACCOUD. PETER.
Maladie des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	BALL.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	FOURNIER.
Clinique des maladies du système nerveux	CHARCOT.
Clinique chirurgicale	RICHET. VERNEUIL. TRELAT. LE FORT.
Clinique ophtalmologique	PANAS.
Clinique d'accouchement	TARNIER.

Professeurs honoraires :

MM. GAVARRET, SAPPEY, HARDY et PAJOT.

Agrégés en exercice :

MM.	MM.	MM.	MM.
BALLET	HANOT	POIRIER, chef des travaux anatomiques	REYNIER
BLANCHARD	HANRIOT	POUCHET	RIBEMONT-DESSAIGNES
BOUILLY	HUTINEL	QUENU	ROBIN (Albert)
BRISSAUD	JALAGUIER	QUINQUAUD	SCHWARTZ
BRUN	JOFFROY	RAYMOND	SEGOND
BUDIN	KIRMISSON	RECLUS	TROISIER
CAMPENON	LANDOUZY	REMY	VILLEJEAN
CHAUFFARD	MAYGRIER		
DEJERINE	PEYROT		

Secrétaire de la Faculté : M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798 l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES CHERS PARENTS

MONSIEUR THÉODORE PICARD

Ancien conducteur principal des Ponts-et-Chaussées, à Nîmes

ET MADAME CLOTILDE PICARD

HOMMAGE DE FILIALE AFFECTION

Frédéric PICARD.

A MONSIEUR LE D[r] A. LABOULBÈNE

Professeur d'Histoire de la Médecine à la Faculté de Paris,
Membre de l'Académie de Médecine,
Médecin de l'hôpital de la Charité,
Officier de la Légion d'honneur.



THOMAS SYDENHAM

SA VIE ET SES ŒUVRES

PRÉFACE

Voici une étude bien différente de celle que nous nous étions proposée. Lorsque nous entreprîmes de recueillir tout ce que la littérature médicale contenait sur Sydenham et ses écrits, nous reconnûmes bientôt que les matériaux étaient en fort petit nombre, qu'ils étaient trop disparates pour composer une esquisse tant soit peu harmonieuse de la vie et des œuvres du célèbre praticien, et que même certains d'entre eux ne satisfaisaient pas à toutes les exigences de la critique d'aujourd'hui. Aussi nous étions-nous résolu à dessiner rapidement la partie biographique de notre travail et à nous attacher complaisamment à la partie doctrinale, lorsqu'il nous vint la pensée de fouiller la littérature anglaise, même extra-médicale, et d'examiner en détail l'histoire ou la vie des institutions ou des hommes avec lesquels Sydenham avait eu quelque rapport. Nous ne tardâmes pas à recueillir les fruits de ce pénible travail. Ces dernières années avaient vu se succéder, en Angleterre, les publications inédites de manuscrits qui se rattachaient à l'époque de Sydenham ou à lui-même : nous avons eu la bonne fortune de les utiliser.

L'édition du registre manuscrit des visiteurs de l'université oxfordienne en 1648, par Burrows, nous a permis de préciser plusieurs points de la jeunesse de Sydenham ; l'intéressante biographie de Locke par Bourne et la publication de certains manuscrits du célèbre philosophe nous ont servi à éclairer d'un jour nouveau la vie scientifique de notre auteur, son très intime ami ; Munk, en éditant les dossiers contenus dans les archives du collège des Médecins de Londres, nous a laissé concevoir une idée plus juste des rapports de Sydenham avec les membres du collège, rapports si diversement jugés. Enfin, dans la série des documents plus antiques, après l'étude attentive des œuvres Sydenhamiennes, nous avons recherché dans les différentes biographies et dans les œuvres des hommes qui avaient été en contact avec le célèbre praticien, dans celles de Locke, de Boyle, de Mapletoft, de Morton, de Harris, de Goodall, etc., les moindres traits qui pouvaient nous servir à caractériser sa belle figure, et à mieux nous orienter dans le détail de ses œuvres. Ces recherches ont été l'occasion d'excursions un peu plus lointaines dans le domaine de l'histoire : celles-là encore n'ont pas été sans profit.

Quant aux témoignages historiques, nous les avons soumis constamment à l'épreuve de la critique. A quatre ou cinq exceptions près, nous avons consulté nous-même tous les ouvrages cités. Au reste nos investigations ont été résumées avec une exactitude qui puisse permettre à chacun de repasser après nous par le même chemin.

Nous avons donné souvent la parole à Sydenham, toujours en le traduisant nous-même. Sans reproduire les désaveux formels ou tacites qu'a essuyés la traduction de Jault, nous dirons seulement que, n'ayant pas été faite sur l'original, elle était beaucoup plus sujette à devenir infidèle, et qu'en fait il

lui est arrivé plus d'une fois, même après la révision de Baumes, de s'écarter sensiblement de la pensée du maître dans les passages les plus délicats.

Nous sommes très honoré et très heureux à la fois de pouvoir placer en tête de cet ouvrage le nom de M. le Dr Laboulbène, professeur d'histoire à la Faculté de médecine de Paris. Après nous avoir fourni l'idée première de notre travail, il nous a constamment encouragé, au cours de son exécution, par le témoignage d'un véritable intérêt ; enfin il a bien voulu accepter d'en présider la soutenance orale. Aussi le prions-nous de vouloir bien agréer le respectueux hommage de notre gratitude et de nos remercîments.

Nous nous souvenons avec reconnaissance des personnes de la Bibliothèque nationale et de celle de la Faculté de médecine qui nous ont servi dans nos longues recherches, en particulier de M. Georges Barringer, de la Bibliothèque nationale, dont nous avons éprouvé plus d'une fois la très bienveillante courtoisie.

Une juste coutume prescrit de remercier ceux de nos maîtres dont l'enseignement plus intime ou préféré nous a préparé davantage à notre premier essai d'auteur : nous sommes heureux de nommer M. le Dr Nicaise, professeur agrégé à la Faculté de médecine, chirurgien de l'hôpital Laennec, M. le Dr Rendu, professeur agrégé à la Faculté de médecine, médecin de l'hôpital Necker ; enfin M. le professeur Peter dont l'enseignement si profondément clinique ne pouvait que nous pénétrer d'enthousiasme en faveur d'un des plus grands praticiens.

Paris, 14 février 1889, année du bi-centenaire de la mort de Sydenham.

EMENDANDA

PAGE	LIGNE	AU LIEU DE :	LISEZ :
2	7, a fine	des Sydenham	des Sydenhams
4	4, a fine	à peu près.	à peu près. »
5	3	les étudiants.	les étudiants. »
5	6	*Halls aulæ.*	*Halls* (*Aulæ*).
7	8	nouveau collège (*collegium novum*)	Nouveau collège (*Collegium Novum*)
11	2	Les exhortations	Ses exhortations
20	4	merveilleuses	merveilleuse
25	7	coliques néphrétiques	colique néphrétique
28	10	commun ; sorte	communi sorte
32	5, a fine	autumnales	automnales
36	1, a fine	*ans Labours*	*and Labours*
37	2, a fine	*subsecirœ*	*subsecivœ*
40	10	»... D'autres	«... D'autres
50	2	au coin des rues	aux coins des rues
51	2	goufre	gouffre
52	11, a fine	consumés	consumées
54	6	sa méthode	sa *Méthode*
54	11, a fine	ont mis	ont mise
60	2, a fine	comme médecin en 1670	à ce titre, en 1670.
68, 69, passim,		dyssentérie, dyssentérique	dysentérie, dysentérique
72	4, a fine	de Sydenham,	de Sydenham :
76	15	lithontriplique	lithontriptique
76	10, a fine	le remède	ce remède
87	2	(Tractatulum)	(*Tractatulum*)
90	8, a fine	la Méthode	la *Méthode*
90	9, a fine	a fait observer	a remarqué
93	3, a fine	naturel	simple
106	1	si complète (1) ! »	si complète (1) » !
110	4	rappeler	invoquer
110	12	quelques motifs	quelque motif
110	20	ordres de science	ordres de sciences
112	6	Et lu déclarait	Et lui déclarait
114	6-7	les injures (2)	les injures (2). »
117	2, a fine	complètes	collectives
118	6, a fine	» il y en a peu	« il y en a peu
131	5	2 vol. in-8. —	2 vol. in-8 [P].



TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

N.-B. — *Les chiffres renvoient aux pages.*

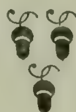




TABLE DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CITÉS

Cette table explique les abréviations employées dans la mention des ouvrages au courant du texte.

N.-B. — Les chiffres renvoient aux pages où se trouve l'indication première et complète de chaque ouvrage.





CHAPITRE PREMIER

La famille qui produisit l'illustre Sydenham était fixée depuis bien longtemps au sol de l'Angleterre. Aussi loin que les parchemins permettent de remonter dans la série des âges, c'est d'une petite localité appelée Sydenham et située près de Bridgewater, dans le comté de Somerset, qu'elle tira son nom, et Jean de Sydenham, marié sous le règne de Henri III à l'héritière des Kitsford, en devint la souche ; il en sortit plusieurs branches. Le troisième descendant de la branche aînée, Jean, fils aîné de Roger, n'ayant laissé aucun mâle, sa fille unique apporta la propriété de Sydenham à la famille des Caves. Quant à Richard, le second fils de Roger, il alla se fixer à Combe-Sydenham, dans l'ouest du comté de Somerset. A la troisième génération de cette branche ainsi devenue la première, Jean Sydenham, écuyer du comté, se maria à Jeanne, fille et héritière de Jean Sturton, écuyer de Brimpton, et désormais la branche aînée prit le nom de Sydenham de Brimpton. Le troisième fils de Jean Sydenham, Richard, dit de Aller dans le comté de Somerset, avait eu trois enfants ; Thomas, le plus jeune, alla s'établir en 1544 à Winford Eagle, dans le Dorsetshire, l'un des comtés voisins, où il acheta un do-

maine et des droits seigneuriaux (1) : il fut le chef de la branche cadette, d'où devait sortir Thomas Sydenham, le grand praticien (2).

La famille de Sydenham jouissait d'une très honorable fortune ; à partir de son origine, plusieurs héritières étaient entrées successivement dans son alliance (3). Thomas, le chef de la branche du comté de Dorset, après y avoir acheté de lord Souch le domaine de « Winfred Eagle (4), » paya, l'année suivante, de plus de quatre livres sterling une ferme et un manoir qui avaient appartenu autrefois à l'abbaye de Cerne. Plus tard, sous le règne d'Elisabeth, il devint acquéreur d'un parc appelé Winford, étendu de 160 acres, sans parler de plusieurs autres acquisitions domaniales de réelle importance (5).

Plusieurs membres de cette grande famille avaient été chargés d'importantes fonctions. Richard, de Combe-Sydenham, avait été nommé juge des plaids-communs, la onzième année du règne de Richard II. Simon, second fils de Richard, avait été successivement archidiacre de Sarum et de Bercks, doyen, puis évêque de Chichester en 1403 ; il fut envoyé en qualité d'ambassadeur par le roi Henri à la cour de Germanie. Georges, le plus jeune frère de Richard de Aller, fut archidiacre de Salisbury et chapelain des rois Henri VII et Henri VIII (6).

Enfin la plupart des Sydenham avaient tenu le rang

(1) J. Hutchins, *The History of antiquities of the county of Dorset*, t. I, p. 526, London, 1774. — (2) V. sur la généalogie de Sydenham : J. Burke and J.-B. Burke, *A genealogical and heraldic history of the extinct ant dormant baronetcies of England*, pp. 514-6, London, 1838. — (3) Ibid. — (4) Coker, *A Survey of Dorsetshire*, pp. 62-3, London, 1632.— (5) Hutchins, loc. cit.—(6) Burke

d'écuyer (1). W. Berry, dans son beau dictionnaire héraldique (2), nous a donné le détail de leurs armes ; et Coker, historien du Dorsetshire, a figuré et décrit celles de Thomas, le bisaïeul du praticien : D'argent, à trois béliers passant de sable. Une molette (3).

Il faut descendre jusqu'à la troisième génération de la branche cadette du Dorsetshire pour rencontrer le nom de Thomas le médecin. Guillaume, son père, marié vers 1611 à Jeanne, fille de Jean Jeffery de Coltherston (comté de Dorset), en eut plusieurs enfants, au nombre desquels on remarque deux frères et trois sœurs de Thomas : Guillaume et François ; Marie, Elisabeth et Marthe (4).

Ce fut en 1624, dans le domaine patrimonial de

(J. and J.-B.), loc. cit. — (1) Dès longtemps, la société anglaise se partageait en cinq classes : les pairs du royaume (*peers*), les baronnets (*baronets*), les écuyers (*esquires*), les gentilshommes (*gentlemen*), et les bourgeois (*commoners*). — Sous Charles Ier, les Sydenhams de Brimpton devaient s'élever d'un rang. Le 28 juillet 1641, un des membres de cette branche, Jean Sydenham, reçut du roi le titre de baronnet. Il prit pour armes : D'argent, à trois béliers passant de sable. Cimier : une tête de bélier détachée de sable accornée d'argent. (Cf. J.-B. Rietstap, *Armorial général*, 2e éd., t. II, p. 874, Gouda, 1887). — Cette maison s'éteignit le 16 octobre 1739, dans la personne de sir Philippe Sydenham, le troisième baronnet. — Ce sont là, sans doute, les armes que la Société de Sydenham a fait graver en tête de ses publications. — (2) *Encyclopædia heraldica*, t. I, p. 234; t. II, art. Syd., London [1828-40]. — (3) Coker, op. cit., Plate 8, num. 140. — La molette, ou roue d'éperon, sert à distinguer les fils de troisième maison. Celle qui est figurée dans les armes de Thomas Sydenham est *non colletée*, c'est-à-dire dépourvue de sa tige. — (4) Burke (J. and J-B.), loc. cit., p. 515. — R. G. Latham (*The Life of Sydenham*, p, XIV, in *The Works of Th. Syd., translated from the latin edition of Dr Greenhill...*, t. I, London, 1848), croit pouvoir citer, d'après le Registre des Baptêmes, les noms de plusieurs autres fils de Guillaume Sydenham : Jean (né en 1621), Jean (1626), Georges (1629), Natha-

Winford Eagle que naquit Sydenham (1). Comment s'écoulèrent les années de sa première jeunesse, nous l'ignorons absolument ; mais le développement harmonieux de ses talents naturels, et la condition heureuse de sa famille permettent de supposer qu'il jouit alors de tous les avantages d'une bonne éducation et qu'il sut les mettre à profit.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans (2), ses parents songèrent à le faire instruire des sept arts libéraux. Deux universités également célèbres se partageaient alors en Angleterre le haut enseignement : nées au treizième siècle, les écoles d'Oxford et de Cambridge, parmi tant d'autres universités rivales, supportaient dignement, aux yeux de l'Europe, le fardeau d'une réputation plusieurs fois séculaire. Les écoles de Cambridge avaient existé en germe dans le Collège de Saint-Pierre fondé en 1284 par Hugues de Balsham, évêque d'Ely (3) ; celles d'Oxford avaient eu pour berceau le Collège de l'Université fondé ou restauré en 1249 par Guillaume, archidiacre de Durham (4). Encore faudrait-il remonter au delà de ces origines pour ainsi dire officielles. On rapporte qu'en 1229, sous Henri III, il y avait à Oxford plus de mille étudiants français. Après cette période des

niel (1630) et Richard (1634). — (1) M. Burrows, *The Register of the visitors of the University of Oxford, from A. D. 1647 to A. D. 1658...*, p. 566. Printed for the Camden Society [London], 1881. — (2) Et non pas de dix-huit. A. Wood (*Athenæ oxonienses... from A. D. 1500 to... november 1695, to which are added the Fasti, or annals of the said University to the year 1690...* The second edition, t. II, col. 839, London, 1721), parle de « dix-huit ans ou à peu près. Mais Burrows (loc. cit.) vient de décider la question. — (3) Cf. C.-H. Cooper, *Memorials of Cambridge ...*, t. I, p. 3, Cambridge [1860]. — (4) Cf. A. Wood, *Historia et antiquitates Universitatis oxoniensis*, initio, Oxonii, 1674-5.

étudiants libres ou *martinets,* « des hôtels nombreux » se formèrent « sous la surveillance d'un *principal,* élu par les étudiants (1). Wood rapporte qu'il y en eut plus de 300 à Oxford. On les appela d'abord des *Hospitia ;* puis leur nom changea, ils devinrent les *Halls aulæ* (2). Les Collèges proprement dits s'y ajoutèrent et finirent par les remplacer pour la plupart. « Dès lors, ce qu'on appela un collège fut une société se gouvernant elle-même, et se perpétuant par une succession indéfinie...., pourvue d'une dotation de charité, et destinée principalement à entretenir les étudiants (3). » Les associations d'Oxford et de Cambridge avaient été, dès leur origine, des associations indépendantes ; mais peu à peu elles finirent par subir l'influence du pouvoir public en acceptant ses bienfaits.

Thomas fut envoyé à l'Université d'Oxford, peut-être parce qu'elle était beaucoup plus voisine de son pays natal. Déjà son frère aîné Guillaume y avait fait son entrée en se faisant admettre, en qualité de gentilhomme pensionnaire (gentleman commoner) (4), au collège de la Trinité. Thomas se présenta au Hall de Madeleine (Magdalen Hall. — Aula B. Mariæ Magdalenæ) (5). C'était aussi une sorte d'internat : aucun membre de

(1) J. Demogeot et H. Montucci, *De l'enseignement supérieur en Angleterre et en Ecosse*, p. 7, Paris, 1870. — (2) Wood, *Historia,* lib. II, p. 338. — (3) Demogeot et Montucci, *De l'enseig.*, p. 8. — (4) Avec le progrès des temps, la classe des pensionnaires (*commoners*) était venue s'ajouter, dans les collèges, à celle des agrégés (*fellows*) qui étaient à l'origine de véritables étudiants, et à celle des écoliers (*scholars*), sorte de boursiers. Les pensionnaires se divisaient en trois catégories : les nobles (*noblemen*), les gentilshommes (*gentlemen commoners*), et les simples pensionnaires (*commoners*). — (5) Il faut distinguer le Hall de Madeleine

l'Université ne pouvait prendre ses repas ni son logis dans les maisons privées (1). Sydenham y entra à la session de la Saint-Jean (*Midsummer Term*), c'est-à-dire à la fin de l'année scolaire (2). L'étude des arts, — les lettres d'aujourd'hui, — durait sept ans, « et les études spéciales des facultés supérieures (théologie, droit civil et canon, médecine) se prolongeaient en général deux fois autant (3). » Mais les études littéraires de Thomas ne tardèrent pas à être interrompues. La guerre avait fini par éclater entre Charles I et son Parlement. Le roi avait dû quitter Londres ; après la bataille d'Egde-Hill (23 oct. 1642) il se rendit avec toute son armée à Oxford, car, ainsi que l'a dit Guizot après l'historien anglais Clarendon, c'était « des grandes villes du royaume la plus dévouée à sa cause (4). » Cette fidélité au roi devait être imputée aux soins de l'Université. Depuis le 18 août précédent, ses membres, au nombre d'environ 400, s'exerçaient au combat avec le même succès que s'il

du collège de ce nom (Magdalen College). Celui-ci avait été fondé en 1458 par Guillaume de Waynfleet, évêque de Winton. Ce bon vieillard voyant que le collège ne suffisait pas à contenir la jeunesse du voisinage, fit bâtir une école de grammaire qui devait en être la succursale. Cette *aula grammatica* fut achevée en 1480, au bout de deux ans. (Wood, *Historia*, lib. II, p. 370). En 1602, elle devint un établissement indépendant, sous le titre d'*Aula B. M. Magdalenæ*. — (1) *Statuta oxoniensia*, tit. III, sect. 3, 1634. On imprima plus tard, sous le titre qui avait été donné au parchemin original, le *Corpus statutorum universitatis oxoniensis*, Oxonii, 1708. — (2) A cette époque, l'année scolaire, à Oxford, était partagée en quatre périodes de travail (*terms*) séparées par autant de périodes de repos (*vacations*); elle s'ouvrait le 8 octobre; le dernier terme commençait le mercredi après le dimanche de la Trinité et se terminait à une époque variable suivant les actes. (G.-R.-M. Ward., *Oxford University Statutes*, translated, t. I, p. 7, London, 1845). — (3) Demogeot et Montucci, *De l'enseign.*, p. 10. — (4) F. Guizot, *Charles Ier et la Révolution*,

se fût agi de vétérans (1). Enfin « dès le commencement des troubles, elle lui avait envoyé plus de 10,000 livres sterling, tant des fonds de plusieurs collèges que des bourses des particuliers (2). »

Charles I ne manqua pas de tirer parti de dispositions aussi favorables. Après avoir fait d'Oxford son quartier général, il transforma par un édit du 15 décembre le nouveau collège (*collegium novum*) en arsenal. Au commencement du mois de juin de l'année suivante, l'instruction militaire des étudiants était terminée, et les *togati*, distribués en cohortes, pouvaient être incorporés à l'armée du roi (3).

Mais les Sydenhams du comté de Dorset, aussi bien que le comté lui-même, avaient embrassé la cause du Parlement. A défaut de preuves antécédentes, l'histoire des événements qui suivirent l'a surabondamment prouvé. Vers le milieu de l'année 1644, la mère de Thomas Sydenham devait être assassinée en haine de la cause des Parlementariens, par un soldat de l'armée royale (4). François, l'un de ses frères, major dans l'armée du Parlement, devait subir le même sort quelques mois plus tard (5). Quant à son frère aîné Guillaume, on ne peut ouvrir aucune des histoires de ce temps, sans trouver son nom mêlé à la plupart des événements politiques de

5e éd., t. I, p. 383, Paris, 1854. — (1) Wood, *Historia.*, lib. I, p. 353. — (2) Edward, comte de Clarendon, *Hist. de la réb. et des guerres civ. d'Ang. depuis 1641 jusqu'au rétab. du roi Charles II*, t. III, p. 163, La Haye, 1704. — (3) Wood, *Historia*, lib. I, pp. 358-9. — (4) B. Whitelock, *Memorials of the english affairs : or an historical account of what passed from the beginning of the Reign of King Charles the first to King Charles the second his happy Restauration*, a new ed., p. 116, London, 1732. — (5) Latham (*The Life*, p. XVII) cite, à l'appui, le Registre des sépul-

quelque importance, qui s'écoulèrent depuis le début de la guerre civile jusqu'à l'avénement de Charles II (1). Dès le 16 avril 1643, il était nommé capitaine du château de Sandford et de la garnison de Weymouth, dans l'armée du Parlement; le 16 décembre il devint colonel d'un régiment de cavalerie de 500 hommes; le 28 juin 1644, avec le même grade, il prit sous ses ordres un régiment d'infanterie de 1000 hommes, avec le gouvernement de Weymouth ; puis il devint successivement gouverneur de l'île de Wight (juillet 1649), vice-amiral de cette île et de Hampshire (la même année). Appelé au Parlement pour y représenter le comté de Dorset (1653), il s'y montra partisan zélé de la politique d'Olivier Cromwell, et celui-ci, devenu Protecteur, le nomma commissaire de l'Echiquier et membre de son Conseil privé : le colonel Sydenham (ainsi le nomment les historiens de ce temps) fut désormais au nombre de ses favoris. En 1656, le Protecteur le nomma Grand-Maître des Forêts de l'île de Wight. Deux ans après, il siégeait parmi les soixante Pairs du Parlement. A la mort d'Olivier Cromwell, le parti de l'armée, connu sous le nom de Wallingford-House avait élevé Richard son fils au protectorat, dans l'espérance de gouverner tout à sa fantaisie. Le colonel Sydenham était un des principaux

tures de Winford Eagle. — (1) Nous devons citer en particulier les auteurs suivants : Whitelock, op. cit., pp. 134, 493, 597, 631, 654, 666, 675, 678, 680, 685, 693 ; — *Mémoires de Ludlow* [publiés par F. Guizot], t. I, p. 170 ; t. II, pp. 226, 234, 255, 322, 426, 454, 460, 521, 533, 535. Paris, 1823. — On trouve un bon résumé des états de services de G. Sydenham, dans : Wood, *Athenæ*, t. II, col. 841 ; — *A general Dictionary historical and critical...* by J.-B. Bernard, T. Birch, J. Lockman, t. IX, p. 458, London, 1739.

chefs de ce parti : Richard durant les onze mois de son protectorat, lui continua les bonnes grâces de son père ; il l'appela à la Chambre, le nomma membre du Conseil d'Etat (mai 1659), puis membre de la Commission des Dix, prise dans le Conseil, et à qui fut confié le soin d'aviser aux moyens convenables de conduire les affaires et le gouvernement.

Or Thomas Sydenham partageait absolument le républicanisme de sa famille.

« C'était une tête ronde, dans une famille de têtes rondes (1). » Le privilège dont il fut l'objet à l'occasion de la visite de l'Université d'Oxford par les délégués du Parlement en 1648, était surtout la reconnaissance des services militaires rendus par son frère aîné à la cause des révoltés. Aussi est-il probable que lorsque, à Oxford, maîtres et écoliers s'exerçaient « *pugna umbratili, sed ad seria ducenti* (2), » Thomas s'était éloigné déjà de l'Université. L'histoire ne nous a légué de sa vie militaire que l'anecdote suivante publiée deux ans après sa mort, par André Browne qui l'avait « apprise de sa propre bouche ; elle appartient au temps de ces luttes civiles où Thomas remplissait les fonctions de capitaine. Une nuit, retiré dans son logis, à Londres, il se préparait à se coucher ; déjà même il avait quitté ses vêtements, lorsqu'un camarade ivre et furieux, un soldat, habitant sans doute le même logis, entra dans sa chambre, et saisissant d'une main le devant de la chemise de Thomas, de l'autre déchargea dans son sein un pistolet armé, mais, ô merveille ! sans lui faire aucun mal !

(1) H.-R.-F. Bourne, *The Life of John Locke*, t. I, p. 213. London, 1876. — (2) Wood, *Historia*, lib. I, p. 354.

Chose étrange : le bouclier si étroit que formait la main du soldat avait protégé la poitrine de Sydenham. Par un effet admirable de la providence divine, cette main chancelante, en saisissant la chemise, s'était placée dans une position telle que le tranchant de la main et tous les os du métacarpe formaient une ligne droite, du canon du pistolet à la poitrine de Thomas : ainsi la balle, ne déclinant ni d'un côté ni de l'autre, mais poursuivant son trajet droit au travers des os, avait perdu sa force en les forant, et était tombée à ses pieds (1). »

Ce fut encore à Londres, en 1645, qu'il survint à Sydenham un événement qui décida heureusement de sa vie, et qu'il nous a raconté. Son frère aîné, le colonel Sydenham était tombé malade ; retiré à Londres, quartier-général de l'armée du Parlement, il avait fait appeler auprès de lui le docteur Thomas Coxe, médecin de cette armée. Thomas Sydenham rencontra celui-ci au cours d'une de ses visites : « Le hasard, » dit-il, « me mit en présence d'un homme très instruit et fort honnête, M. le docteur Thomas Coxe, qui donnait ses soins à mon frère ; dès cette époque, il exerçait la médecine avec une grande notoriété. Cet homme, plein de bonté et d'une politesse exquise, me demanda avec intérêt à quelle profession j'allais me destiner, au moment de reprendre mes études. J'étais dans l'incertitude, et

(1) Andrew Browne, *A vindicatory schedule concerning the new cure of Fevers*... Edinburgh, 1691. — Le Dr John Brown y a découvert cette anecdote et l'a reproduite en 1858. (Voir *Horæ subsecivæ*... new ed., First series, p. 234. Edinburgh, 1885). Elle avait été imprimée déjà, mais avec quelques variantes, par J.-C. Lettsom dans *The Gentleman's Magazine*, for August, 1801, p. 684 ; Lettsom l'avait trouvée dans une copie manuscrite de la *Méthode* de Syden-

d'ailleurs je n'avais jamais songé un seul instant à la profession médicale. Les exhortations, l'autorité avec laquelle il me parla, me décidèrent à m'y donner tout entier (1). »

Sydenham n'attendait plus que la fin de la guerre civile pour aller reprendre à Oxford ses études interrompues. Il y rentra sans doute à la suite des Parlementariens, et reprit sa place au Hall de Madeleine (2). Charles I s'était enfui d'Oxford pour échapper aux révoltés, lorsque Sir Thomas Fairfax vint faire le siège de la ville. Oxford se rendit le 24 juin 1646; c'était la fin de la guerre civile. Le 1[er] mai 1647 « les Lords et la Chambre des communes assemblés en Parlement » publièrent une ordonnance « pour la visite et la réforme de l'Université d'Oxford et des différents Collèges et Halls qui y étaient. » L'objet de cette mesure était nettement déterminé : c'était « la correction légitime des délits, des abus, des désordres y survenus ou commis surtout

ham. — (1) *Th. Syd. Opera omnia.* Edidit G.-A. Greenhill, p. 3, Londini, 1844. —T. Coxe s'était fait recevoir docteur en médecine à l'université de Padoue, en 1641. Il devint président du Collège des médecins en 1682. Il vint mourir obscurément en France. (Cf : W. Munk, *The Roll of the Royal College of Physicians of London...* Second ed., t. I, p. 247, London, 1878; — Wood, *Athenæ*, t. II, col. 760, et in fine : *Fasti*, col. 54). — (2) John Brown, s'appuyant sur une copie de lettre qu'il a découverte au British Museum et dont l'original aurait été adressé le 10 décembre 1677 par Sydenham au D[r] Gould, prétend que notre auteur aurait été pensionnaire agrégé (*fellow commoner*) du collège Wadham, l'année de la reddition d'Oxford (*Horæ subs.*, éd. cit., p. 93). Burrows signale, en effet, quelqu'un de ce nom d'après le registre des visiteurs (*The Register.*, pp. 4, 535, 631); mais des fonctions et qualités qu'il attribue à ce personnage, nous n'hésitons pas à conclure qu'il n'était que l'homonyme de Sydenham. V. aussi S.-A. Allibone, *Critical Dictionary of English Literature and british and american authors*, t. II, p. 2320 (art. Sydenham Humphrey), Phi-

dans ces derniers temps (1), » c'est-à-dire depuis le mois de juin 1642 jusqu'à celui de l'année 1646. 24 visiteurs (2) étaient désignés par les Chambres. Après plusieurs hésitations, la citation des membres des Collèges commença; ceux du Collège Madeleine comparurent les premiers à la barre des visiteurs le 2 mai 1648 (3). Les juges adressaient à chacun cette question uniforme : Vous soumettez-vous, dans cette visite, à l'autorité du Parlement ? Ce fut le 4 mai 1648 (4) que les membres du Hall de Madeleine, au nombre de 49, se présentèrent aux visiteurs. Le Hall, à la différence du Collège du même nom, avait toujours gardé « le tempérament puritain (5). » Thomas comparut à son tour, *en qualité de maître ès arts* (6). Sa réponse, que l'on devine, fut celle-ci : « Je me soumets à l'autorité du Parlement. » D'après Burrows, tous les membres du Hall répondirent de même.

A quelle date Sydenham avait-il reçu le baccalauréat et la maîtrise ès arts ? l'histoire ne nous en dit rien ; mais on ne saurait tirer de ce silence une preuve négative, car il existe une lacune dans l'histoire officielle de l'Université, depuis le jour où Oxford se rendit aux Parlementariens jusqu'à celui où commença le registre des visiteurs, le 30 septembre 1647 (7). Il est même à croire que Thomas avait été nommé maître ès-arts lorsqu'il fut

ladelphia, 1880. — (1) Burrows, *The Register*, pp. LV, LX. — (2) Audessus de leur chef réel, « les collèges ont un chef suprême, un supérieur nominal dont ils sont censés dépendre. On le nomme le *Visiteur*. La Reine est *Visitor* d'un certain nombre de collèges. » Demog. et Mont., *De l'enseign.*, p. 49. — (3) Wood, *Historia*, lib. I, p. 406. — (4) Ibid. — (5) Burrows, *The Register*, p. CXIV. — (6) Ibid., p. 36. Wood n'est pas du même avis (*Athenæ*, t. II, col. 839). — (7) C'est cette lacune que Burrows a essayé de remplir dans le chapitre III de l'introduction de son livre, p. LV : *The University on its defence* (1646-1648).

admis au grade de bachelier en médecine (1), le 14 avril 1648, car les règlements y obligeaient; il fallait de plus avoir fréquenté avec soin et attention pendant trois ans les leçons du professeur public de médecine pour pouvoir aspirer au baccalauréat correspondant (2). Il est certain, même à reculer jusqu'à la date de la reddition d'Oxford le retour de Thomas dans son Université, qu'il ne put pas satisfaire à l'intervalle réglementaire. Il est non moins certain qu'il n'avait pas pu accomplir les quatre années d'études exigées pour le baccalauréat ès arts, ni les trois années supplémentaires que l'on demandait aux futurs maîtres. Mais le Corps législatif d'Oxford (la Congrégation) accordait des dispenses « à certaines personnes quand les matières le méritaient (3), » et Thomas, grâce à l'influence de son frère aîné, n'eut assurément pas de peine à les obtenir.

L'épreuve imposée aux aspirants du baccalauréat en médecine consistait à soutenir, pendant deux heures, les fonctions de répondant et d'opposant à propos de deux questions médicales; elle était affichée sept jours à l'avance avec les noms de ceux qui devaient prendre part à la dispute; le plus ancien élève de l'école de médecine, ou à son défaut le professeur public de cette école ou son suppléant se chargeaient du rôle d'adversaire (4). Nous ne savons rien de l'épreuve subie par Sydenham (5). A peine pouvons-nous supposer comment il s'y prépara, en jetant un coup d'œil sur l'enseignement médical de

(1) Wood, *Athenæ.*, t. II, in fine : col. 65. — (2) *Statuta oxoniensia*, tit. VI, sect. 5, cap. 1. — (3) Ibid., tit. IX, sect. 4. — (4) Ibid., tit. VI, sect. 5, cap. 2. — (5) La séance où il fut reçu est racontée dans Wood, *Historia*, lib. I, p. 404; mais il n'y est

l'Angleterre à cette époque; nous trouvons çà et là, dans l'ouvrage de Wood, les éléments de cet aperçu.

Le XVI[e] siècle avait été pour l'art de guérir le signal d'une Renaissance. Nicolas Léonicène venait de faire revivre dans la célèbre Université de Padoue la véritable médecine des anciens, celle d'Hippocrate. Thomas Linacre, médecin de Henri VIII, roi d'Angleterre, voulut continuer dans son pays l'œuvre de Léonicène; il y importa d'abord les écrits de Galien et les traduisit. En outre il fonda en 1524 deux chaires (lecturæ) de médecine, dont les leçons commencèrent après sa mort au Collège Merton (1). Wood a jugé inutile de léguer à la postérité les noms de ceux qui succédèrent aux deux premiers professeurs. Deux ans auparavant, en 1522, le cardinal Wolsey, archevêque d'York, avait fondé une chaire de médecine : Thomas Musgrave, maître ès arts et licencié en médecine, l'occupa le premier; c'est tout ce que nous savons de cette fondation. En 1540, Henri VIII établit cinq chaires d'enseignement et consacra l'une d'elles à la médecine (2) ; le professeur *Regius* (3) devait « deux fois par semaine faire une leçon sur le texte d'Hippocrate ou de Galien (4). » Au temps de Sydenham, cette chaire fut successivement occupée par Thomas Clayton, de 1611 à 1647, et par son fils homonyme de 1647 à 1665. Mais l'un et l'autre sont loin d'avoir conquis dans le monde médical une étourdissante célébrité. Enfin Richard Tomlyns, écuyer de Westmins-

pas nommé. — (1) Wood, *Historia*, lib. II, p. 41. — (2) Ibid., lib. II, pp. 40-1. — (3) « Dans le cas de fondations royales [des chaires], le professeur est désigné, même dans les documents rédigés en anglais, sous le nom de *regius*. » Demog. et Mont., op. cit., p. 100. — (4) Wood, *Historia*, lib. II, pp. 40-1; *Statuta oxo-*

ter, avait fondé en 1623 une chaire d'anatomie : l'un des statuts qui la concernaient visait la dissection d'un cadavre humain, à la session de Carême, si par bonheur et contre toute espérance, quelqu'un à cette époque s'était fait trancher la tête ! « ... de cadavere humano, in assisis quadragesimalibus, si quem tum capite plecti contingeret (!) dissecando (1). » Thomas Clayton, premier professeur de cette chaire dès 1624, eut pour successeur son fils Thomas en 1647, et celui-ci céda la place à Guillaume Pettie en 1650.

En présence d'un enseignement médical aussi restreint, Thomas Sydenham dut demander beaucoup à ses propres efforts. Les circonstances vinrent bientôt lui permettre de se donner absolument à l'étude.

Au nombre des Collèges d'Oxford, il en était un de fondation grande et riche, et « d'un caractère exceptionnel à la fois par le nombre des légistes qu'il contenait, et par la totale exclusion des pensionnaires (2). » Il avait été fondé le 10 février 1437 par Thomas Chichley, archidiacre de Cantorbéry « en faveur de vingt écoliers ne disposant que de maigres ressources » et dont le nombre pouvait être doublé. Les statuts imposaient à ses membres de prier Dieu tous les jours « pour le salut éternel du roi Henri IV, d'Henri son père, de son aïeul Thomas, duc de Clarence... et surtout de ceux qui avaient donné leur sang et leur vie dans la lutte engagée depuis quelque temps contre la France pour la réduire en servitude (3). » Aussi le Collège avait-il reçu le nom de *Collegium omnium fidelium de Oxonia*, et par abrévia-

niensia, Tit. IV, sect. 1, cap. 16. — (1) Wood, *Historia*, lib II, p. 44. — (2) Burrows, *The Register*, p. CXVI. — (3) Wood, *His-*

tion *Collegium omnium animarum* (*All Souls' College.*)

Le Collège de-toutes-les-âmes avait donné à Charles I des preuves non équivoques de sa sympathie, durant la guerre civile. Une fois devenus les maîtres, les Parlementariens « déversèrent sur ce Collège la pleine coupe de leur ire (1). » Le 2 octobre 1648, 16 de ses membres, au nombre desquels étaient deux agrégés, furent chassés (2), à raison de l'opiniâtre fermeté dont ils avaient fait preuve devant les visiteurs au mois de mai précédent (3). Le lendemain dix nominations d'agrégés furent faites tout à la fois (4) ; l'une d'elles était en faveur de Sydenham (5).

Le Collège de-toutes-les-âmes se composait principalement d'agrégés ou de sociétaires (*fellows*) ayant un gardien (*warden*) à leur tête. Il ne donnait aucun enseignement. En outre on y était assujetti à la vie commune ; ses membres étaient résidents ; du reste, en général, la non résidence ne procurait pas aux fellows de bien grands avantages. Thomas Sydenham y passa quelques années dans l'étude de la médecine (6) ; nous verrons plus loin à quelle époque il en sortit.

Thomas ne voulut pas se contenter des connaissances médicales qu'il avait acquises en Angleterre ; il vint en

toria, lib. II, pp. 172-4. — (1) Burrows, *The Register*, pp. cxix-cxx. — (2) Ibid., p. 194. — (3) Wood, *Historia*, lib. I, p. 412. — (4) Burrows observe que ces mutations ne furent pas désavantageuses au collège, car elles lui valurent cinq agrégés distingués : Sydenham, Wren, le grand architecte ; Millington, Pett et Trumbull (*The Register*, p. cxx). — (5) Ibid., p. 173. — (6) « Post annos aliquot in Palaestra academica insumptos... » Syd. *Opera*, ed. Gr., p. 4. C'est probablement à cette période de sa vie que Sydenham fait allusion dans ce passage : «... Medicus doctissimus candidissimusque Dnus Doctor Millington (ejusdem mecum olim Collegii Socius, jam amicissimus)... » Ibid., p. 193. —

France. L'Ecole de Montpellier était à cette époque une des plus célèbres du continent; et si, en 1631, sa renommée n'eût pas volé jusqu'en Angleterre, le panégyrique qu'en fit alors le médecin Jacques Primerose dans une lettre publiée à Oxford (1), aurait suffi à exciter en faveur de cette école l'enthousiasme britannique. Né en France de parents écossais, Primerose avait étudié l'anatomie à l'Université de Paris sous la direction du fameux Riolan, puis il s'était fait recevoir docteur à Montpellier en 1617. Arrivé en Angleterre, après avoir obtenu la licence du Collège des Médecins (1629), il avait voulu, au commencement de sa pratique médicale (1631), rendre publiquement aux Ecoles françaises l'hommage de sa reconnaissance. Il s'adressa donc à Thomas Clayton, le professeur royal de médecine à l'Université d'Oxford, et lui décrivit avec complaisance l'organisation de l'Académie de Montpellier, ses vénérables coutumes, pour en conclure qu'elle méritait d'être placée au premier rang : « scholam tam celebrem non nisi suo jure merito primatum inter cæteras sibi vendicare. » En vérité, on pouvait trouver ailleurs un bon enseignement : « etiamsi ab aliis exacte medicina doceatur ; » mais, ajoutait-il sur un ton qui pourrait passer pour celui de la réclame, on y traite les étrangers avec assez d'indulgence : « in gradibus tamen conferendis paulo sunt erga peregrinos indulgentiores ut quoslibet ad supremos honores admittant absque ullo severiori examine (2). »

(1) *Academia Monspeliensis a Jacobo Primirosio Monspeliensi et Oxoniensi Doctore descripta. Ejusdem laurus Monspeliaca.* Ad Clarissimum Doctorem Thomam Claytonem apud Oxonienses Medicinæ regium professorem, Oxoniæ, 1631. — (2) Ibid.

Et il ajoutait quelques échantillons de l'examen subi par les récipiendaires. L'Ecole de Paris recueillait aussi des éloges, et fort délicats : « Habet quoque schola parisiensis suos ritus elegantissimos quibus nemo nisi Doctissimus admittitur ad medicinam (1). » La péroraison de cette lettre ne nous laissait rien à désirer : «.... Gallia nostra supremum artis fastigium est assecuta ; nihil intenta tum reliquere, singulasque ejus parteis, ita ausim dicere, excoluere Galli ut principem in Medicina locum obtineant. »

L'Ecole de Montpellier avait-elle conservé le droit aux mêmes éloges, vingt ans plus tard ? Ce n'était pas l'avis de Jean Riolan, fils du célèbre anatomiste, lorsqu'en 1651 il publia contre cette Ecole sa diatribe violente et satirique des *Curieuses Recherches*, sous le voile de l'anonyme (2). Mais il faut bien avouer que la fameuse querelle soulevée entre les docteurs de Paris et de Montpellier, lorsque Théophraste Renaudot, docteur de cette dernière école vint, au mépris du droit des docteurs parisiens, fonder au milieu d'eux son bureau de consultations gratuites en faveur des pauvres, avait excité démesurément la verve de Riolan, et qu'Astruc avait raison de trouver dans son livre les marques de la passion qui l'avait égaré (3).

Quoi qu'il en soit, un autre motif dut aussi attirer Sydenham à l'Ecole de Montpellier. Dès le milieu du XVIIe siècle on y remarquait déjà un homme qui devait parvenir bientôt à une haute célébrité parmi les prati-

[Lettre-Préambule]. — (1) Ibid. — (2) *Curieuses Recherches sur les Escholes en médecine de Paris et de Montpellier*, Paris, 1651. — (3) J. Astruc a résumé cette dispute dans ses *Mémoires pour servir à l'hist. de la Fac. de méd. de Montp.*, p. 262,

ciens. Charles Barbeyrac (1629-1699) était venu de son pays de Provence, pour faire couronner ses études de médecine à Montpellier par le doctorat, en 1649 : c'est là qu'il s'établit. Sa qualité de protestant l'empêchait de prétendre à l'enseignement officiel. Néanmoins, en 1658, les chaires de Duranc et de Rivière étant devenues vacantes, Barbeyrac se mit sur les rangs. Les disputes qu'il soutint à cette occasion (1) « lui firent beaucoup d'honneur et sa réputation augmenta si fort qu'il fut en peu de temps le médecin de Montpellier le plus employé. Elle se répandit bientôt dans le royaume et dans les pays étrangers. On le consultait de toutes parts pour les cas les plus difficiles (2). » Mme de Sévigné l'a immortalisé dans ses lettres. De Grignan, où la retenait la maladie de sa fille, elle avait prié le président de Moulceau de demander à Barbeyrac son avis sur les consultations qu'elle lui envoyait touchant cette maladie. « Votre ordonnance de M. Barbeyrac, » lui répondit-elle, « et votre lettre ont eu des ailes, comme vous le souhaitiez ; et il semble que cette petite fièvre qui paraissait si lente en ait eu aussi pour fuir aux approches seulement du nom de M. Barbeyrac (3). » L'enseignement privé de ce praticien était fort recherché : « La plupart des étudiants... tâchaient, autant qu'il leur était possible, de profiter de sa conversation. Il y en avait dix ou douze qui l'accompagnaient tous les jours chez ses

Paris, 1767. [Ouv. posth. rev. et pub. par Lorry]. — (1) Il en reste la trace dans la thèse suivante : *Quæstiones medicæ duodecim... quas, Deo favente, propugnabit... triduo integro sero et mane a die 4 mensis Dec. ad 6 inclusive, Carolus Barbeyrac..*; Monspelii, 1658. — (2) L. Moreri, *Le grand Dictionnaire historique*, t. II, p. 101, Paris, 1759. — (3) Lettre du 4 fév. 1696 : n° 1444 de l'éd.

malades. Il les entretenait, chemin faisant, de la maladie qu'ils venaient de voir et des remèdes qu'il avait ordonnés, et il leur répondait avec un jugement exquis et une présence d'esprit merveilleuses à une infinité de questions qu'ils lui faisaient sans cesse sur les plus importantes matières de la médecine : de sorte qu'on peut dire que les plus habiles médecins de l'Europe qui avaient fait leurs études à Montpellier de son vivant avaient été ses disciples. Il avait sur beaucoup de maladies des idées toutes nouvelles, mais claires et solides : sa pratique était admirable, fort simple et fort aisée ; il l'avait débarrassée de quantité de remèdes inutiles qui étaient en usage avant lui, et qui ne servaient qu'à fatiguer les malades. Il n'en employait qu'un petit nombre de choisis et d'efficaces ; et c'était si à propos que jamais médecin n'a eu des succès plus heureux et plus surprenants... Il n'a laissé aucun écrit ni même des observations... il était si occupé qu'il ne lui était pas possible d'écrire... Le célèbre Locke, qui avait connu particulièrement Barbeyrac à Montpellier et qui était bon ami de Sydenham, disait qu'il n'avait jamais vu deux hommes plus ressemblants dans la doctrine et les manières (1). »

Cette esquisse de Barbeyrac, la plus originale que nous connaissions, car Moreri en a emprunté le fond à des *Mémoires manuscrits*, vient appuyer les autres motifs de probabilité que l'on peut mettre en avant pour montrer que Barbeyrac et Sydenham ont eu des rapports immédiats. On ne saurait mettre en doute que Sydenham visita Montpellier : en 1733, P. Desault a fourni ce

Monmerqué. V. aussi les nos 1441 et 1448. — (1) L. Moreri, loc.

témoignage précis d'un de ses vieux collègues : « Feu M. Emeric père... m'a dit avoir connu Sydenham à Montpellier, avec lequel il était d'une grande liaison, il avait même entretenu longtemps commerce de lettres avec lui ; que c'était un homme d'un grand jugement et d'une probité reconnue, tel qu'on peut le juger par son estampe, mais bien mieux encore par ses ouvrages (1). » Devant la valeur historique de ce témoignage, nous avons quelque difficulté à concevoir qu'un professeur de l'Ecole de Montpellier (2) ait cru devoir être plus exigeant que les Anglais eux-mêmes (3). Les relations de Barbeyrac et de Sydenham n'ont pas été établies aussi nettement. Bouteille parlant de la méthode rafraîchissante, dit que Sydenham « l'avait apprise à Montpellier de Barbeyrac (4). » En vérité, l'esprit si original et si pratique de Sydenham, tel qu'il apparaîtra dans la suite, pouvait-il mieux s'accommoder à Montpellier de tout autre que de Barbeyrac ? Un moyen de preuve assurée eût été de comparer dans le détail les œuvres de ces deux grands praticiens. Malheureusement Barbeyrac n'a rien laissé lui-même. Tous les ouvrages publiés sous son nom (5), aussi bien que le manuscrit

cit. — (1) P. Desault, *Dissertation sur les maladies vénériennes... avec deux Dissert., l'une sur la rage, l'autre sur la phthisie*, p. 359, Bordeaux, 1733. — (2) J. Vignal, *Comparer Sydenham et Stoll, et apprécier l'influence qu'ils ont exercée sur la médecine pratique*, Th. d'agrég., p. 14, Montpellier, 1860. — (3) G. A. Greenhill, *Vita Th. Syd., conscripta a C. G. Kühn, cum quibusdam auctis et emendatis*, p. x (in : Th. Syd., *Opera*, ed. cit.) ; Latham, *The Life.*, p. XXIII. — (4) *Journal de Méd., Chir., Pharm.*, etc., par M. A. Roux, juin 1776, t. XLV, pp. 516-7, à Paris. — (5) V. dans Astruc (*Mémoires..*, pp. 383-4) l'histoire du livre intitulé *Traités nouveaux de médecine*, paru sans nom d'auteur à Lyon en 1684. Nous citerons à notre tour l'ouv. suivant dont Astruc ne parle pas :

n° 467 de la Bibliothèque de l'Ecole de Montpellier (1), sont posthumes ; ils n'ont été composés que *d'après lui.* D'autre part, il serait imprudent de le vouloir juger uniquement sur sa thèse de concours.

L'époque précise du voyage de Sydenham à Montpellier est ignorée : il eut lieu vraisemblablement avant 1661, car les premières épidémies de Londres décrites par lui datent de cette année ; et dès lors, dans ses ouvrages, qui embrassent toute sa carrière de praticien, rien ne laisse supposer qu'il ait quitté son pays, même pour peu de temps.

Medicamentorum constitutio seu formulæ Caroli Barbeirac.... Editio altera, Lugduni, 1756, 2 vol. in-12. En réalité, cet ouvrage est un mélange des formules de Barbeyrac et de son neveu le Dr Sydobre ; et il n'est pas possible d'y faire la part de chacun. — (1) *Observ. sur toutes les mal. selon le sent. et la prat. de Barbeyrac.* In-4° sur pap. Ce manuscrit est du XVIIIe siècle.





CHAPITRE II

Ce fut vers 1656 que Sydenham quitta le Collège de toutes-les-âmes pour aller exercer la profession médicale à Westminster, l'un des quartiers de Londres : cette date est indiquée dans une lettre latine adressée par Sydenham au docteur Goodall en 1686 (1).

Trois sectes médicales régnaient à cette époque : « Les *Galénistes* dans le midi de l'Europe et dans la plus grande partie de la France, construisaient l'édifice entier de la Médecine sur les quatre qualités, et sur les remèdes qui leur étaient contraires. Mais parce que le commun des malades se plaignait de leur polypharmacie et de la faiblesse de leurs ressources contre les affections les plus violentes, il s'éleva en Allemagne une secte dite *chimique*, qui dédaigna de s'occuper des causes des maladies, jeta par-dessus bord les quatre qualités et ne fit que peu de fond sur la diététique. Cette secte faisait consister la perfection de la médecine dans de certains médicaments énergiques préparés par la chimie ; ses partisans abhorraient la section de la veine et la méthode

(1) «... licet triginta annorum, et quod excurrit, spatium, quibus ego non indiligenter in morborum observatione versabar... » *Opera*,

purgative de Galien ; ils usaient de préférence des médicaments chauds, échauffants ou sudorifiques. La troisième secte dite de *Sylvius*, résultat du mélange de la secte chimique et de la théorie cartésienne, commençait vers cette époque à prévaloir en Belgique ; peu de temps après elle régna même en Allemagne ; cette secte faisait consister les causes des maladies dans des ferments viciés, surtout dans l'âcreté et la viscosité, et elle recourait à des remèdes estimés contraires à ces causes : les alcalis fixes ou volatils, les substances aromatiques, les essences, plus tard les atténuants et le thé en infusion (1). »

Mais Sydenham « qui abordait la médecine avec un jugement droit et sans préjugé, et qui observait sans opinion préconçue (2), » reconnut bientôt que le meilleur moyen de s'instruire dans l'art médical était de le pratiquer, et « que le médecin qui mettrait toute l'application et tout le soin possibles à observer les phénomènes spontanés des différentes maladies serait le plus capable de tracer les véritables indications curatives. Telle est, » ajoutait-il, « la méthode que j'ai suivie sans réserve, bien assuré qu'en prenant la nature pour guide, je ne pourrais m'écarter jamais du droit chemin, de la simple largeur de l'ongle, quand même elle me conduirait à travers des régions tout à fait inconnues (3). »

En 1660, Sydenham eut à souffrir de la goutte. Dès l'âge de vingt-cinq ans (1649) il en avait senti les premières attaques ; mais cette fois les accès furent plus prolongés et plus douloureux qu'auparavant : « Pendant

ed. Gr., p. 482. — (1) Albert de Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, t. III, p. 188, Berne, 1779. — (2) Ibid. — (3) *Opera*, ed. Gr.,

deux mois de l'été, je dus tantôt m'aliter, tantôt me jeter sur mon lit. A la fin de l'attaque, je commençai à éprouver dans le rein gauche, — parfois aussi dans le droit, mais plus rarement, — une douleur sourde et obtuse. Après la convalescence, cette douleur me resta, plus vive à de certains intervalles, quoique toujours tolérable : je n'avais jamais eu de ces accès de coliques néphrétiques, accompagnés d'une violente douleur se propageant le long de l'uretère du côté de la vessie, et d'énormes vomissements. Mais malgré l'absence des signes d'un calcul rénal, j'avais des raisons de croire qu'une pierre assez volumineuse était logée dans le bassinet d'un de mes reins, que sa grosseur l'empêchait de pénétrer dans l'uretère, et qu'elle était la cause des symptômes dont je viens de parler (1). »

Depuis plus d'un siècle, il n'était permis à personne de pratiquer la médecine à Londres, sans subir un examen spécial devant le Collège des médecins de cette ville. Afin de réprimer l'audace des charlatans qui pullulaient à son époque, Henri VIII, pressé par les sollicitations de Thomas Linacre, avait, par des lettres patentes (2) datées du 23 septembre 1518, incorporé en un Collège perpétuel tous les hommes graves et instruits qui exerçaient alors la profession médicale à Londres et aux alentours dans un rayon de sept mille pas (3). Désormais personne ne pouvait plus, en dehors des membres du Collège, pratiquer la médecine à Londres

p. 4. — (1) Ibid., p. 521. — (2) V. Munk, *The Roll.*, t. I, pp. 2-6. — (3) En 1540, Henri VIII réunit les chirurgiens à la corporation des barbiers établie en 1272 par Edouard Ier, et il conféra au collège des chirurgiens-barbiers des privilèges semblables à ceux du collège des Médecins. (Cf. Demog. et Mont., op. cit., pp.

et à sept milles alentour, s'il n'en obtenait la *licence* à la suite d'un examen subi devant quatre censeurs élus annuellement au sein du collège (1). Quatre ans plus tard, afin d'obvier à quelques inconvénients que les lettres patentes n'avaient pas prévus, un statut d'Henri VIII vint étendre leur dispositif : le roi, sur la demande des membres du Collège, établissait qu'à l'avenir il ne serait accordé à personne de pratiquer la médecine en Angleterre, avant d'avoir été examiné à Londres par le président et trois membres élus ; seuls les gradués d'Oxford et de Cambridge étaient exempts de cette disposition nouvelle (2), du moins hors de Londres.

Sydenham se présenta aux censeurs du collège en 1663, et subit trois épreuves, le 24 avril, le 8 mai et le 5 juin ; il fut admis à la licence le 25 juin (3). On se demandera peut-être comment il put sans cette licence exercer son art durant sept ans : il est probable que, sous le protectorat de Cromwell, il dut à l'influence de son frère aîné de pouvoir s'en dispenser, et que sous Charles II, de 1660 à 1663, la réputation honorable qu'il commençait à acquérir (4) était une garantie morale suffisante pour que l'examen des censeurs ne lui fût pas imposé incontinent.

Sydenham s'était appliqué tout d'abord à l'observation des fièvres (5) ; après de longues et de pénibles recherches il avait découvert une méthode de traitement si heureuse qu'elle lui avait valu les plus éclatants succès.

603-6). — (1) V. sur les origines du Collège : Munk, *The Roll.*, t. I, initio. — (2) Ibid., pp. 7-10. — (3) Ibid., p. 309. — (4) Wood, *Athenæ*, t. II, col. 839. — (5) *Opera*, ed. Gr., p. 4.

Ses amis le pressaient de la publier (1) : il céda enfin et fit paraître à Londres, en 1666, l'ouvrage intitulé : *Methodus curandi febres propriis observationibus superstructa*, avec cette épigraphe : « Multa egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt : multum adhuc restat operæ, multumque restabit : neque ulli nato post mille sæcula præcidetur occasio aliquid adhuc adjiciendi. » *Seneca* (2). L'ouvrage était divisé en quatre sections. *I. De febribus continuis. II. De symptomatibus febres continuas comitantibus. III. De Febribus intermittentibus. IV. De Variolis.* Il s'ouvrait par une dédicace fort élogieuse adressée au *très illustre et très excellent Robert Boyle* (3). Sydenham payait ainsi une dette de reconnaissance : c'était d'après le conseil du savant naturaliste qu'il s'était fixé à Londres, et celui-ci lui avait donné des preuves de sa sympathie en l'accompagnant à plusieurs reprises dans la visite de ses malades (4). Venait ensuite une courte préface où, dès les premières lignes, il montrait au médecin toute l'importance des devoirs attachés à sa grande mission, et cela avec une élévation d'idées et une majesté de langage qui rappellent le beau serment d'Hippocrate : « Qui medicinæ dat operam, hæc secum ut serio perpendat oportet. Primo, se de ægrorum vita ipsius curæ commissa rationem aliquando

(1) Ibid. — (2) Ibid., p. XVIII. — (3) Latham (*The Life.*, p. XXX) trouve ces éloges excessifs. Mais Boyle était fort considéré de ses contemporains. Il fut un des principaux personnages à qui la Société royale de Londres dut sa naissance et ses progrès, et il resta toute sa vie l'un de ses membres utiles (Cf. *The Works of Robert Boyle in six volumes.* A new ed., t. I, p. LXIX, London, 1772). D'ailleurs le savant Boerhaave, dont les éloges n'avaient rien de commandé, apprécie Boyle de la façon la plus flatteuse (*Methodus discendi artem medicam* [auctore Herm. Boerhaave], pp. 152-3, Londini, 1744). — (4) *Opera*, ed. Gr., pp. 7, 8.

supremo Judici redditurum. Deinde quicquid artis aut scientiæ Divino beneficio consecutus est, imprimis ad summi Numinis laudem atque humani generis salutem esse dirigendum ; indignum autem esse ut cœlestia illa dona vel avaritiæ vel ambitus studio inserviant. Porro se non ignobilis alicujus aut contemnendi animalis curam suscepisse : ut enim humani generis pretium agnoscas, Unigenitus Dei Filius homo factus est, adeoque naturam assumptam sua dignatione nobilitavit. Denique, nec se commun; sorte exceptum esse, sed iisdem legibus mortalitatis, iisdem casibus et ærumnis obnoxium atque expositum, quibus alii quilibet; quo diligentius, et quidem teneriori cum affectu, ipse plane ὁμοιοπαθής ægrotantibus opem ferre conetur (1). »

Quant à la méthode de traitement des fièvres qu'il venait proposer, il pouvait « déclarer en toute assurance qu'elle avait reçu le contrôle d'une expérience multipliée (2). » Elle n'était point l'œuvre de l'empirisme : au contraire, il croyait l'avoir établie sur des raisons solides (3). « J'ai tout raconté, » dit-il, « avec franchise et sans art (4). »

Dès le début de son livre, Sydenham traçait avec soin les indications de la saignée, des vomitifs, des calmants, des purgatifs et des cordiaux, puis il ajoutait : « La fièvre est l'instrument dont se sert la nature pour séparer les parties impures du corps des parties restées pures. Au début de la maladie, et même à sa période d'acmé, cette séparation ne s'accomplit que d'une manière imperceptible ; mais au déclin elle devient manifeste, comme

(1) Ibid., p. 22. — (2) Ibid., p. 23. — (3) Ibid., p. 39, note 1. — (4) Ibid., p. 23.

le témoigne l'urine. La coction de la matière fébrile n'est pas autre chose que ce mouvement de séparation. » Puis, faisant allusion à la pratique inconséquente des médecins de son temps : « Si vous voulez, » dit-il, « hâter cette séparation, n'allez pas vous jeter avec empressement sur je ne sais quels remèdes tempérants ; abandonnez à lui-même le mouvement fébrile, aussi longtemps qu'il ne mettra pas le malade en danger ; c'est au déclin de la fièvre, lorsque la séparation de la matière morbide sera visible, qu'il faudra par des remèdes plus chauds ressaisir le mouvement fébrile, afin de mener à bout cette séparation avec plus de rapidité et d'assurance (1). » Au reste, la méthode qu'il proposait n'était pas rigoureusement uniforme. Il fallait savoir la modifier suivant la saison, le caractère médical de l'année, le tempérament des malades (2) ; ainsi l'usage de la saignée dans les fièvres du printemps était bien loin d'exiger les mêmes précautions que dans les fièvres d'automne (3).

Si le manque d'observations individuelles ne permet pas de déterminer précisément à quelles espèces morbides appartenaient les fièvres continues qui font l'objet de la première section, il est probable cependant que les affections typhoïdes y avaient au moins autant de part que les affections palustres. Depuis longtemps les mœurs hygiéniques de la cité étaient déplorables. « Les maisons étaient pour la plupart en bois, noires, irrégulières et mal construites ; chaque étage supérieur dépassait l'étage

(1) Ibid., pp. 49-50. — (2) Ibid., p. 68, note, col. 1. — (3) Ibid., p. 66, note, col. 2.

inférieur, de sorte qu'elles se touchaient presque par le haut, et fermaient l'accès à un air pur et aux rayons du soleil (1). » En outre, les rues étaient « tortueuses, coudées; le plus grand nombre étaient non pavées (2). » Erasme nous apprend de quelle façon elles étaient tenues : le témoignage du célèbre érudit est d'autant plus précieux qu'il affectionnait l'Angleterre; il avait longtemps professé les lettres dans ses Universités, et il avait conservé pour l'esprit et les mœurs de ses habitants une telle sympathie qu'il va jusqu'à écrire plus d'une fois dans ses lettres qu'il se sent tout *transformé en Anglais*. Or, écrivant un jour à François, médecin du cardinal Wolsey, il s'épanchait confidentiellement en regrets sur la malsaine architecture de Londres et la saleté de ses rues. « Presque partout, » dit-il, « le sol est fait d'une argile servant de matrice à des joncs de marais; et cela forme une croûte qui reste parfois intacte pendant vingt ans, conservant sous elle des crachats, des matières vomies, de l'urine des hommes et des chiens, de la bière, des restants de poisson, et d'autres ordures que je ne veux pas nommer. Le temps vient-il à changer? Il se dégage d'un sol pareil une vapeur que je ne crois pas du tout salutaire. » Malgré cela, les Anglais « n'ont pas le moindre souci de l'exposition qu'ils donnent à leurs portes ou à leurs fenêtres. La plupart des chambres sont disposées de telle façon que la ventilation en est tout à fait impossible... leurs parois sont garnies de carreaux de verre qui donnent bien accès à la lumière mais non pas au grand air; tandis qu'à travers les fentes de ces mêmes parois il filtre

(1) A.-M. Bureaud-Riofrey, *Londres ancien et moderne.*, p. 33. Paris, 1839. — (2) Ibid.

une brise parfois pestilentielle, que les chambres conservent longtemps (1). »

En outre « il y avait peu d'égouts et de conduits souterrains. Dans quelques rues étroites où les immondices étaient accumulées, des chaînes étaient tendues à l'entrée pour indiquer qu'on ne pouvait les traverser (2). » Il y avait en effet dans le centre même de la ville un grand nombre de voieries (*lay-stalls*) ou places où l'on permettait d'accumuler les boues et les immondices (3). De temps en temps, quand les amas étaient en quantité suffisante, des chariots passaient pour les enlever. « Dans plusieurs endroits de la ville existaient des mares stagnantes et infectes (4). » Les personnes riches ne manquaient pas de porter sur elles des objets imprégnés de substances aromatiques ou de vinaigre pour se prémunir contre les exhalaisons malsaines. Malcolm raconte que lorsque le cardinal Wolsey quittait son appartement privé « il avait en main, suivant sa constante habitude, une orange vidée de son contenu, et garnie d'une éponge imprégnée de vinaigre, afin de se préserver de l'infection quand il traversait la foule que sa splendeur attirait près de lui (5). » Il n'y avait pas là simplement un excès de délicatesse de la part du trop fastueux cardinal : « Sous le règne de Jacques Ier, les environs de la Cour même étaient si sales que les dames

(1) Desid Erasmus Rot. *Opera omnia*, t. III, pars post., in app. col. 1815. Ep. ccccxxxII [S. l. n. d.], Lugduni-Batavorum, 1703-6. — (2) Bureaud-Riofrey, loc. cit. — (3) Blane, *Observations on the comparative Prevalence, Mortality & Treatment of different Diseases* (Medico-chirurgical Transactions, vol. IV, pp. 102-3, London, 1813). — (4) Bureaud-Riofrey, loc. cit. — (5) J.-P. Malcolm, *Anecdotes of the manners and customs of London*, t. I,

qui s'y rendaient se plaignaient de ne pouvoir les traverser sans de grands inconvénients, et surtout sans emporter sur elles ces insectes parasites qui sont ordinairement le partage de la misère (1). »

L'approvisionnement d'eau à Londres ne laissait pas moins à désirer. Sous le règne de Jacques I, « il s'opérait de trois façons. Une partie de l'eau arrivait aux conduits publics... par des tuyaux souterrains, de Tyburn; une autre était puisée dans la Tamise, au moyen de roues hydrauliques et d'autres instruments de ce genre; cette eau était polluée, comme devait l'être de l'eau puisée au Pont-de-Londres. La troisième source d'approvisionnement était encore plus dangereuse : dans tous les faubourgs et probablement aussi dans un grand nombre de maisons de la cité même, le peuple demeurait sur des puits. Or, ce que deviennent les puits au milieu des habitations, et surtout d'habitations sales, nous le savons à présent (2). »

La deuxième section de la *Méthode* était consacrée à l'étude des syndromes qui viennent compliquer les fièvres continues : *Phrenitis ; Pleuritis ; Febris Symptomatica Vernalis ; Tussis ; Narium hœmorrhagia ; Singultus ; Diarrhœa ; Ileus.*

La troisième section traitait des fièvres intermittentes. Sydenham les divisait en deux classes, les vernales et les autumnales, et les étudiait séparément, car, disait-il, « je n'hésite pas à croire qu'il y a entre ces deux classes

pp. 159-160, London, 1811. — (1) Bureaud-Riofrey, loc. cit. — (2) W.-J. Loftie, *A history of London*, in two vol., t. I, p. 354, London, 1883. — V. aussi : T. Bateman, *Reports on the diseases of Lon-*

de fièvres une différence de nature, c'est-à-dire une différence essentielle (1). »

Les fièvres intermittentes étaient depuis longtemps en Angleterre un véritable fléau. En 1558, dit-on, elles « étaient si communes et si meurtrières que l'on ne pouvait trouver assez d'hommes pour faire la moisson, et une partie de la récolte fut perdue faute de mains pour la recueillir (2). » Parfois, elles étaient épidémiques. A Londres et dans les contrées voisines, au temps de Sydenham, elles étaient assurément endémiques : il y avait en particulier dans le voisinage de la cité un vaste marais appelé Moorfield. Jusqu'à l'époque du grand incendie de Londres, en 1666, les fièvres intermittentes furent une cause puissante de mortalité ; plusieurs grands personnages y succombèrent, entre autres Jacques I et Cromwell. Après cette époque, elles devinrent très rares : « La ville était sortie de son enceinte ; des constructions nombreuses commençaient à lier Londres et les villages voisins, et presque toutes les terres marécageuses » y compris le vaste marais de Moorfield « étaient desséchées et couvertes d'habitations (3). » Ces événements, comme l'observe Lombard, déplacèrent le maximum de la mortalité saisonnière. Jusque-là « les fièvres d'accès occasionnaient un grand nombre de décès surtout en été et en automne (4). » L'hiver était la saison la plus saine ; puis venaient, par ordre de salubrité décroissante, le printemps, l'été et l'automne. Après le dessèchement des marais, la mortalité finit par devenir

don..., p. 16. London, 1819. — (1) *Opera*, ed. Gr., p. 72. — (2) Bureaud-Riofrey, *Londres.*, p. 38. — (3) Ibid., p. 42. — (4) H.-C. Lombard, *Traité de Climatologie médicale*, t. IV, p. 354,

hivernale, comme dans le reste de l'Angleterre, et l'été devint l'époque de la plus faible léthalité. Lombard observe, en s'appuyant sur des tableaux mensuels publiés par Süssmilch, de 1732 à 1747, qu'à cette époque le déplacement de la mortalité maxima s'était réalisé (1).

Il est une autre cause de l'abaissement de la léthalité due aux fièvres intermittentes, et dont les climatologistes ne semblent pas avoir beaucoup tenu compte : c'est l'introduction de l'écorce du quinquina dans la thérapeutique de ces fièvres. Nous trouverons plus loin une occasion de revenir sur ce point.

La quatrième section de la *Méthode* traitait de la variole. Sydenham le premier en distinguait deux espèces : la discrète et la confluente. On sait le beau commentaire qu'a donné Trousseau (2) de cette description si pleine d'exactitude. Le traitement que proposait Sydenham n'était pas moins remarquable. S'élevant avec force contre la pratique de son temps, il mettait nettement en relief les fâcheux effets du régime *chaud* sous toutes ses formes (malades trop couverts; remèdes chauds, cordiaux), et à quelque moment que ce soit de la maladie (3). Les arguments qu'il puisait dans l'observation la plus vulgaire n'étaient pas ceux de moindre valeur; que d'exemples il connaissait de malades en délire qui s'étaient arrachés à la mort en s'exposant d'eux-mêmes au froid de la nuit, ou en buvant de l'eau fraîche (4) ! Et il cite le fait suivant. Un jeune homme encore dans la fleur de l'âge était tombé malade de la

Genève, 1877-80. — (1) Loc. cit., et t. I, p. 440. — (2) *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, 3e éd., t. I, pp. 1-35, Paris, 1868. — (3) *Opera*, ed. Gr., pp. 133-4. — (4) Ibid., p. 145.

variole ; en peu de temps il survint du délire. La garde, obligée de s'éloigner momentanément, avait confié le malade à des voisins. Ceux-ci ne tardèrent pas à constater la mort. Il faisait chaud : le cadavre du jeune homme était gras ; afin de prévenir la mauvaise odeur, on le retira du lit et on l'exposa nu sur une table, couvert d'un simple linceul. Cependant la garde revient, reçoit la pénible nouvelle, et, pour rassasier sa tristesse, découvre le linceul... Mais voici qu'elle croit apercevoir sur ce visage de légers signes de vie ! Aussitôt elle reporte dans son lit le prétendu cadavre, et à force d'industrie elle finit par le ramener à la vie. Peu de jours après, le jeune homme était en pleine santé (1).

Ce fut entre le 24 mars et le 7 mai de l'année 1666, que parut la *Méthode*. Elle porte, en effet, simplement la date de cette année; or, l'année anglaise, à cette époque, commençait le 24 mars (2); néanmoins, afin de se mettre en accord avec les Etats catholiques qui avaient accepté en 1582 la réforme du Calendrier grégorien, on désignait par une double date le millésime des mois de janvier, de février et de mars : la première des deux, parti-

A notre avis, c'est bien assez de cette déclaration pour n'avoir pas à tenir compte de la réclamation de priorité formulée par le Dr Crane, en faveur de l'un de ses aïeux, praticien de Cambridge, mort en 1652. (V. la lettre du Dr Crane insérée dans *The Gentleman's Magazine* for June 1790, p. 509). Le praticien en question, J. Crane, « apothicaire renommé, » avait guéri de la variole, en 1628, Edouard Hyde, comte de Clarendon, alors âgé de vingt ans. (V. *Mémoires de lord Clarendon* [traduits par F. Guizot], t. I, p. 13. Paris, 1823-4.) — (1) *Opera*, ed. Gr., pp. 145-6. — (2) Aux premiers temps du christianisme, l'équinoxe du printemps était fixé au 25 mars. On sait qu'Hippocrate plaçait le commencement de l'année médicale au 21 mars. Romulus prit le 1er mars pour le premier jour de l'année civile ; après lui Numa Pompilius y subs-

culière aux Anglais, rattachait ces mois à l'année précédente. — D'autre part, le 7 mai 1666, les Transactions Philosophiques (*Philosophical Transactions*), publièrent le compte-rendu de la *Méthode;* c'était une marque de considération. Les Transactions étaient l'organe de la Société Royale de Londres. Cette compagnie célèbre avait existé en germe, dès 1645, lorsque quelques savants de Londres s'assemblèrent en réunions privées « pour examiner et discuter, à l'exclusion des questions politiques ou théologiques, des sujets de philosophie, et de tout ce qui, dans les autres sciences, pourrait s'y rapporter... Après diverses vicissitudes.... la société avait pris un nouvel essor sous la Restauration en 1660 (1). » Charles II, après lui avoir offert d'être l'un de ses membres (2) (16 oct. 1661), l'avait incorporée par lettres-patentes du 15 juillet 1662, en lui donnant le nom qu'elle devait porter désormais de *Regalis Societas* (3). Les *Philosophical Transactions*, dont on décida la publication mensuelle le 1er mars 1664-65, parurent cinq jours après (4). Elles étaient donc dans la seconde année de leur existence lorsque parut la *Méthode*. Soit l'influence de Robert Boyle, membre du Conseil de la société, soit la nouveauté remarquable du livre, le savant recueil n'avait pas tardé à faire à celui-ci les honneurs d'un compte-rendu (5). Mais celui qui l'avait rédigé ne pouvait pas être plus sobre d'éloges à l'égard d'un auteur qui avait déjà signalé l'application de sa méthode par de

titua le 1er janvier. — (1) T. Birch, *The history of the Royal Society of London*, t. I, pp. 2-3, London, 1756-7. — (2) Ibid., p. 50. — (3) Ibid., p. 88. — (4) Ibid., t. II, p. 18. — (5) *Philosophical Transactions giving some accompt of the present undertakings, studies, ans Labours of the Ingenious in many considerable*

nombreux succès; surtout, l'œuvre de Sydenham, encadrée dans cette pâle analyse, y apparaissait incomplète : les principes qui servaient de base au célèbre guérisseur des fièvres n'étaient pas mis suffisamment en relief. Cette notice était l'œuvre d'un homme ignoré, Oldenbourg, du moins si l'on s'en rapporte aux décisions du Conseil de la société qui confiaient au secrétaire le soin de rédiger les Transactions, sauf examen des numéros par quelques membres du Conseil qui accordaient ensuite la permission d'imprimer (1).

La *Méthode* ne tarda pas à se répandre; dès 1666, on l'imprimait à Amsterdam.

Plus tard, Sydenham fit la connaissance de deux hommes avec qui il conserva jusqu'à la fin les rapports d'une franche amitié : Jean Locke, celui-là même que rendit célèbre en philosophie son système sensualiste, et un médecin de Londres, Jean Mapletoft.

Né en 1632, Locke (2) étudia d'abord à l'école de Westminster (1646-1652), puis il entra à l'Eglise-du-Christ (Christ Church, Ædes Christi), l'un des collèges d'Oxford, avec la qualité de fils de gentilhomme « generosi filius. » Il y demeura huit ans. On le regardait « comme le plus habile et le plus ingénieux jeune homme qui fût dans le collège (3). » C'était particulièrement dans les études de médecine et de physique générale

party of the World, t. I, 1665-6, Munday, 7 mai, p. 210. — (1) Birch, *The history.*, t. II, p. 18. — (2) V. sur Locke : Wood, *Athenæ*, t. II, col. 1046; Jean Le Clerc, *Bibliothèque choisie*, t. VI pp. 342 et suiv., Amsterdam, 1705; W. W. Grenville, *Oxford and Locke*, London, 1829; King, *The Life of John Locke*... new ed., in two vol., London, 1830; John Brown, *Locke and Sydenham* (*Horæ subsecivæ*, ed. cit.); et surtout F. Bourne, op. cit. — (3) Le Clerc, op. cit., p. 346.

qu'il se distinguait. Il avait obtenu le grade de maître ès-arts depuis environ deux ans (29 juin 1658), quand il quitta l'Eglise-du-Christ pour résider librement à Oxford. Or, en 1666, lord Ashley Cooper vint dans cette ville pour y prendre les eaux d'Astrop, sous la direction du Dr Thomas, l'un des médecins d'Oxford. Celui-ci, obligé de s'éloigner momentanément, confia à son ami Locke le soin de son noble client. Mais « les eaux d'Astrop ne se trouvèrent pas prêtes le lendemain de l'arrivée de mylord Ashley, par la faute de celui qu'on avait envoyé les chercher. M. Locke fut obligé d'aller à son logis pour lui en faire excuse (1). » Le caractère de Locke et celui de Ashley étaient faits l'un pour l'autre : de ce moment date leur amitié. Le 15 juin de l'année suivante Locke était installé à Londres, à Exeter House, résidence de lord Ashley (2), en qualité d'ami de la famille aussi bien que de médecin, car Ashley avait reconnu sans peine toute l'étendue de sa capacité médicale (3).

A Londres, Locke ne dut pas tarder à se lier avec Sydenham, car on voit d'après une lettre de ce dernier écrite le 2 avril 1668 (4), que Locke était alors son

(1) Ibid., p. 353. — (2) D'après une lettre de Locke, portant cette date et citée par King, op. cit., t. I, p. 26. — (3) Bourne a découvert dans les papiers de la famille Shaftesbury une lettre de lord Clarendon adressée le 3 nov. 1666 au vice-chancelier de l'université d'Oxford, pour obtenir en faveur de Locke la dispense du baccalauréat en médecine, en raison des études spéciales qu'il avait faites avec un grand soin depuis assez longtemps. (Bourne, *The Life.*, t. I, p. 130 ; *Shaftesbury Papers*, séries VIII, n° 8). Locke se proposait sans doute de subir prochainement l'épreuve du doctorat. La dispense ne fut pas accordée ; seulement, le 14 nov. suivant, une lettre de W. Morrice, au nom du roi, l'autorisa à conserver sa place d'étudiant à l'Église du Christ, sans entrer dans les ordres. (Bourne, ib., t. I, p. 131). — (4) Il s'agit d'une lettre adressée à R. Boyle (V. *The Works of R. B.*, éd. cit., t. VI,

ami, et qu'il se mêlait intimement à sa pratique médicale. Il y avait trop d'affinité entre leurs intelligences pour qu'ils ne se prissent pas bientôt d'une véritable affection. Locke se lia également avec Mapletoft (1) .Il avait dû le connaître autrefois : Locke fréquentait depuis deux ans l'école de Westminster lorsque Mapletoft la quitta pour aller à Cambridge et à Oxford y étudier les arts libéraux. Ils étaient presque du même âge. Mapletoft, après ses études, avait voyagé en France et en Italie (1660-3), afin de se perfectionner dans la profession médicale à laquelle il se destinait. De retour en Angleterre, il se fit recevoir docteur en médecine à Cambridge, en 1667, puis il vint à Londres afin d'y exercer. Là, il fit la connaissance de plusieurs grands médecins ; à la fin de 1668, il s'était mis en rapport avec Sydenham, dont il suivait de ses yeux la pratique professionnelle (2).

Au moment où des relations d'amitié s'établirent entre Sydenham et Locke, les connaissances médicales de celui-ci étaient déjà fort au-dessus de l'ordinaire; jointes à la finesse de son esprit, elles allaient le mettre en état de saisir toute la portée de la doctrine de son ami mieux encore que la plupart de ses contemporains.

Ils s'entretenaient fréquemment. Locke accompagnait Sydenham dans la visite des malades dont les cas offraient le plus d'intérêt. Sydenham à son tour lui venait en aide dans la tâche de médecin de la famille Ashley ; car la pratique de Locke ne s'étendait guère au delà ; « il ne

p. 648). — (1) V. sur Mapletoft : J. Ward, *The Lives of the Professors of Gresham College..*, London, 1740 ; et F. Bourne, op.cit., passim. — (2) « ... per septennium, quod jam ultimo excurrit...» écrivait Sydenham, le 30 déc. 1675. (*Opera*, éd. Gr., p. 5).

se trouvait pas assez robuste pour supporter la fatigue à laquelle s'exposent ceux qui veulent avoir une pratique un peu considérable (1). » Sydenham corrigeait aussi et annotait au besoin les manuscrits que Locke rédigeait alors sur des sujets médicaux. Parfois ce commerce intellectuel devenait une collaboration véritable. Parmi d'autres fragments, il nous reste de Locke un écrit intitulé *Anatomica*, et daté de 1668 : on y lit en tête une phrase dont le commencement est détruit, et qui avait été écrite par Sydenham : » .... D'autres parmi eux ont poursuivi d'une manière plus emphatique et plus spéciale l'avancement de cet art : ils ont fouillé les entrailles des créatures mortes ou vivantes, saines ou malades, afin d'y surprendre le moyen de les guérir ; mais de combien peu de succès leurs efforts ont-ils été et seront-ils couronnés ! J'en donnerai quelque preuve. » L'écriture de Locke apparaît ensuite. La pensée générale de ce traité, c'est que « l'anatomie ne peut démontrer la cause d'aucune maladie ni les moyens de les traiter (2). » Vers la fin d'un fragment *De Tussi*, écrit par Locke probablement avant 1670, (Locke commençait à souffrir vers ce temps-là d'une toux qui l'inquiétait), on trouve écrit en marge, de la main de Sydenham (3) : « Les cures obtenues par l'exercice du cheval et rapportées ici doivent être renvoyées au traitement des phthisies et d'autres maladies incertaines. » Sydenham reproduisit les idées de ce fragment dans ses *Processus integri*.

(1) Le Clerc, op. cit., pp. 349-350. — (2) *Shaftesbury Papers*, séries VIII, n° 2 ; cités par Bourne, *The Life*., t. I, p. 228. Un autre manuscrit de Locke : *Respirationis Usus* (Ibid.) est probablement plus ancien. Celui qui a pour titre : *Ars medica* (ibid.) daté de 1669. (Cf. Bourne, op. cit., t. I, p. 221). — (3) Bourne, ibid., p. 230.



CHAPITRE III

Au commencement de 1668, Sydenham publia à Londres la seconde édition de sa *Méthode*, avec ce titre : *Thomæ Sydenham medicinæ Doctoris Methodus curandi febres propriis observationibus superstructa. Editio secunda priori multo auctior ac emendatior ; cui accessit etiam sectio quinta de Peste sive febre pestilentiali* (1). Nous croirions volontiers que Locke contribua à rédiger ce titre, car nous y trouvons la même erreur qu'il commit dans le titre suivant placé en tête des distiques latins qu'il avait composés à la louange de son ami, en guise de préface à cette deuxième édition : *In tractatum de febribus D. D. Sydenham, praxin medicam apud Londinenses mira solertia aeque ac fælicitate exercentis* (2). *DD.* équivaut à *Dni Doctoris*. Les succès de Sydenham pouvaient avoir laissé croire qu'il était déjà revêtu des honneurs du doctorat.

Sydenham fit présent de nouveau à Boyle de cette seconde édition. « Il eût été convenable, » lui écrivait-il le 2 avril 1668, « que lorsque je me permis de vous offrir la seconde édition de mon livre, je vous demandasse si vous vouliez l'accepter ; mais soit mes occupa-

(1) Ibid., p. x.x. — (2) Ibid., p. 24.

tions, soit ma répugnance à vous causer deux dérangements à la fois, je m'abstins de vous écrire. Maintenant que vous avez eu la bonté de prendre la peine de me remercier, je me tiens obligé de vous offrir en retour mes sentiments d'humble gratitude, puisque vous prenez en bonne part mes faibles efforts, et que vous avez l'obligeance de vous intéresser à moi (comme vous l'avez toujours fait). Je m'aperçois que mon ami M. Locke vous a tourmenté par le récit de ma pratique, comme il s'est tourmenté lui-même en m'accompagnant en particulier chez un grand nombre de varioleux. » Et après avoir fait allusion à la grande expérience de la variole, dont les cas avaient été plus nombreux que jamais, cette année à Londres (1), il ajoute : « A voir la pratique reçue parmi les médecins instruits aussi bien que parmi les ignorants, il eût été heureux pour le genre humain que l'art de la médecine n'eût jamais été exercé, ou bien qu'on n'eût jamais rencontré la notion de la malignité. Tout le monde reconnaît avec évidence combien cette maladie est fatale à bien des gens de tout âge ; il est tout aussi clair pour moi, d'après toutes les observations que j'ai pu faire, que si l'on n'avait aucun tort à reprocher ni au médecin ni à la garde, la variole serait la plus légère et la moins accidentée de toutes les maladies (2). Si vous veniez à en être atteint (ce qui ne vous arrivera probablement jamais) (3), je vous recommande, au dire d'un ami, la pratique mentionnée à la 155e page de mon livre. Je l'avoue, il y a certaines com-

(1) Cf. ibid., p. 118. — (2) Cf. ibid., p. 139. — (3) Ce souhait de Sydenham ne fut pas réalisé : Boyle fut atteint de la variole, probablement en 1689; il guérit (*The Works of R. B.*, t. I, p. cxxxv).

plications dont je n'ai pu me rendre maître que vers la fin de l'été dernier, et que, par suite, je n'ai pu mentionner (1).... Mais je vous en parlerai plus au long quand j'aurai le plaisir de vous voir... Je poursuis mon dessein des spécifiques. C'est peut-être une illusion ; mais il m'obsède à tel point que je n'ai pu faire ateur chose que d'y dépenser une fois de plus du temps et de l'argent. J'ai fait un grand progrès dans cette affaire, et j'ai raison d'espérer de n'être pas désappointé (2).... »

Sydenham, dans la section nouvelle de la seconde édition de son livre, faisait l'histoire de la peste qui sévit à Londres en 1665, et de la fièvre pestilentielle de l'année suivante. Londres avait été souvent éprouvé par ce terrible fléau (3). « Dès l'an 664, une maladie dite pestilentielle sévit à Londres. » En 1198, ce fut à la fois la famine et la peste ; « il restait à peine assez d'individus en santé pour porter secours aux malades ou pour enterrer les morts. Les monastères seuls échappèrent à ces deux fléaux. » La peste de 1315 fut si meurtrière « qu'au rapport des historiens » Howe et Speed « les vivants suffisaient à peine pour enterrer les morts. » En 1348 la peste noire apparut à Londres à la suite du siège de Calais ; ses ravages furent terribles ; il ne survécut qu'un individu sur six ; « les cimetières ne pouvant contenir les morts on creusa de vastes fosses dans lesquelles on jeta jusqu'à 50,000 cadavres (4). » Depuis ce moment la peste, pour ainsi dire, retint le droit de cité : Londres vit se succéder les épidémies désormais

(1) Sydenham les décrivit en 1676 (Cf. *Opera*, ed. Gr., pp. 125-9). — (2) *The Works of Robert Boyle*, t. VI, p. 648. —(3) Syd. *Opera*, ed. Gr., p. 97. — (4) Bureaud-Riofrey, *Londres.*, pp. 28, 48, 31.

qualifiées par les auteurs du nom de peste à bubons ; ce furent les pestes de 1353-1363, de 1363-1386, de 1457-1490, pour l'Angleterre en général ; celles de 1453-1548, de 1563, de 1564, de 1593, qui survinrent particulièrement à Londres ; celle de l'Angleterre et de Londres à la fois, de 1598-1599 ; celles de Londres, 1603-1611, 1625, 1629, 1636-1648 ; enfin l'épidémie qui sévit surtout à Chester en 1654 (1). On comprend sans peine que la mauvaise hygiène de Londres était de nature à favoriser l'endémie pestilentielle. La peste de 1665, si meurtrière qu'elle a gardé dans l'histoire le nom de peste de Londres, fut cependant la dernière ; nous en verrons le motif.

Il est difficile d'en préciser l'origine. Si les circonstances locales aidèrent son développement, des circonstances extrinsèques durent en apporter les germes, ou tout au moins des germes nouveaux plus actifs ou plus abondants. Ici les avis se partagent. Pour Hodges, la peste vint de Hollande par des marchandises originaires de Turquie (2) ; la peste avait exercé ses ravages de

(1) Voy. dans l'ouv. suiv. qui nous a fourni ces détails (*Dr A. Petermann's Mittheilungen aus Justus Perthes' geographischer Anstalt herausgegeben von Dr M. Behm und Dr U. Lindeman*. 25. Band, 1879 Gotha), une intéressante étude du docteur C. Martin (*Versuch einer geographischen Darstellung einiger Pestepidemien*) sur la distribution géographique de la peste, et, à la fin de l'ouvrage, une carte (*Tafel 14*) des épidémies qui ont régné dans tout le monde connu de 1351 à 1696. On consultera avec avantage, sur l'histoire générale de la peste, l'ouvrage si consciencieux de J.-A.-F. Ozanam ; *Hist. méd. et partic. des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 2e éd., t. V, pp. 5-93, Paris, 1835; et H. Haeser, *Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der epidemischen Krankheiten...* Dritte Bearbeitung, III Band..., Jena 1882. — (2) N. Hodges, ΛΟΙΜΟΛΟΓΙΑ, *Sive pestis nuperæ apud populum Londinensem*

1663 à 1664 dans les provinces-Unies : 50,000 personnes étaient mortes à Amsterdam. Pour d'autres, la peste fut transmise par des prisonniers de guerre allemands (1). Peut-être ces deux causes étaient-elles réunies ; car, d'après le docteur Martin (2), la peste à bubons, venue d'Alexandrie, avait déjà parcouru l'Allemagne (1657) quand elle repartit en 1661 du détroit des Dardanelles pour suivre les côtes méditerranéennes de l'Afrique (1661-1664) et arriver en Hollande.

Mais Sydenham pouvait-il décrire une épidémie dont les phases ne s'étaient pas entièrement déroulées sous ses yeux ? « Il y en a peut-être, » dit-il, « qui m'accuseront de témérité et d'arrogance en me voyant discuter sur la dernière peste, parce qu'éloigné de quelques milles de Londres pendant la plus grande partie de cette épidémie je n'ai pu recueillir qu'un petit nombre d'observations. Mais puisque de plus habiles que moi, qui n'ont pas craint d'affronter le danger... n'ont pas voulu jusqu'ici publier ce qu'une aussi fructueuse pratique leur avait appris sur le génie de la maladie, les gens de bien, je l'espère, me jugeront avec plus de bienveillance en me voyant produire sur cette terrible affection une opinion toute personnelle, basée sur des opinions en vérité peu nombreuses, mais que j'ai recueillies moi-même (3). »

Nous venons de toucher à un incident grave de la vie professionnelle de Sydenham, à une défaillance dont il a eu la simplicité de s'accuser lui-même. Au moment le plus terrible de la peste de 1665, tandis que les cas mortels se multipliaient avec une rapidité effrayante

grassantis narratio historica, p. 36, Londini, 1672. — (1) Ibid. — (2) Étude citée : *Versuch...* pp. 262-3. — (3) *Opera*, ed. Gr.,

autour de lui, dans le quartier de Westminster, Sydenham suivit l'exemple qu'avait donné Galien, en présence de la peste qui décima Rome en 168 : « Voyant, » dit-il, « *brûler le mur de mon voisin*, en face d'un danger qui me menaçait de si près, je finis par prêter l'oreille au conseil de mes amis, et me joignant à la multitude des fuyards, je me retirai avec ma famille à quelques milles de Londres. Néanmoins j'y rentrai plus tôt que mes voisins, à un moment où le fléau était d'une telle violence qu'on fut obligé de recourir à moi, faute de meilleurs médecins (1). » Sydenham invoque donc les circonstances atténuantes : « ... tandem amicorum suasu numerosissimis fugientium turbis me adjunxi. » Pour permettre au lecteur de les apprécier, nous allons mettre sous ses yeux le tableau des scènes poignantes qui affligèrent Londres durant le fléau. Nous aurons ainsi l'occasion de tracer l'histoire de la peste de 1665, sur laquelle Sydenham ne nous semble pas avoir suffisamment insisté (2). Nous avons vu que suivant l'opinion de Hodges, confirmée par le docteur Martin, le germe de la peste venait de la Hollande : il lui fallait un terrain. L'automne de 1664 avait été plus humide que d'habitude; une épizootie se déclara, qui fit périr un grand nombre d'animaux; le peuple en acheta les cadavres à

p. 103. — (1) Ibid., p. 111. — (2) V. sur la peste de Londres : Hodges, op. cit. ; [Daniel de Foë] *A journal of the plague year.... written by a citizen who continued all the while in London..*, London, 1722 (Inséré dans *The Works of D. de Foe..*, by W. Hazlitt, t. II, London, 1840-3); Loftie, *A History.*, t. I, pp. 355-8; S. Pepys, *Diary and Correspondence..*, by lord Braybrooke, 3 ed., t. III, pp. 12-255, passim. London, 1848. Plusieurs ont sévèrement apprécié la valeur historique du journal de de Foë; nous devons dire en sa faveur que dans les parties de son ouvrage sus-

très bas prix, afin de s'en nourrir (1). Ce fût aussi dans un quartier pauvre que la peste se déclara. Il y avait à l'ouest de Londres, hors de son enceinte, une paroisse dite de Saint-Gilles-aux-Champs, habitée par de pauvres Irlandais ou des étrangers. Là deux Français moururent de la peste aux mois de novembre ou décembre 1664 (2). Ces deux cas restèrent isolés. L'hiver fut très froid; la gelée et la sécheresse durèrent jusqu'à la fin de mars 1665, puis cessèrent subitement : « des pneumonies, des pleurésies, des angines, et d'autres espèces de maladies inflammatoires se déclarèrent alors et firent de grands ravages (3). » Cependant la peste avait reparu vers le milieu de février dans la paroisse de Saint-Gilles-aux-Champs; elle s'y apaisa une seconde fois, puis s'y montra de nouveau au mois d'avril (4). Au début du mois suivant la peste était à Londres; et dès la fin de mai et le commencement de juin Sydenham soigna un certain nombre de personnes atteintes, auxquelles il rendit la santé (5). Cependant la température devenait accablante. Pepys parle du 7 juin comme du jour le plus chaud qu'il eût jamais vu dans sa vie (6). Les oiseaux semblaient languir dans leur vol (7). « Le temps était si calme et l'air si sec qu'on eût dit que la pluie et le vent étaient bannis du royaume, le feu brûlait avec peine, et les

ceptibles de contrôle, son récit est conforme à celui des autres historiens et aux documents officiels. — (1) Hodges, op. cit., p. 66. Cet auteur signale (p. 27) une autre circonstance : il y avait cette année grande abondance de cerises et de raisins qu'on acheta à vil prix, pour s'en nourrir à l'excès. — (2) De Foe, *A journal*, p. 2. — (3) *Th. Syd. opera*, ed. Gr., p. 95. — (4) R. Mead, *A Discourse on the Plague*, the ninth ed., p. 20, London, 1744. — (5) *Opera*, ed. Gr., p. 109. — (6) *Diary*., t. III, p. 23. — (7) Loftie, loc. cit.

girouettes et les moulins à vent ne tournaient pas (1). » Bientôt la mortalité devint considérable. Le roi et sa cour, suivant leur coutume, avaient quitté Londres au premier signal du fléau ; 200,000 personnes environ suivirent leur exemple (2) : « on eût dit d'un incendie : les portes de la ville et les routes royales étaient trop étroites pour suffire aux fuyards (3). » En même temps « quarante mille domestiques ou artisans furent renvoyés, et se trouvèrent tout à coup sans asile, exposés aux atteintes du fléau et de la faim (4). »

Cependant les autorités de la ville firent leur devoir. Le lord maire, Jean Laurence, demeura à son poste. De concert avec ses *aldermen*, il fit revivre une mesure qu'on avait appliquée dans la peste précédente (5) : il décida que des médecins seraient chargés de surveiller dans la ville la naissance des cas de peste ; que lorsque les *examiners* découvriraient une maison de pestiférés, ils la désigneraient aux constables qui y placeraient des sentinelles (watchmen) et marqueraient sur la porte une croix rouge d'un pied de long, avec cette formule, à la fois de prière et de contrôle, écrite au-dessus : *Lord have mercy upon us* (Seigneur ayez pitié de nous). Lorsqu'une maison était ainsi gardée, personne ne devait plus en sortir. Les hommes de l'art étaient les seuls à qui les sentinelles laissaient libre passage (6) : celles-ci devaient en outre transmettre aux prisonniers la nourriture et les médicaments. La garde durait quarante jours (7).

(1) Bureaud-Riofrey, *Londres.*, p. 54. — (2) Loftie, loc. cit. — (3) Hodges, op. cit., p. 15. — (4) Bureaud-Riofrey, op. cit., p. 54. — (5) *Encyclopœdia Britannica* (cond. by T. S. Baynes) 9 ed., art. Plague, Edinburgh, 1875. — (6) De Foe, op. cit., pp. 15-17. — (7) Mead, *A Discourse.*, p. 90.

Parmi les mesures d'autorité, il y en eut une extrêmement nuisible. Afin de parer à la transmission du mal par contact, il fut ordonné qu'on ne garderait plus ni chiens, ni chats, ni pigeons, ni lapins, en aucun endroit de la ville; qu'on ne laisserait plus les pourceaux errer au milieu des rues (1). En conséquence, « 40,000 chiens et le double de chats furent tués dès le commencement de l'épidémie, ... et l'histoire ne nous dit pas quels moyens on prit pour que les corps de ces animaux ne devinssent pas des foyers de putréfaction et des causes de maladie (2). »

La mortalité croissait toujours. La peste fit d'abord de tels ravages dans les dernières classes de la société qu'on l'appela partout la *peste des pauvres* (3) (lues pauperûm). Elle se déclara ensuite avec violence dans les campagnes voisines de Londres (4), où ceux qui parvenaient à tromper la surveillance et à quitter la ville en avaient apporté le germe. On voulut allumer des feux sur les places, contre l'avis des médecins; le troisième jour survint une pluie abondante qui les éteignit (5). Du reste la population n'avait pas une foi robuste dans l'habileté de ses docteurs. Claromont a remarqué cette incrédulité systématique du peuple anglais vis-à-vis des hommes de l'art (6). Aussi ne faut-il pas s'étonner si, par une conduite tout aussi peu raisonnable, le peuple se jeta entre les mains des charlatans (7). L'audace de ceux-ci fut sans pareille. De Foe nous a conservé quelques échan-

(1) De Foë, op. cit., p. 17. — (2) Bureaud-Riofrey, op. cit., p. 54. — (3) Hodges, op. cit., p. 19. — (4) Ibid., p. 30. — (5) Ibid., pp. 24-25.— (6) C. Claromont, *De aere, locis et aquis terræ Angliæ*, p. 36, Londini, 1672. — (7) Cf. Hodges, op. cit.,

tillons des réclames aussi retentissantes que vaines qu'ils affichaient sur les portes et au coin des rues, sans parler « des charmes, des philtres, des exorcismes, des amulettes... Leurs portes, » dit-il, « furent bien plus assiégées que celles des docteurs Brooks, Upton, Hodges, Berwick et de quelques autres, les hommes les plus fameux de ce temps (1). »

Cependant un certain nombre de médecins restèrent à leur poste ; huit ou neuf d'entre eux payèrent leur dévouement de leur vie (2). Les autres se retirèrent à la campagne : ainsi firent la plupart des dignitaires du Collège des médecins « et dans leur nombre, le gardien, Dr Merrett. » Le Collège en souffrit. L'année précédente, afin de relever les finances de l'association, on avait proposé la création d'associés honoraires ; plus de soixante-dix médecins avaient été élus. En l'absence des dignitaires, les portes du Collège furent enfoncées, et la caisse du Trésor, dont les fonds étaient alors considérables, disparut (3).

Le fléau sévit plus violemment encore en août et en septembre. Ainsi « dans les premières semaines de septembre le nombre des cas mortels s'éleva à 1,500 par jour : les bills de mortalité relèvent 24,000 décès du 1er au 21 de ce mois (4). » Les cimetières des églises avaient été bientôt « remplis, et l'on creusait de vastes fosses dans lesquelles on jetait les cadavres en monceaux. Dans le cimetière d'Aldgate... on creusa... une fosse qui avait 40 pieds de long, 15 ou 16 de large et 40 de pro-

p. 26. — (1) De Foë, op. cit., pp. 12-13. — (2) Hodges, op. cit., p. 19. — (3) Munk, *The Roll.*, t. III, pp. 326-7. — (4) Loftie, loc. cit.

fondeur. On commença le 4 septembre à jeter des morts dans le goufre; le 20 du même mois, 1114 cadavres y avaient été amoncelés (1). » Tandis que ces vastes fosses restaient ouvertes, l'infection se propageait avec plus de violence aux alentours.

« Toutes les affaires étaient suspendues. L'herbe croissait dans les rues; personne n'y circulait. Le bruit sourd des roues du fourgon aux cadavres et le cri « apportez vos morts » troublaient seuls le silence de la nuit (2). » Néanmoins « quelques maisons d'où tous les domestiques avaient été renvoyés et dont les maîtres succombaient au fléau conservaient pendant longtemps les cadavres qui suivaient tous les degrés de décomposition jusqu'à ce que les portes fussent enfoncées (3). »

Le nombre des morts, abaissé à la fin de septembre, se releva au commencement d'octobre. Un changement de temps survint enfin, et au commencement de novembre, le nombre des décès était ramené à 1200 (4). Ceux qui avaient quitté la ville y rentrèrent par bandes, comme ils étaient sortis, et remplirent en peu de temps des maisons encore tout infectées (5). Aux approches de l'hiver le fléau avait presque disparu; quelques cas se montrèrent néanmoins çà et là pendant l'hiver, et au commencement du printemps suivant; puis il n'en resta plus de trace que la fièvre pestilentielle que Sydenham a décrite et qui dura un an (6).

La plupart des historiens fixent à 100,000 environ le nombre des victimes de cette grande calamité. Or,

(1) Bureaud-Riofrey, *Londres.*, p. 55. — (2) Loftie, loc. cit. — (3) Bureaud-Riofrey, op. cit., p. 56. — (4) Loftie, loc. cit. — (5) « ... domicilia... modo plena mortuis, vivis denuo repleta. » Hodges, op. cit., p. 33. — (6) *Opera*, ed. Gr., p. 96.

d'après la moyenne des estimations très différentes données par les auteurs, il y avait à Londres, vers cette époque, 700,000 à 800,000 habitants (1).

Il est une cause qui contribua puissamment à éteindre dans Londres les épidémies de peste jusque-là si fréquentes : cause dont Sydenham, trop préoccupé de chercher la cause des épidémies dans des qualités occultes de l'air, ne dit pas un seul mot. Nous voulons parler du grand incendie de Londres en 1666 (2). Il se déclara le 2 septembre à une heure du matin dans la boutique d'un boulanger. « La maison était pleine de fagots ; le feu la consuma en peu de temps (3). » Si l'on se rappelle que la plupart des maisons étaient en bois, que les rues étaient fort étroites, on devinera sans peine avec quelle violence l'incendie se propagea aux maisons voisines. « La flamme se communiqua si promptement que les habitants, plongés dans l'effroi et la consternation, n'essayèrent pas de l'arrêter et ne s'occupèrent qu'à sauver leurs biens (4). » L'incendie dura cinq jours : Londres n'offrait plus qu'un amas de décombres. « 396 acres de terrain bâti furent consumés, c'est-à-dire quinze quartiers entièrement ruinés, huit autres à demi brûlés, 400 rues, 13,200 habitations, 89 églises, sans compter les chapelles paroissiales ; 4 portes de la cité, la cathédrale de Saint-Paul, la Bourse, la Douane, une partie de Guildhall, la plupart des hôtels appartenant aux compagnies de la ville, et une foule d'autres grands édifices de toutes sortes (5). » Le spectacle

(1) Loftie, loc. cit. — (2) V. sur le grand incendie de Londres : Pepys, *Diary*., t. III, pp. 267 et seq ; Loftie, *A history*., t. I, p. 358. —(3) Bureaud-Riofrey, op. cit., p. 127.— (4) Ibid.—(5) Loftie, loc. cit.

était lamentable. « On voyait çà et là quelques restes de murailles ou d'édifices publics qui servaient de guide aux habitants pour reconnaître la place de leurs tristes demeures (1). » En dehors des objets dont la perte était irréparable, on a évalué de trois à quatre millions de livres sterling la somme des dégâts matériels (2).

Cette terrible catastrophe produisit un excellent résultat. Christophe Wren, le plus grand des architectes de Londres, fut chargé par le roi Charles de dresser un plan pour la reconstruction de la cité ; les maisons de bois furent abandonnées. Malheureusement devant l'obstination des habitants qui voulaient conserver quand même le terrain qui leur appartenait, il fallut se contenter de « greffer sur l'ancien plan les perfectionnements dont il était susceptible... Le lord-maire ordonna que tout propriétaire ferait paver la rue devant sa maison, et aurait soin de la tenir propre (3). Il défendit de jeter désormais des ordures dans les rues ; il enjoignit de les garder jusqu'à ce qu'on vînt les chercher, et des hommes furent chargés de ce soin (4). » La ville fut reconstruite au bout de quelques années.

Loflie a signalé une autre circonstance qui dut modifier beaucoup l'hygiène de la ville et par conséquent sa constitution médicale. Un plan d'approvisionnement dont le Gallois sir Hugh Myddelton était l'auteur, devait amener de l'eau de source du comté de Hertford à Londres par un canal de 40 milles de long. Mais les habitants ne comprirent pas la portée de cette entreprise, et

(1) Bureaud-Riofrey, op.cit., p. 128. — (2) Loftie, loc. cit. — (3) V. à propos de ces ordonnances G. Blane, loc. cit., p. 103. — (4) Bureaud-Riofrey, op. cit., pp. 129-131.

sir Hugh se ruina. Lorsque les vieux puits de la cité eurent été comblés par les décombres du grand incendie, Londres sentit que sir Hugh avait été l'un de ses plus grands bienfaiteurs, et l'eau de la *Nouvelle-Rivière* devint désormais d'un usage universel.

Il semble qu'après la seconde édition de sa méthode, Sydenham étudiant la variole avec une plus vive attention, aurait eu le dessein d'écrire un ouvrage spécialement consacré à cette maladie, et que Locke ait été chargé de rédiger à cet usage une préface et une dédicace en 1670 (1). La dédicace était adressée à lord Ashley ; elle témoigne que Locke fut aidé par Sydenham à suivre quelques cas de variole qui s'étaient produits dans la famille de son bienfaiteur : « Si dans cet ouvrage, » écrivait Locke au nom de son ami, « je n'avais pour moi l'appui assuré d'une longue expérience, je n'en serais pas venu à engager le nom de Votre seigneurie dans une controverse qui aurait donné lieu à de véritables factions, si j'avais mis, à faire du tapage et à réclamer en ma faveur, la même ardeur que d'autres ont mis à me poursuivre et à me décrier par des reproches, de faux rapports, et des propos diffamatoires en secret ou en public. » Puis, faisant le procès des méthodes de traitement de plusieurs médecins qui en retiraient des louanges, même quand ils tuaient leurs malades : « Je ne dis pas ceci, ajoutait-il, pour déprécier la façon de faire d'autrui, mais simplement pour montrer à votre seigneurie combien il en va différemment avec moi, puisque j'ai supporté tant de blâmes et de repro-

(1) C'est aux recherches de Bourne que nous devons ces détails intéressants (Cf. *The Life.*, t. I, pp. 231-233)

ches que m'a attirés la poursuite d'une méthode simple et évidente à tout le monde : méthode que je ne pouvais ni n'ai jamais tâché de soustraire aux regards de qui voulait l'observer, et qui n'a aucun autre défaut que d'être facile et simple dans l'exécution, telle en un mot que les pauvres gens, pour sauver leur vie, peuvent en faire usage sans le secours d'un médecin. Enfin, monseigneur, il était raisonnable de vous montrer que je n'ai rien pratiqué dans votre famille que je ne fusse prêt à l'avouer et à le publier devant tous ; et de montrer à mes concitoyens que tout ce que je leur dis ici a été réellement éprouvé, non sans succès, dans une famille qui peut compter ses membres au nombre des personnages les plus capables et les plus éminents (1). »

Ce fragment de préface avait pour but de justifier la production d'un traité « sur l'histoire et le traitement d'une maladie, trop bien connue en vérité par sa terrible physionomie et par les deuils qu'elle sème dans le plus grand nombre des familles en Angleterre ; mais dont la véritable nature, aussi bien que la méthode convenable pour en régler la marche, ont été jusqu'à présent ignorées. » Ensuite le traitement ignorant et malfaisant adopté par la plupart des autres praticiens dans la variole était excusé, mais l'on montrait que Sydenham aurait pu amasser une fortune en tuant ses malades par le procédé *orthodoxe*, au lieu de les guérir par sa propre méthode qui lui valait partout de mauvais traitements (2).

Ce traité de la variole ne vit jamais le jour, du moins comme œuvre séparée. Quelques-unes des notes qui s'y

(1) *Shaftesbury Papers*, series VIII, n° 2 (Cité par Bourne, *The Life*., t. I, p. 231-2). — (2) Bourne, ibid.

rapportaient furent retenues par Locke ; elles ont paru depuis dans les *Anecdota Sydenhamiana*, p. 58, *De variolis confluentibus* (1). Le reste fut rattaché par Sydenham, avec une grande quantité de matériaux nouveaux, au traité des *Observationes medicæ* de 1676 ; et il composa alors pour cet ouvrage une dédicace et une préface différentes de celles que nous venons de citer. Dans cet intervalle, Locke était devenu d'abord, en 1672, secrétaire des présentations aux bénéfices sous la direction de son protecteur lord Ashley, nommé grand-chancelier avec le titre de comte de Shaftesbury. Les relations de Locke avec son ami étaient déjà moins fréquentes, car le 14 février 1673, il écrivait d'Exeter-House au Dr Mapletoft alors à Aix, où il accompagnait la douairière de Northumberland : « Le Dr Sydenham et moi parlons de vous quelquefois ; nos rencontres ne sont plus si fréquentes, car mes affaires ne me laissent que peu de loisir pour la visite des malades (2). »

L'année suivante Locke perdit sa place de secrétaire par la disgrâce de son bienfaiteur ; mais il continua à demeurer dans la famille du comte de Shaftesbury. Toutefois, comme il était d'une complexion et d'une santé fort délicates, il ne pouvait pas demeurer longtemps à Londres où le charbon de pierre que l'on y brûle l'incommodait : « Il était obligé d'aller passer de temps en

(1) Nous verrons que le recueil publié sous ce nom par le Dr Greenhill en 1845 avait été rédigé par Loke après 1684. — (2) *The European Magazine and London Review*, 1788, p. 402. On trouve dans ce recueil douze lettres intéressantes adressées par Locke à Mapletoft de 1670 à 1677. V. en partic. : vol. XIV (1788) pp. 321, 322, 401,402 ; vol. XV (1789), pp. 9, 10, 89, 90, 185, 186, 273. Une treizième lettre a été publiée par King (*The Life.*, t. I, p. 82) ; elle est datée de Lyon, 8 nov. 1678.

temps quelques semaines à la campagne pour y respirer un air qui ne fût pas gâté par les vapeurs de charbon dont la ville de Londres est pleine (1). » Nous en avons une preuve dans les lacunes incessantes du tableau d'observations météorologiques qu'il avait commencées à Londres avec tant de soin le 6 décembre 1669, et dont les dernières s'arrêtent au 30 juin 1683 (2).

A une date incertaine, mais probablement à l'automne de 1674, Sydenham adressa à Locke le memorandum suivant, à propos d'une maladie récente dont la nature n'a pas été indiquée : « Votre âge, la mauvaise disposition de votre corps, l'approche de l'hiver, font que le mal dont vous vous plaignez ne cède pas aussi vite aux remèdes qu'il ferait dans des conditions opposées. Vous ne sauriez douter néanmoins que, si vous vous conformez avec persévérance aux instructions suivantes, fondées non pas sur une simple opinion, mais sur l'expérience de tous les jours, vous devez obtenir la guérison désirée. » Sydenham lui recommandait alors quelques remèdes, dont la formule avait été précédemment indiquée, à prendre « deux fois par semaine, tous les jeudis et tous les lundis, par exemple, vers quatre heures du matin, » et traçait un autre traitement médical. « Ensuite, comme il est d'autant plus nécessaire que dans des corps brisés par les affaires, et troublés pour les motifs ci-dessus mentionnés, la provision de chaleur naturelle qui leur reste amène vite les matières nutritives au degré de

(1) Le Clerc, op. cit., p. 366. Morton avait noté le fait dans son chap. : De Phthisi a calculis (*Op. med.*, Lugd. 1696). — (2) *A Register kept by Mr Locke in London* (*The Works of R. Boyle*, ed. cit., t. VI, pp. 668-683).

la digestion, il est de la plus haute importance que vous ayez soin, autant que possible, de vous coucher de bonne heure, et même à huit heures. Après le moyen qui consiste à garder le lit, — vous ne le pouvez mettre en pratique, — c'est celui qui contribuera le mieux à vous rétablir, bien au delà de ce que vous pouvez croire. Quant au régime, vous pouvez recourir à tous les aliments vraiment alibiles et de facile digestion, pourvu qu'ils ne soient ni salés, ni sucrés, ni épicés ; j'excepte de même les fruits, les racines et autres aliments de ce genre. Pour le vin, autant que je puis le conjecturer, il serait très avantageux de vous en abstenir tout à fait et de le remplacer par une bonne petite bière, comme on en trouve dans nos meilleures maisons ; par là votre corps se maintiendrait en bon état, et par suite tous les accidents qui naissent des humeurs chaudes et âcres allant irriter l'organe malade seraient prévenus. » Et après lui avoir donné d'autres conseils, il terminait ainsi : « Voilà tout ce que j'ai à vous proposer ; j'y ai pensé aussi bien qu'à toutes les circonstances de votre cas, comme si ma vie et celle de mon enfant eussent été en jeu (1). »

Locke se rendait souvent à Oxford. Le 6 février 1674-75 il se fit recevoir bachelier en médecine à l'Université de cette ville (2). Mais dans l'été de 1675, le comte de Shaftesbury « trouva à propos de faire voyager M. Locke qui avait un penchant à tomber dans l'Etisie (3). » Locke choisit la France, et prit le parti

(1) Cf. Bourne, *The Life.*, t. I, p. 333-5. Le fragment précité est tiré des *Shaftesbury Papers*, series VIII, n° 2. — (2) Wood, *Athenæ.*, t. II, col. 1046. — (3) Le Clerc, op. cit., p. 364.

d'aller goûter quelque temps les douceurs de son climat méditerranéen ; mais il voulait aussi visiter la fameuse Ecole de Montpellier. Son voyage eut lieu probablement en novembre 1675. Le jour de Noël suivant il arrivait à Montpellier où il résida jusqu'en mars 1677, à la réserve de quelques courtes absences.





CHAPITRE IV

Peu de temps après le départ de Locke, Sydenham mettait la dernière main à un ouvrage vraiment nouveau, quoique l'auteur le considérât modestement comme une troisième édition de sa *Méthode*. Il avait hésité à le publier; les vues qu'il y exprimait lui semblaient demander encore l'appui d'une plus longue expérience : il eût voulu les mûrir ; mais des jaloux l'accablaient d'injures et tournaient sa pratique en dérision; ses amis lui conseillèrent, pour se défendre, de publier ses nouveaux écrits qui ne pouvaient pas manquer de lui concilier l'opinion et l'estime des hommes sincères (1). Le manuscrit fut achevé le 30 décembre 1675. La dédicace était adressée à son « très excellent ami, M. Jean Mapletoft, docteur en médecine, professeur au collège Gresham de Londres et membre de la société royale de la même ville (2). » Mapletoft, que nous avons vu exercer à Londres la profession médicale en 1667 en qualité de docteur de Cambridge, n'y avait pas toujours demeuré. Après s'être fait recevoir docteur en médecine à Oxford, il avait accompagné comme médecin en 1670 lord Essex, ambassadeur

(1) *Opera*, ed. Gr., p. 5. — (2) Ibid., p. 3.

en Danemark. En 1671 il avait suivi en France la douairière de Northumberland. Cependant ses rapports d'amitié avec Sydenham ne furent jamais rompus; quand Locke lui écrivit (10 juillet 1670) pour le complimenter de ce qu'il venait d'être attaché à l'ambassade de Copenhague, il ajouta : « Le D[r] Sydenham désire être rappelé avec beaucoup de bienveillance à votre souvenir (1). »

Mapletoft avait été nommé professeur de médecine au collège Gresham (2) depuis quelques mois (27 mars 1675) lorsque Sydenham lui dédia son livre. Sa nomination à la qualité de membre de la Société royale était beaucoup plus récente (10 fév. 1675-76). L'ouvrage était dédié à Mapletoft pour un double motif (3) : c'était d'abord un hommage de l'amitié que lui portait son auteur ; en outre il avait été pendant sept ans le témoin oculaire de la plupart des faits les plus remarquables et les plus importants signalés dans les *Observationes*. Peut-être y a-t-il un troisième motif que Sydenham pouvait passer sous silence puisqu'il revient au premier : un motif de remerciement. Il y a lieu de se demander en effet si Mapletoft, habile latiniste, n'avait pas offert à son ami de faire subir à ce travail quelques retouches littéraires. Nous reviendrons sur ce point.

Locke malgré son absence n'avait pas été oublié dans l'épître dédicatoire ; bien au contraire, il y était l'objet de l'appréciation la plus flatteuse : « Vous savez, » écrit Sydenham, « combien M. Jean Locke, notre excellent

(1) *The European Magaz.*, 1788 (vol. XIV), p. 321. — (2) Fondé au siècle précédent, grâce à un legs de sir Thomas Gresham. Six professeurs d'astronomie, de médecine, de jurisprudence, de théologie, de rhétorique et de musique y donnaient successivement leurs leçons. — (3) Syd. *Opera*, ed. Gr., p. 5.

ami à tous les deux, approuvait ma méthode ; et il l'avait profondément examinée dans tous ses détails. J'ai le sentiment que, parmi tous les hommes de notre époque, on aurait de la peine à en trouver un qui le dépassât par les qualités naturelles par la pénétration et la culture du jugement, par l'excellence des manières. Assurément combien peu lui pourraient être comparés ! Mais je n'ai pas besoin de vous engager à me croire ; vous-même êtes persuadé de cela depuis longtemps (1). »

L'impression des *Observationes* commença vers février 1675-76 : Locke en fut informé par un ami, Thomas Stringer, secrétaire du comte de Shaftesbury, qui lui écrivit le 17 février : « Le docteur Sydenham vous présente ses hommages ; il fait imprimer son livre en ce moment (2). » En 1676 l'ouvrage parut sous ce titre: *Observationes medicæ circa morborum acutorum historiam et curationem. Authore Thoma Sydenham M. D.* On y lisait cette épigraphe : « *Cicero de Nat. Deor.* Opinionum commenta delet dies : Naturæ judicia confirmat (3). »

Sydenham après avoir retranché quelques passages de la seconde édition de la *Méthode*, et en avoir modifié quelques autres, l'avait fondue avec son nouvel ouvrage. Celui-ci s'ouvrait par une longue préface, majestueux commentaire de l'épigraphe, dont on a dit avec juste raison qu'elle sert de clef à la doctrine de l'illustre clinicien. En voici quelques fragments : « A mon avis le progrès de notre art exige... d'abord une histoire de toutes les maladies, c'est-à-dire une description achevée et faite d'après nature... Et sur ce point... 1° Il serait bon

(1) Ibid., p. 6. — (2) Cf. Bourne, *The Life.*, t. I, p. 354. — (3) *Opera*, ed. Gr., p. XIX.

de réduire toutes les maladies en espèces bien définies avec le même soin, la même minutie qu'ont apportée nos botanistes à la description des plantes... 2° Il faudrait laisser résolûment de côté toute hypothèse philosophique capable d'induire en préjugé l'esprit de l'écrivain, et noter avec le plus grand soin, pour si légers qu'ils soient, tous les phénomènes d'une maladie qui se montrent avec netteté, et qui sont le fait de l'évolution morbide : ainsi les peintres habiles expriment dans leurs tableaux tous les signes et jusqu'aux moindres taches de leurs originaux... 3° Il faut, dans les descriptions, séparer les phénomènes propres à la maladie et qui se reproduisent sans cesse, d'avec ceux qui sont accidentels et adventices: j'appelle ainsi les phénomènes qui tiennent au tempérament et à l'âge du malade, au mode de traitement... Enfin il faut observer quelles saisons sont plus favorables à l'éclosion de tel genre de maladies : quelques-unes, il est vrai, sont de toutes les époques ; mais il en est d'autres, en assez grand nombre, qui surviennent à tels moments de l'année, par une sorte de naturel instinct qui rappelle celui de certains animaux et de certaines plantes... Cette connaissance est d'un grand profit pour le médecin tant au point de vue du diagnostic qu'à celui du traitement (1). » Telle avait été la marche du grand Hippocrate « lorsqu'il donna pour base à l'art médical ce principe inébranlable, que la nature porte remède à la maladie... Le divin vieillard n'avait pas emprunté sa théorie grandiose aux vaines conceptions d'une imagination livrée à elle-même ; ce n'était pas le

(1) Ibid., pp. 10-12.

rêve d'un homme en délire : non ; mais il avait raconté avec exactitude les procédés dont se sert la nature au cours des maladies humaines (1). »

L'ouvrage de Sydenham se partageait en six sections qui embrassaient l'histoire des maladies aiguës à Londres, durant quinze ans, de 1661 à 1675.

La première section s'ouvrait par un chapitre nouveau sur les maladies aiguës en général. Qu'est-ce qu'une maladie aiguë ? « La maladie n'est pas autre chose qu'un effort secourable accompli par la nature pour chasser au-dehors par tous les moyens possibles la matière morbifique. » L'auteur définit ensuite la matière morbifique : « Certaines maladies proviennent de particules disséminées dans l'atmosphère ; ces particules, une fois introduites dans le corps, et possédant d'ailleurs des qualités contraires à celles de nos humeurs, se mêlent au sang ; d'où le contage morbifique se répand dans tout l'organisme. D'autres maladies prennent leur source dans des fermentations ou des putréfactions de nos humeurs, suivant divers procédés : soit quantité excessive, soit qualité mauvaise de ces humeurs, le corps devient incapable de les assimiler, puis de les excréter, et elles y séjournent au-delà du temps convenable (2). » De là Sydenham tirait la distinction des maladies aiguës et des maladies chroniques : « Dans les maladies aiguës, la fièvre vient au secours de la nature pour séparer de la masse du sang celles de ses particules qui ont été corrompues : elles sont expulsées ensuite par les sueurs, la diarrhée, les éruptions ou tout autre évacuation de ce genre... Dans les

(1) Ibid., pp. 13-14. — (2) Ibid., p. 26.

maladies chroniques, la matière morbifique n'est pas de nature à exciter le processus fébrile, instrument de purification complète ; aussi se fixe-t-elle sur telle partie du corps désormais incapable de s'en débarrasser... ou bien si la coction de cette matière se produit, elle n'est achevée qu'au bout d'un temps fort long (1). »

Le second chapitre également nouveau contenait des notions générales sur les maladies épidémiques qu'il venait de définir : des maladies « qui proviennent d'une altération cachée et inexplicable de l'air... et non point d'une crase du sang ou des autres humeurs propres à tel individu (2). » Ce chapitre servait d'introduction nécessaire aux constitutions épidémiques de Londres, dont Sydenham allait tracer l'histoire : « Il y a, » dit-il, « des constitutions d'années qui ne proviennent ni de la chaleur, ni du froid, ni de la sécheresse, ni de l'humidité, mais d'une altération cachée, inexplicable qui se produit dans les profondeurs du sol : des effluves en naissent, qui souillent l'air, pénètrent dans le corps et le disposent à telle maladie particulière. Celle-ci prédomine aussi longtemps que dure la *constitution* de l'air correspondante ; puis elle fait place à une autre au bout d'un certain nombre d'années. Chacune de ces constitutions générales ainsi comprises est caractérisée par une espèce de fièvre de la dernière gravité qui n'apparaît nulle part en dehors d'elle. Je donne à ces sortes de fièvres le nom de *stationnaires* (3). » Si nous nous étions attribué dans ce travail un autre rôle que celui d'historien, nous aurions à relever ici les justes critiques que l'on a

(1) Ibid., pp. 27 et 28. — (2) Ibid., p. 28. — (3) Ibid., p. 30.

opposées à cette conception par trop spéculative des conditions génératrices de l'épidémicité.

Sydenham divise « toutes les maladies épidémiques en vernales et automnales (1). » Quand elles ne correspondent pas exactement à l'un ou à l'autre équinoxe, on les ramène à celle de ces deux saisons dont elles sont le plus rapprochées. Mais il peut arriver « que plusieurs maladies épidémiques règnent en même temps: alors l'une d'elles est prédominante et semble gouverner les autres. C'est elle qui fait le plus de ravages; devient-elle plus intense, celles-là s'atténuent; vient-elle à diminuer, les autres croissent à proportion... L'épidémie qui fait le plus de victimes vers l'équinoxe d'automne donne son nom à la constitution de toute l'année... Toutes les autres épidémies synchrones s'accommodent à son génie, en raison de leur nature (2). »

Les trois derniers chapitres de la première section sont consacrés à la constitution épidémique de Londres en 1661, 1662, 1663, 1664. Après quelques généralités (Cap. III) Sydenham fait l'histoire des maladies épidémiques qui régnèrent à peu près uniquement dans cet intervalle de quatre ans : la fièvre continue (Cap. IV) et les fièvres intermittentes (Cap. V). La plupart des matières renfermées dans les deux derniers chapitres avaient été déjà publiées dans la *Méthode :* celle du chap. IV dans les sections I et II; celles du chap. V, dans la section III.

La seconde section des *Observationes* comprenait la constitution épidémique de Londres en 1665 et 1666. Elle s'ouvrait par un préambule nouveau (Cap. I). Le cha-

(1) Ibid., p. 31. — (2) Ibid., p. 33.

pitre suivant reproduisait la section v de la *Méthode* de 1668.

La troisième section traitait de la constitution épidémique des années 1667, 1668, jusqu'en août 1669. Trois maladies s'y montrèrent (Cap. I) : 1° Une variole des plus régulières que Sydenham eût vues jusque-là, et qui devait lui servir à tracer l'histoire générale de la maladie et son traitement (Cap. II); Sydenham faisait rentrer dans ce chapitre la plupart des matériaux classés dans la section IV des éditions précédentes; 2° Une sorte de fièvre continue qui apparut en même temps que l'épidémie varioleuse et que Sydenham n'avait jamais vue; « elle ne différait guère de la variole d'alors, à la réserve de l'éruption pustuleuse et des phénomènes morbides qui tiennent à cette éruption (1)... Les malades éprouvaient de la douleur au niveau de la fossette sus-xiphoïdienne et ne souffraient pas qu'on y exerçât une pression manuelle ; je ne me souviens pas, » dit-il, « d'avoir observé un semblable symptôme dans aucune autre maladie, à l'exception de la variole de la même constitution (2) » (Cap. III). 3° Avant que la fièvre précédente eût disparu, mais surtout en 1668, survint une diarrhée épidémique, sans fièvre, mais précédée d'un frisson. Ici encore les malades ne pouvaient supporter la pression manuelle exercée au niveau de la fossette sus-xiphoïdienne. Sydenham pense qu'il s'agissait d'une diarrhée de même nature que la fièvre varioleuse dont il vient de parler, et il invoque en faveur de cette manière de voir l'efficacité du même traitement (3)(id. cap.).

(1) Ibid., pp. 118-9. — (2) Ibid., p. 151. — (3) Ibid., pp. 158-9).

La quatrième section exposait la constitution épidémique de 1669 à partir du mois d'août, et de 1670, 1671, 1672. (Cap. I). Plusieurs maladies s'y montrèrent dans l'ordre suivant : 1° Un choléra-morbus qui ne dépassa pas les premières semaines du mois de septembre 1869 (Cap. II). 2° Une dyssentérie qui commença à peu près en même temps, mais qui dura pendant toute la constitution actuelle. En même temps se montrèrent, mais seulement jusqu'à l'entrée de l'hiver de 1669, des tranchées sans déjections (Cap. III). 3° Avec les tranchées et la dyssentérie parut une fièvre d'un nouveau genre : « A la réserve des évacuations alvines et des symptômes qui en dépendent, cette fièvre semblait tout à fait de même nature que la dyssentérie (1). » En outre « elle eut la même durée (2). » De là le nom que Sydenham lui a donné, de *fièvre dyssentérique* (Cap. IV). 4° Vers le mois de janvier 1670-71 se montra une rougeole qui disparut en juillet (Cap. V); cette rougeole frayait la voie à 5° une variole d'un caractère nouveau, très différente des varioles de la constitution précédente, et que Sydenham appela *variole anomale de la constitution dyssentérique* (3). « Pendant toute la durée de cette constitution si fortement caractérisée par la dyssentérie épidémique, les varioles traitées par un régime trop échauffant se terminaient par une dyssentérie; je n'avais, » dit-il, « jamais vu le fait, même une seule fois (4). » Apparue presque en même temps que la rougeole, cette variole anomale se prolongea durant toute la constitu-

(1) Ibid., p. 178. — (2) Ibid., p. 181. — (3) Ibid., p. 161. — (4) Ibid., pp. 190-1.

tion; mais, aussi bien que la fièvre dyssentérique, elle survécut à la dyssentérie, car on en trouvait encore quelques cas disséminés de forme bénigne au commencement de l'été de 1673 (1) (Cap. VI). Sydenham termine par l'étude d'une maladie chronique : la *colique bilieuse* des années 1670, 1671, 1672, parce qu'elle était précédée des mêmes symptômes fébriles que la dyssentérie d'alors, quand elle n'en était pas une terminaison (2) (Cap. VIII).

Sydenham prend occasion des services que lui rendit le laudanum liquide combiné aux purgations, dans la dyssentérie de la constitution précédente, pour faire l'éloge de ce médicament : « De tous les remèdes, » dit-il, « que le Tout-Puissant a donnés au genre humain pour adoucir ses misères, il n'en est point qui ait, au même titre que l'opium, la propriété de combattre un aussi grand nombre de maladies ou même de les guérir... sans lui, la médecine serait boiteuse et manchote; le médecin qui saura s'en servir obtiendra des résultats dépassant toutes les espérances qu'on a jamais pu fonder sur un seul médicament. Car il serait bien peu au courant des vertus de ce remède, celui qui ne lui en accorderait pas d'autres que de procurer le sommeil, de calmer la douleur, et d'arrêter la diarrhée; comme le glaive de Delphes, il peut servir à bien d'autres usages; c'est le meilleur des cordiaux, pour ne pas dire le seul, que nous connaissions à présent (3). » La formule du laudanum liquide em-

(1) Ibid., p. 352. — (2) Ibid., p. 194. — (3) Ibid., pp. 174-5. T. Search, au siècle dernier, a écrit que « Sydenham était appelé *opiophilos.* » (V. *The Gentleman's Magaz.*, for January 1788, p. 34.

ployé de préférence par Sydenham, ramenée aux poids français, répond à peu près à celle-ci :

Vin d'Espagne	490 grammes
Opium.	62 —
Safran	31 —
Poudre de cannelle.	aa. 4 gr.
— de clous de girofle . .	

Faites infuser le tout au bain-marie pendant 2 ou 3 jours jusqu'à consistance suffisante ; filtrez et gardez pour l'usage (1).

La section V des *Observationes* traçait l'histoire de la constitution épidémique pendant l'année 1673 à partir de juillet, et pendant les années 1674, 1675 (Cap. I). C'était la constitution la plus irrégulière que Sydenham eût vue jusque-là ; elle durait encore au moment où il écrivait. 1° La *fièvre continue* qui la caractérisait se terminait le 14e jour ou au plus tard le 21e, quand elle était convenablement traitée. Au premier rang des symptômes était un état comateux qui dans certains cas se prolongeait pendant plusieurs semaines ; d'autres fois, c'était un délire tranquille (2). Sydenham qualifiait cette fièvre du nom de *comateuse* (3) (Cap. II). 2° Au mois de janvier 1673-74 apparut une rougeole, différente de la rougeole régulière de la constitution précédente : l'éruption s'y faisait, non plus exactement le 4e jour, mais plus tôt ou plus tard ; en outre, elle commençait par les épaules et le tronc, au lieu de la face (4) (Cap. III). 3° Comme la rougeole de 1670, elle fut bientôt suivie de la variole ; celle-ci offrait les particularités sui-

(1) *Opera*, ed. Gr., p. 174. — (2) Ibid., pp. 207-8. — (3) Ibid., p. 217. — (4) Ibid.

vantes : « Les pustules parvenues à maturité répandaient une telle odeur que Sydenham pouvait à peine s'approcher des malades ; leur évolution était plus lente ; enfin elles mettaient à disparaître beaucoup plus de temps que Sydenham n'avait jamais vu (1) (Cap. IV). 4° Vient enfin la description d'une toux épidémique survenue au commencement de novembre 1675 ; Sydenham estime qu'elle n'était pas d'une autre nature que la fièvre continue décrite précédemment, parce qu'elle commençait, comme elle, par de la douleur de la tête, du dos et des membres (2) (Cap. V). Il termine par un ensemble de considérations sur la difficulté de reconnaître exactement la nature de la fièvre caractéristique de telle constitution. Souvent l'examen des maladies épidémiques qui règnent au même moment pourra tirer d'embarras. Mais dans les cas difficiles, il faut recourir aux finesses de la clinique ; et c'est alors aux médecins les plus capables de découvrir les symptômes les plus délicats et de peser avec soin toute leur valeur, qu'il appartient de juger en dernier ressort : « cautissimis et minutissima quæque pensiculatim trutinantibus (3). »

Jusque-là Sydenham avait étudié les fièvres *stationnaires*, essentiellement dépendantes des constitutions épidémiques, et durant comme elles un certain nombre d'années. Dans la section V, il étudie un autre genre de fièvres « se mêlant indifféremment aux précédentes, et les unes aux autres, dans le cours de la même année (4) ; » il les appelle pour cela fièvres *intercurrentes*. Ce sont : la fièvre scarlatine (Cap. II) ; la pleurésie

(1) Ibid., p. 219. — (2) Ibid., p. 226. — (3) Ibid., p. 236. — (4) Ibid., p. 239.

(Cap. III) ; la fausse péripneumonie (pneumonie pseudo-lobaire d'aujourd'hui, — Cap. IV) ; le rhumatisme (Cap. V) ; l'érysipèle (Cap. VI) ; l'angine (Cap. VII), et quelques autres fièvres auxquelles d'habitude on ne donne pas ce nom, bien qu'en réalité le symptôme sous lequel elles sont voilées serve de conclusion à un état fébrile (1) : Sydenham n'étudie, de ce dernier groupe, que l'épistaxis et l'hémoptisie.

L'ouvrage se terminait par une table analytique composée soigneusement par l'auteur.

Sydenham avait-il eu sous les yeux un modèle des *Observationes?* on ne le peut affirmer. Guillaume Baillou, au siècle précédent, avait écrit l'histoire des épidémies qui régnèrent à Paris de 1570 à 1579 ; la première édition des œuvres complètes du célèbre médecin français ne parut qu'en 1635 ; et cinq ans après l'érudit Thévart faisait imprimer à part les deux livres d'*Epidémies* et d'*Ephémérides* (2). Pour notre part, peu disposé que nous sommes à refuser à Sydenham les avantages d'une érudition médicale telle qu'on la peut supposer dans une aussi belle intelligence, nous croyons que Sydenham avait eu connaissance des œuvres de Baillou ; mais cela n'enlève rien à l'originalité profonde des vues exprimées par Sydenham dans ses *Observationes*. Nous ne nous arrêterons pas à discuter la priorité de cet ouvrage sur le récit des constitutions médicales de Londres laissé par des contemporains de Sydenham, Willis et Morton, quoiqu'ils aient pris de plus haut

(1) Ibid., p. 267. — (2) *G. Ballonii... Epidemiorum et Ephemeridum Libri duo...*, Parisiis, 1640.

l'histoire de ces constitutions (1) : leurs œuvres ne furent publiées qu'après les siennes, celles de Willis en 1682, celles de Morton en 1696.

S'il est vrai que l'œuvre de Sydenham parut la même année à Strasbourg (2), Locke qui séjournait encore dans le midi de la France ne put avoir néanmoins que longtemps après un exemplaire des *Observationes*. Il avait quitté Montpellier depuis quelques mois, lorsqu'il écrivit de Paris, le 22 juin 1677, au Dr Mapletoft, résidant au collège Gresham : « Mes devoirs, je vous prie, à tous mes amis sur votre chemin, et particulièrement au Dr Sydenham. Le temps me durait jusqu'au moment où j'ai laissé Montpellier. Car malgré toute l'habileté et toute l'industrie que j'aie pu mettre en œuvre, il m'a été impossible de me procurer son ouvrage à Montpellier, mais seulement la semaine après mon départ. Je me réjouis d'apprendre qu'il gagne chaque jour du terrain, quoique ce ne soit pas toujours le sort de la vérité, surtout quand on commence à la répandre. Peut-être pourrai-je lui raconter ce que pensent ici de cet ouvrage quelques hommes de talent. Au reste, j'imagine qu'il est trop satisfait de la vérité de son livre, et du dessein qui le lui a fait publier, pour se

(1) Willis signale, vers l'automne de 1657, une fièvre épidémique qu'il met au nombre des intermittentes; au printemps suivant, une fièvre catarrhale qui dura un mois et demi ; et, au commencement de l'automne de 1658, une fièvre qui se montra dans toute l'Angleterre, et dont il fait aussi une fièvre intermittente (Thomæ Willis... *Opera omnia*, t. I, pp. 138-148, Amstelœdami, 1682). Morton fait l'histoire d'une fièvre synoque ou rémittente dont il fut lui-même atteint, et qui dura de 1658 à 1664. (*Opera medica*, pp. 319-320, Lugduni 1696). — (2) D'après J.-J Manget, *Bibliotheca scriptorum medicorum veterum atque recentiorum*, t. IV, p. 334, Genevæ, 1731.

mettre en peine du bien qu'on en pense. Cependant on goûte d'ordinaire une vive et louable satisfaction à voir les arbres que nous avons plantés nous-mêmes jeter leurs racines et grandir (1). »

Peu de temps après la publication de son livre, Sydenham, malgré son indifférence pour les honneurs académiques, voulut consacrer son œuvre aux yeux de ses rivaux en se faisant recevoir docteur en médecine. A cette époque Guillaume son fils aîné étudiait depuis environ deux ans à l'Université de Cambridge, dans le collège Pembroke où il était pensionnaire (commoner)(2). Sydenham s'y rendit. Nous ignorons s'il eut à subir l'épreuve des leçons solennelles ou improvisées que les candidats au doctorat avaient à faire sans doute à Cambridge, comme à Oxford, sur les textes de Galien. Mais assurément ses œuvres aussi bien que les succès professionnels qui l'avaient rendu célèbre dans le monde médical lui avaient valu depuis longtemps le *jus incipiendi in facultate medicinæ* (3). Il fut donc admis au degré du doctorat le 17 mai 1676. Le diplôme était ainsi libellé : « 17 mai 1676. Thomas Sydenham ex Aula Magd. infra Universitatem Oxoniensem admissus ad gradum Baccalaurii in Medicina in prædicta Universitate 14° die mensis aprilis A. D. 1648, in Collegium nostrum admissus est die et anno supra scriptis » (4).

(1) *The European Magaz.*, 1789 (Vol. XV), p. 10. — (2) Cf. Munk, *The Roll.*, t. I, p. 475; et Latham, *The Life..*, p. XXXVII. — (3) C'est-à-dire « de commencer dans la faculté de médecine, de lire, de disputer, et de remplir toutes les autres fonctions qui appartiennent au grade de docteur... suivant la formule latine que prononce encore aujourd'hui le vice-chancelier en posant le livre sur la tête de l'admissible. » Demog. et Montucci, *De l'enseign.*, p. 98. — (4) Latham, *The Life.*, p. XXXVII.

L'année suivante, 1677, Sydenham tomba malade. « Au commencement de cette année, » dit-il, « je fus atteint d'une hématurie fort pénible qui reparaissait au moindre mouvement ; peu de temps après, la goutte me tourmenta de ses plus cruelles douleurs : elle était moins articulaire que viscérale ; il s'y joignait de la prostration des forces, de la perte d'appétit, de l'œdème des membres inférieurs, et quelques autres symptômes de la même gravité. Je m'abandonnai à mon mal, convaincu que s'il devait m'être funeste, je serais ainsi délivré des malheurs de la vie plutôt que privé de ses biens. Je passai donc trois mois sans sortir ; ensuite j'allai passer à peu près le même temps à la campagne, afin de me rétablir. A l'automne je retournai au sein de ma famille ; mais l'état de ma santé ne me permit pas de reprendre la visite des malades pour le reste de l'année (1). » Ailleurs il nous donne de plus longs détails sur sa maladie : « Dans l'hiver de 1676, je m'étais promené longtemps à la suite d'un grand dégel ; bientôt après je rendis de l'urine sanglante. Le même fait se reproduisait toutes les fois que je voulais fournir une longue course à pied, ou aller en voiture sur le pavé, pour si lente que fût l'allure des chevaux ; il cessait au contraire lorsque j'allais en voiture sur la grande route, même pour un long trajet. Il semblait, chose effrayante, que je rendisse du sang presque pur ; mais peu de temps après la miction le sang se rassemblait en grumeaux au fond du vase, tandis que les couches supérieures devenaient limpides et prenaient l'aspect de l'urine. Je me fis faire une sai-

(1) *Opera*, ed. Gr., p. 279.

gnée du bras assez abondante ; et, après quelques purgations générales, je pris des remèdes rafraîchissants et analeptiques ; en même temps je me mis à un régime convenable, évitant les liqueurs acides, âcres, et affaiblissantes. Mais ces remèdes et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, furent inutiles ; d'autre part je craignais d'employer les eaux ferrugineuses pour solliciter l'issue d'un calcul trop volumineux ; surtout j'avais vu quelques vieillards de ma connaissance se donner la mort en recourant vainement à des eaux de ce genre ; je perdis donc tout espoir et me décidai à ne plus rien essayer ; je me contentai seulement, pour prévenir le retour de ces hématuries, d'éviter autant que possible tout mouvement corporel. Mais un jour je me rappelai combien on m'avait vanté la vertu lithontriplique de la semence de frêne, et je vins à penser que si telle était la vertu de la semence il était vraisemblable que la manne de frêne possédait cette vertu encore davantage... Je fis donc dissoudre deux onces et demie de manne dans deux livres de petit-lait que je me mis à boire, en avalant de temps en temps un peu de suc de limons... C'est à peine si je puis dire combien le remède soulagea la sensation pénible que j'éprouvais dans la région des reins : car j'y avais auparavant, non pas une douleur continuelle, mais une sorte de sentiment pénible, de forme gravative. En présence d'un tel résultat, je repris le même purgatif deux fois par semaine à jour fixe pendant quelques mois ; après chaque purgation je me sentais mieux. Enfin, je devins capable de supporter de rudes cahots en voiture, et l'hématurie cessa (1). »

(1) Ibid., pp. 521-3.

Locke ayant appris l'état de son ami écrivit de Paris au Dr Mapletoft le 9 août 1677 : « J'apprends de vous et d'autres personnes que notre bon ami le Dr Sydenham a eu beaucoup à souffrir de plus d'une maladie. J'espère qu'à cette heure il est entièrement remis, et qu'il est retourné à ses anciennes occupations et à sa clientèle. J'en ai grand souci, et pour le public et pour mon propre intérêt. Veuillez me rappeler bien aimablement à lui, et dans votre prochaine lettre, ayez la bonté de me dire comment il va... » Il était sans doute au moment de recevoir de meilleures nouvelles, car on lit dans le post-scriptum : « Je suis bien aise d'apprendre que le Dr Sydenham est débarrassé de ce long accès. Rappelez-moi très amicalement, je vous prie, à son souvenir... (1) »

Nous ne savons rien de Sydenham depuis ce moment jusqu'en décembre 1679. Le 30 de ce mois, un de ses amis, le Dr Robert Brady (2), professeur *regius* de médecine à l'Université de Cambridge, lui écrivit (3) pour le féliciter de ses *Observations*, lui demander s'il avait continué cette histoire si intéressante des *constitutions* médicales de Londres, et dans ce cas d'en faire part au public ; l'interroger sur ce que l'expérience lui avait appris touchant les indications du quinquina, dont il se servait lui-même depuis environ vingt ans ; et lui demander enfin s'il ne pouvait pas lui indiquer un autre traitement du rhumatisme que celui de la saignée, mentionné dans les *Observationes*.

(1) *The European Magaz.*, 1789 (Vol. XV), p. 89. — (2) V. sur R. Brady : Munk, *The Roll.*, t. I, p. 418. — (3) Th. Syd. *Opera*, ed. Gr., pp. 273-4.

Sydenham répondit de Londres à son ami sur ces différents points, le 7 février suivant (1679-80) (1). Il traçait d'abord année par année l'histoire des maladies épidémiques qui avaient régné à Londres depuis le commencement de l'année 1676 jusqu'à celui de l'année 1680. Toutefois il ne dit rien de l'année 1677, car une hématurie grave l'avait enlevé entièrement à ses occupations professionnelles durant toute cette année (2). A propos de la recrudescence des fièvres intermittentes en 1678, il fait l'histoire médicale du quinquina (3). Il termine par un chapitre sur le traitement du rhumatisme, où il a « substitué avantageusement à la saignée la diète de petit-lait (4). »

Il est curieux de comparer le jugement que Sydenham portait sur le quinquina dans son épître à Brady, avec ce qu'il avait écrit sur la précieuse écorce dans ses œuvres antécédentes. Ce rapprochement, pour être compris, veut être commenté avec les événements contemporains.

Le quinquina avait été importé du Pérou en Espagne en 1632 (5), mais les médecins espagnols ne l'administrèrent pour la première fois qu'en 1639 ; ils continuèrent à n'y faire pas grande attention. En 1643 l'écorce arriva à Rome sous les auspices du cardinal espagnol Jean de Lugo ; et le premier médecin du pape, après plusieurs essais, prononça sur elle un jugement favorable. L'année du grand jubilé 1650 permit aux Pères Jésuites d'aller puiser à Rome dans les provisions

(1) L'autographe de cette lettre est conservé à la bibliothèque du collège Caïus à Cambridge (Latham, *The Life.*, p. LVII). — (2) *Opera*, ed. Gr., p. 279. — (3) Ibid., pp. 281-292. — (4) Ibid., pp. 299-300.— (5) Sébastien Badus, *Anastasis corticis Peruviæ, seu Chinæ Chinæ defensio...*, p. 202, Genuæ, 1663.

considérables d'écorce qu'avait apportées le provincial d'Amérique, et de la disséminer en Europe à leur retour. Toutefois le quinquina ne semble avoir été introduit en Angleterre que vers 1655. Autant que Sydenham s'en souvient, on l'employait à Londres à cette époque contre les fièvres intermittentes, surtout les quartes. Mais il ne tarda pas à tomber en désuétude, car on le donnait alors peu d'heures avant l'accès, et dans ces conditions il tuait parfois le malade ; en outre, ceux dont l'accès avait été prévenu à temps n'arrivaient pas au quatorzième jour sans avoir une récidive (1). Badus ajoute, en l'appuyant d'une fine histoire (2), une troisième raison qu'il tenait du légat de Gênes auprès de Charles II, Jean Durazzo, et qui a été confirmée par Morton (3). Le quinquina était entré en Angleterre sous le nom de *Poudre des Jésuites*, ce qui l'avait fait passer aux yeux des protestants anglais pour un remède diabolique.

Combien de temps dura la disgrâce du quinquina en Angleterre ? Il est d'autant plus difficile de le dire que pendant quelque temps les praticiens conçurent à son égard des opinions divergentes. En 1659, Brady commençait à l'employer à Cambridge avec succès (4) ; et

(1) *Opera*, ed. Gr., pp. 282-3. — (2) Il s'agit de deux dames anglaises atteintes de fièvres intermittentes, et qui après avoir essayé bien des remèdes, et consulté bien des médecins, n'osèrent pendant longtemps recourir à la *poudre*, pensant que rien ne pouvait sortir de bon des Jésuites. Mais pressées par le mal, elles finirent par s'en servir, et la fièvre céda comme par enchantement. Elles en conclurent que les Jésuites n'étaient donc pas si mauvais que les ministres le leur avaient dit, et qu'ils méritaient une meilleure opinion. (Cf. Sébastien Badus, op..cit., pp. 149-150); — (3) *Opera*, ed. Lugd. cit., p. 213. — (4) Th. Syd., *Opera*, ed. Gr., p. 274.

en 1663, au témoignage de Morton « il prenait rang parmi les médicaments salutaires et des plus efficaces (1). » En revanche, Sydenham, dans la *Méthode* de 1666, la trouvait insuffisante à prévenir les retours d'accès, dangereuse dans certains cas, pouvant, il est vrai, rendre des services, mais plutôt à la phase de déclin de la fièvre, aux époques de moindre épidémie, et à la condition d'être prudemment et habilement maniée (2). Et il adjurait l'homme, — s'il y en avait un, — qui avait le secret de guérir radicalement les fièvres intermittentes, de le publier pour le bien de l'humanité (3).

Il semble que Sydenham visait par là un ancien apprenti d'un pharmacien de Cambridge, qui se servait avec succès d'une préparation secrète de quinquina dans le pays marécageux de l'Essex (4). En 1671, Talbor, — c'était son nom, — quitta ce pays pour venir fixer sa résidence à Londres (5); Sydenham, dans cet intervalle, avait maintenu dans la *Méthode* de 1668 ce qu'il disait du quinquina dans l'édition précédente (6). Ce fut en 1675, dans les *Observationes* que Sydenham commença à exprimer à l'égard de l'écorce du Pérou une meilleure opinion : il la donnait alors en prises fréquentes, de faible quantité, et assez loin des accès (7). Dans ces conditions le remède procurait au malade deux ou trois semaines de répit ; mais il demeurait toujours incapable de prévenir les récidives (8). Enfin l'Epître à

(1) *Opera*, ed. Lugd. cit., p. 217. — (2) *Opera*, ed. Gr., p. 80, note. — (3) Ibid., p. 79. — (4) Georges Baker, *Observations on the late intermittent fevers; to which is added a short history of the Peruvian Bark* (*Medical Transactions published by the college of Physicians in London*, t. III, p. 207. London, 1785). — (5) Ibid., pp. 207-8. — (6) *Opera*, ed. Gr., p. 80, note. — (7) Ibid., pp. 82-3. — (8) Ibid., p. 82.

Brady vint montrer que l'opinion de Sydenham était bien changée : ses recherches à l'occasion des fièvres intermittentes de 1678 l'avaient conduit à mettre dans le quinquina son espoir le plus assuré ; il allait même jusqu'à le louer dans des termes qui contredisaient la déclaration de 1666. « Je puis bien affirmer, » disait-il, « contre le préjugé du vulgaire et d'un très petit nombre de savants, que je n'ai jamais vu aucun accident survenir aux malades, de par son usage, ou que pareille chose ne saurait être raisonnablement soupçonnée (1). » Sydenham usait alors, dans l'administration de l'écorce, d'une méthode nouvelle. Il donnait dans les quartes, par exemple, une once de poudre à distribuer de quatre en quatre heures pendant toute la durée des jours d'intermission (2).

Une contradiction semblable est fort surprenante dans les œuvres de Sydenham ; et il n'est pas improbable que la faveur considérable dont jouit l'écorce du Pérou, à la Cour de Charles II, puis en France, ait été pour quelque chose dans ce revirement d'opinion. Sydenham, il est vrai, fait remonter à 1678 les succès qu'il avait obtenus par l'administration de l'écorce, mais son prononcé de jugement date de 1680. Or, dès l'année précédente, Talbor quittant Londres avait emporté à Paris son remède secret, et sous le nom de l'*Anglais* (3) il n'avait pas tardé à y acquérir de la renommée par plusieurs cures brillantes opérées sur des grands de la Cour. Mme de Sévigné écrivant au comte de Guitaut, le 25 août 1679, se plaint de ce qu'on ait laissé mourir le cardinal de Retz

(1) Ibid., p. 281. — (2) Ibid., pp. 284-6. — (3) Mme de Sévigné lui donne toujours ce nom dans ses lettres.

sans « qu'on lui donnât du remède de l'Anglais quoiqu'il le demandât. » La réputation des médecins de Paris (c'est elle encore qui nous l'apprend), finit par en subir une atteinte : « Je vous assure, écrit-elle à sa fille, que les médecins sont fort décriés et fort méprisés ici ; hormis les trois ou quatre que vous connaissez et qui conseillent l'Anglais, les autres sont en horreur. Cet Anglais vient de tirer de la mort le maréchal de Bellefonds. » Il suffit de parcourir les lettres de l'illustre écrivain (1) pour reconnaître que la célébrité de Talbor, dont la pratique était loin de se restreindre aux seules fièvres intermittentes, augmentait tous les jours. Talbor, après avoir opéré à la Cour les cures *les plus merveilleuses*, vendit son secret à Louis XIV « pour deux mille francs de pension et deux mille pistoles une fois payées (2). » Après la mort de Talbor (1681) le gouvernement français fit publier son secret (1682) ; à la poudre de quinquina qui en formait la base, Talbor ajoutait, selon les cas, des sucs de diverses plantes, d'après un procédé pharmaceutique assez compliqué (3).

Cinq jours après la réponse adressée à Brady, le 12 février 1679-80, un autre ami de Sydenham, plus connu dans le monde médical, Henri Paman, agrégé du collège Saint-Jean de Cambridge, orateur public (4)

(1) V. en particulier dans l'éd. Monmerqué les nos 726, 737, 738, 739, 740, 749, 755, pour l'année 1679 ; les nos 772, 774, 789, 790, 791, 843, 857, 858, 859, 860, 869, pour l'année 1680 ; et, pour les années suivantes, les nos 968, 1038, 1039, 1226, 1307. — (2) Lettre de Mme de Scudéry au comte de Bussy, du 14 novembre 1680 (*V. Correspondance du comte de Bussy*, éd. Lud. Lalanne Paris, 1858). — (3) N. de Blégny, *Le Remède anglais pour la guérison des fièvres, publié par ordre du roi*, Paris, 1682. — (4) Entre autres fonctions, l'orateur public devait prendre la parole au nom

de l'Université de cette ville, et professeur de médecine du collège Gresham de Londres (1), lui écrivit de Lambeth (2) pour le remercier du service qu'il avait rendu à la médecine par son *Histoire des maladies aiguës*, et lui demander une méthode de traitement pour le mal vénérien (3). Sydenham lui répondit le 10 mars suivant par une description magistrale *de lue venerea*. Desault qui y a fait de larges emprunts écrivait à propos de cette description : « Sydenham est un auteur qui décrit les maladies avec autant de finesse que d'exactitude ; il imite l'industrie de ces peintres qui expriment et font sentir dans leurs tableaux jusques aux seings et aux moindres traits des originaux qu'ils veulent peindre (4). » Pour Sydenham, la blennorrhagie et ses complications testiculaires, les bubons, le phimosis, le paraphimosis et le chancre sont, au même titre, des symptômes de la vérole et ne diffèrent entre eux que du plus au moins (5). — Quant au traitement, il le distribue en deux chapitres : le traitement de la simple gonorrhée virulente, et celui de la vérole confirmée ; dans le premier cas, il préconise la méthode purgative, et au nombre de ses meilleurs agents la racine de Jalap ; dans le second, il ne connaît rien de préférable à la salivation produite par le mercure (6).

Les deux réponses de Sydenham à Brady et à Paman furent publiées ensemble à Londres, dans le courant de

de l'Université, lorsqu'elle recevait la visite des princes, des nobles ou des grands hommes. — (1) V. sur H. Paman : Ward, *The Lives.*, p. 279. — (2) Depuis 1677, Paman vivait au palais de Lambeth en compagnie de Sancroft, archevêque de Cantorbéry. — (3) Th. Syd. *Opera*, pp. 304-5. — (4) *Dissert. sur les mal. vénér.*, p. 2. — (5) *Opera*, ed. Gr., pp. 310 et seqq. — (6) Ibid., pp. 313 et seqq.

l'année 1680, ainsi que les lettres qui y avaient donné sujet, avec ce titre : *Epistolæ responsoriæ duæ a Thoma Sydenham M. D. Prima de morbis epidemicis ab anno 1675 ad annum 1680 ad amplissimum doctissimumque virum Robertum Brady M. D. Collegii Cajo-Gonevillensis custodem, necnon Regium in Medicina apud Cantabrigienses professorem longe celeberrimum. Secunda de Luis Venereæ Historia et Curatione ad ornatissimum eruditissimumque virum Henricum Paman M. D. Collegii Divi Johannis Cantabrigiensis socium, Academiæ oratorem publicum et in Collegio Greshamensi apud Londinenses in Medicina Professorem.*





CHAPITRE V

Le 17 novembre de l'année suivante (1681), Guillaume Cole (1), docteur en médecine, inconnu de Sydenham, lui écrivit de Vigorne, afin de le remercier du fruit précieux que lui-même avait retiré de la lecture des *Commentaires sur les maladies aiguës*, et particulièrement du traitement de la variole qu'il avait préconisé. Il le priait en même temps de vouloir bien lui communiquer ses observations nouvelles sur la variole confluente et sur les affections hystériques ; car il tenait d'un de ses amis que Sydenham venait de recueillir là-dessus des remarques fort intéressantes (2).

Sydenham lui répondit en effet le 20 janvier 1681-82, par une longue lettre divisée en deux parties : l'une sur la variole confluente, l'autre sur l'affection hystérique.

Dans la première, il déclare qu'il est, pour lui « plus clair que le jour, qu'il ne faut pas obliger un malade atteint de variole confluente à garder le lit jour et nuit avant que l'éruption soit complète (3), » c'est-à-dire

(1) V. sur G. Cole : Munk, *The Roll.*, t. I, p. 509 ; Albert de Haller, *Bibliotheca..*, t. III, p. 362. — (2) *Opera*, ed. Gr., pp. 329-330.— (3) Ibid., p. 332.

avant le quatrième jour à partir de l'éruption ; de cette manière les pustules sont moins nombreuses, la fièvre secondaire moins violente, et c'est aussi le moyen de prévenir l'hématurie et le purpura hœmorrhagica.

Dans la seconde partie, il observe que très peu de femmes sont tout à fait exemptes d'hystérie, et qu'un assez grand nombre d'hommes parmi ceux qui se livrent aux travaux de l'esprit en menant la vie sédentaire en sont atteints (1). Il est vrai que Sydenham assimile l'hypochondrie de l'homme à l'hystérie de la femme. Il vante les bons effets de la diète lactée dans certains cas d'hystérie rebelle (2).

La réponse de Sydenham à Cole fut publiée à Londres en 1682, sous ce titre : *Dissertatio epistolaris ad spectatissimum Doctissimumque virum Gulielmum Cole, M. D. de observationibus nuperis circa curationem Variolarum Confluentium, necnon de affectione hysterica. Per Tho. Sydenham, M. D.*

Sydenham s'était rencontré plusieurs fois en consultation avec le Dr Thomas Short, membre du collège des Médecins de Londres (3) ; il avait reconnu son excellent esprit pratique, et éprouvé la parfaite politesse de ses manières. Short d'ailleurs l'avait toujours défendu contre ses ennemis, et Sydenham reconnaissant avait eu l'intention d'écrire une histoire des maladies chroniques et de la lui dédier. Mais les douleurs de la goutte l'en empêchèrent ; toutes les fois qu'il voulait s'appliquer à ce travail, les accès ne tardaient pas à reparaître ; il se

(1) Ibid., p. 364. — (2) Ibid., p. 389. — (3) V. sur T. Short : Munk, *The Roll.*, t. I, p. 377 ; Wood, *Athenæ.*, t. II, col. 858.

contenta donc de lui offrir par une lettre datée du 21 mai 1683 un tout petit traité (Tractatulum) sur la goutte et sur l'hydropisie. Encore lui fut-il impossible de l'écrire lui-même, il ne pouvait tenir la plume ; il dut donc recourir à l'obligeance d'un docteur en médecine de ses amis (1).

On connaît assez la valeur de ce petit traité, loué à l'envi par les meilleurs cliniciens. Sydenham écrivant l'histoire de la goutte à 59 ans en souffrait depuis l'âge de 25 ans. En vérité cette histoire pouvait-elle être écrite dans des circonstances plus favorables pour elle, et par un plus habile observateur ? Ce traité fut publié en 1683 sous ce titre : *Tractatus de Podagra et Hydrope. Per Tho. Sydenham, M. D.* Il était précédé de cette épigraphe, « Non fingendum aut excogitandum, sed inveniendum quid natura faciat, aut ferat. » *Bacon.*

La même année parut dans le Bulletin mensuel de la Société royale de Londres un compte-rendu plus intéressant que n'avait été jadis celui de la *Méthode* de 1666, dans le même recueil. Le rapporteur ne dédaignait pas de reconnaître, dès le début, la valeur de cet ouvrage. « L'histoire de la goutte, » dit-il, « faite dans ce traité est fondée sur l'expérience que son auteur possède depuis plusieurs années, et de la maladie elle-même et la méthode de traitement. Elle est très exacte dans la description de la naissance du mal, de ses progrès, de ses causes et de ses symptômes (2) ... » Si ce compte-

(1) *Opera,* ed. Gr., pp. 407-8. — (2) *Philosophical transactions,* for.. 1683, p. 309 (August 10) Oxford.

rendu doit être attribué au secrétaire de la Société royale, Aston en fut l'auteur (1).

Cependant Locke après avoir résidé quelque temps à Montpellier et à Paris (2), après avoir suivi, là les leçons cliniques de Barbeyrac (3), ici les. leçons d'anatomie que donnait Guénelon, médecin d'Amsterdam, avec beaucoup de succès (4), était rentré en Angleterre dans le courant de l'année 1679. Il retourna dans la famille du comte de Shaftesbury et renoua avec Sydenham ses relations journalières d'autrefois : les notes médicales sont très abondantes en effet dans le journal de Locke à partir du mois de septembre de cette années « Ainsi au 20 octobre 1679, on trouve la relation complète d'une méthode curieuse et dans l'espèce très efficace employée par le Dr Sydenham pour guérir une femme qui était tombée malade à plusieurs reprises (5). » Les relations directes, personnelles, de Locke et de Sydenham durent prendre fin en 1683, quand Locke suivit le comte son bienfaiteur en Hollande (6). Peut-être n'eut-il pas le temps de revoir Sydenham avant sa mort, à son retour en Angleterre en 1689.

Quoi qu'il en soit, il nous reste des portion'uns d volume manuscrit dont les matériaux semblent avoir été révisés et complétés par Locke en 1685, ou plus tard (7) durant son séjour en Hollande « et qu'il se

(1) Cf. Birch, *The history*, t. IV, passim. — (2) V. les Extraits du Journal de Locke publiés par King, *The Life*, t I, pp. 100-149. (3) Cela résulte de la notice précitée de Moréri sur Barbeyrac. — (4) Cf. Le Clerc, op. cit., p. 365. Locke résida à Paris de juin 1677 à juillet 1678, puis de nouveau à partir de novembre 1678, durant quelques mois (Cf. King, loc. sup. cit.). — (5) Bourne, *The Life*, t. I, p. 449. — (6) Bourne, *The Life*, t. II, chap. IX. — (7) Car on y trouve des renvois aux œuvres de Sydenham, qui concourent

proposait d'insérer dans une collection de toutes les notes médicales, ou du moins des plus importantes, qu'il avait en sa possession ; ces notes représentaient un ensemble de travaux composés à la fois par lui-même et par ses amis (1). » Locke avait intitulé ce volume : « Extracts of Sydenham's Physick Books and some good Letters on various subjects. » (Extraits des cahiers de médecine de Syd. et qq. bonnes lettres sur differ. suj.). « Il ne nous reste aucune des lettres susdites (2.) » Les notes qui sont venues jusqu'à nous, quelques-unes fort intéressantes, sont au nombre de vingt-deux : Ce sont, avec leurs sources : *De Phthisi* (ms. de Syd., 1683 — et communication orale de 1682 et 1683). — *De Paroxysmo nephritico* (ms. de Syd., 1670. — Autre ms. plus récent, — comm. or. de 1682). — *De Apoplexia* (comm. or. de 1683, — ms. de Syd., de 1670). — *De Abortu* (comm. or. de 1682-3). — *De Mania* (id.). — *De Ambustis* (id.). — *De Arthritide* (id.). — *De Colica hypochondriaca* (id.). — *De Partu difficili et aliis ad partum attinentibus* (id.). — *De Contusionibus* (id.). — *De Pleuritide* (id.). — *De Asthmate* (id., — et ms. de Syd., écrit depuis 12 ans) (3). — *De Paralysi* (ms. de Syd., écrit depuis 12 ans). — *De Crapula*. — *De Hæmorrhoidibus cæcis et apertis* (ms. de Syd., écrit depuis 12 ans,— et comm. or.). — *De Hydrope*. — *De mensium fluxu immodico, et mensibus cum dolore fluentibus*. — *De Mensium suppressione*. — *De variolis confluentibus*. — *De Methodo medendi morbos per accubitum junioris* (4). — *M. S.*

avec la pagination de l'édition de 1685. — (1) Bourne, *The Life*, t. I, p. 454. — (2) Ibid. — (3) Cela ne nous apprend rien, car on ne peut assigner aux *Extraits* une date suffisamment approchée. — (4) Sydenham avait déjà parlé de ce moyen à propos des fièvres

D. D. Syd. de Epilepsia puerorum (avec un fragment sur le même sujet, pris d'un ms. antérieur de qq. années — et un autre fragment écrit d'après une comm. or. de 1682 et 1683). — *Tinctura alexipharmaca D. D. Syd.* — *Tinctura eadem editionis ultimæ.*

La plupart des matières renférmées dans ces notes sont reproduites çà et là dans les œuvres de Sydenham. Il est d'ailleurs impossible de décider quelle part revient personnellement à Locke dans un certain nombre d'entre elles, et si elles ont été simplement transcrites des notes du grand praticien.

Ces *Extraits* montrent une fois de plus que Loke avait l'habitude de consulter les manuscrits de Sydenham et de suivre très exactement les progrès de ses travaux en médecine. Vers le milieu du siècle dernier, ils furent légués par le D[r] R. Rawlinson, avec une collection d'autres manuscrits, à la Bibliothèque Bodleienne de l'Université d'Oxford ; et ils y avaient été oubliés depuis bien longtemps quand le D[r] Greenhill les découvrit et les publia en 1845 sous le nom d'*Anecdota Sydenhamiana* (1) ; mais ne connaissant pas l'écriture de Locke, il ne put préciser leur véritable origine. C'est Bourne qui, en 1876, a restitué à Jean Locke la paternité de ce manuscrit (2).

En 1685, Sydenham s'occupa de rééditer les œuvres

continues, dans la Section I de la Méthode de 1666 (*Opera*, ed. Gr., p. 55). Desault a fait observer que l'Ecriture mentionne au troisième livre des Rois, chap. I, vers. 1-4, un fait semblable. Toutefois nous ferons observer qu'il s'agit simplement ici de la vieillesse du roi David, tandis que les cas indiqués par Sydenham se rapportent tous à la maladie. — (1) *Anecdota Syd.* : *Medical notes and observations of Th. Syd., M. D...* Oxford, 1845, in-18 ; 2 ed., 1847 (V. la préface, pp. III-VI). — (2) Bourne, *The Life*, t. I, p. 454.

qu'il avait publiées jusque-là. Ses *Observationes* furent remaniées et améliorées en beaucoup d'endroits. Le titre en fut conservé, et augmenté de ces mots : *Editio quarta ab authore adhuc vivo emendatior et auctior reddita* (1). Les *Epistolæ responsoriæ*, la *Dissertatio Epistolaris* et le *Tractatus de Podagra et Hydrope*, malgré quelques additions, étaient qualifiés simplement d'*Editio Secunda* (2).

Parmi les modifications des *Epistolæ* il en est une qui mérite d'être citée. Sydenham proclamait de nouveau sa confiance dans le quinquina ; mais il lui reprochait de produire par un usage prolongé du *Rhumastime scorbutique* (3). Il avait même modifié dans ce sens le chapitre des *Observationes* sur le Rhumatisme (4.) Dans cet intervalle la réputation de l'écorce du Pérou était arrivée en France à son apogée. Notre fabuliste, à la prière de la duchesse de Bouillon, avait fait pour elle la dépense d'un *Poème du quinquina*, en deux chants, pour célébrer :

...l'écorce du Kin, seconde Panaçée
...Ce trésor sans pareil
Cet arbre ainsi que l'or digne Fils du soleil (5).

Malgré quelques récalcitrants, la réputation de l'écorce était désormais établie :

Le Quin regne aujourd'hui : nos habiles s'en servent.
Quelques-uns encore conservent,
Comme un point de religion,
L'interest de l'école et leur opinion (6).

(1) *Opera*, ed. Gr., p. XIX. — (2) Ibid., pp. XXI, XXII, XXIII. — (3) Ibid., p. 281. — (4) Ibid., p. 261. — (5) *Poème du quinquina...* de M. de la Fontaine, chant I, vers 44, 49, 50, à Paris, chez Denis Thierry... et Claude Barbin... 1682, in-12. — (6) Ibid., ch. II, vers 74 et seqq.

Cet enthousiasme ne fit que s'accroître. Racine dans ses lettres à Boileau nous révèle qu'en 1687 les gens de la Cour se livraient à une véritable « débauche de quinquina.... On commencera bientôt, » dit-il, « à la fin des repas à le servir comme le café et le chocolat... (1) on ne voit à la Cour que des gens qui ont le ventre plein de quinquina (2). »

Le 7 novembre 1684, le Dr Charles Goodall (3), membre du Collège des médecins de Londres, avait offert à ses confrères un curieux ouvrage sur la fondation et l'établissement de ce corps célèbre (4); il y joignait l'histoire des mesures que le collège avait dû prendre depuis sa première origine contre les empiriques et les praticiens dépourvus de la licence. L'auteur dans sa préface avait été conduit à faire un exposé rapide des œuvres de Sydenham : son appréciation était des plus flatteuses. « Ces incomparables traités, » disait-il, « sont tracés d'après l'observation la plus exacte et la plus fine des maladies et de leurs symptômes ; ils sont accompagnés d'hypothèses naturelles fort judicieuses, et des indications curatives que l'auteur en a tirées. Il a donné une histoire si exacte des maladies aiguës depuis 1661 jusqu'à 1680, que c'est à peine si l'on y trouverait une phrase qui ne fût pas à sa place (5). »

(1) Lettre du 24 août 1687. — (2) Lettre du 17 août 1687 (Edit. Paul Mesnard). — (3) V. sur C. Goodall : Munk, *The Roll.*, t. I, p. 402. — (4) Ibid., p. 404. — (5) C. Goodall, *The Royal College of Physicians of London, founded and established by Law, as appears by Letters Patent, acts of Parliament, adjudged Cases, etc., and an historical account of the college's proceedings against Empiricks and unlicensed Practisers...* In The Epistle Dedicatory.., London, 1684.

Sydenham conserva un souvenir reconnaissant pour son ami, qui d'ailleurs avait toujours pris sa défense contre ses adversaires; et le 29 septembre 1686, il lui écrivit pour lui dédier les observations qu'il venait de faire sur une fièvre d'un nouveau genre. A leur suite se trouvaient deux petits traités ayant chacun l'étendue de quelques pages; l'un sur une fièvre putride venant compliquer quelquefois la variole confluente (*De febre putrida variolis confluentibus superveniente*); l'autre sur l'hématurie symptomatique d'un calcul rénal (*De Mictu sanguineo a calculo renibus impacto*). L'ouvrage parut à Londres en 1686, sous ce titre : *Schedula monitoria de novæ febris ingressu. Per Tho. Sydenham, M. D.*, avec la même épigraphe que le traité de la goutte (1). Deux ans après, Sydenham publia une seconde édition améliorée, avec la mention : *Editio secunda ab authore adhuc vivo emendatior ac auctior reddita* (2). A cette édition était jointe une ode latine où le Dr Edouard Hannes, poète estimé de son temps, faisait l'éloge de Sydenham.

Dans la *Schedula* Sydenham une fois de plus repoussait la méthode sudorifique comme moyen général de traitement dans les maladies fébriles. « J'affirme, » dit-il, « avec assurance, que la méthode de la saignée combinée à la purgation rendra plus de services que tout autre moyen dans la cure du plus grand nombre des fièvres. Il est vrai, la diaphorèse, à proprement parler, est le procédé favori dont se sert la nature pour éliminer la matière fébrile; et c'est en effet le moyen le plus naturel dont elle dispose toutes les fois que, laissée à elle-même,

(1) Th. Syd. *Opera*, ed. Gr., p. xxiii. — (2) Ibid.

elle digère cette matière, et, après l'avoir conduite à un degré de maturité convenable, la chasse au dehors par une douce chaleur... Mais notre art ignore les transformations que doit subir cette matière fébrile pour être préparée à son expulsion ; et d'ailleurs, les connût-il, qu'il lui resterait à savoir les marques certaines du stade ultime de ces transformations, et par conséquent le moment le plus opportun de provoquer les sueurs... Il n'y a personne, je crois, si peu versé qu'il soit dans la pratique médicale, qui n'ignore tout le mal que font à un grand nombre de malades, par l'abus des sudorifiques, les vieilles femmes et les gens maladroits qui se donnent pour médecins (1). »

Sydenham heurtait manifestement ainsi la pratique de bien des confrères. Un médecin écossais, d'un bon esprit médical d'ailleurs, raconte combien il fut étonné en lisant en 1687, dans la *Schedula*, le traitement des fièvres si paradoxal que proposait l'auteur ; son embarras était d'autant plus grand qu'il sentait combien l'opinion qu'il avait conçue du mérite de Sydenham était capable d'en imposer à sa crédulité (2). Il se résolut donc à faire le voyage de Londres, afin de proposer à Sydenham ses doutes et ses objections. Mais il ne fut pas longtemps sans prendre goût à la société de cet homme dont on disait tant de mal, et il demeura *quelques mois* avec lui. « Je m'en retournai, » dit-il, « aussi joyeux que si j'emportais un trésor (3). »

(1) Ibid., pp. 507-8. — (2) Cf. Brown, *Horæ subs.*, p. 233. — (3) Ibid., p. 234. André Browne a consigné ses impressions de voyage dans un livre déjà cité : *A vindicatory ;* faute d'avoir pu consulter cet ouvrage nous avons dû nous contenter des citations données par Brown dans les *Horæ subsecivæ*.

La dernière affection dont Sydenham venait de publier l'histoire fut celle qui remplit de souffrance les derniers temps de sa vie. L'hématurie dont il avait été atteint en 1677 reparut au printemps de 1686. « Pendant presque tout l'hiver précédent, » dit-il, « j'avais souffert de la goutte; l'inaptitude de mes membres au mouvement m'avait condamné au repos plus longtemps que d'habitude. L'hématurie se montra de nouveau. J'hésitais à recourir une autre fois à la purgation (1). Car dans ces dernières années, où tout mon corps s'était transformé pour ainsi dire en un foyer de goutte, le purgatif le plus doux ramenait infailliblement un accès prolongé. Enfin, je pensai que si je prenais un calmant après chaque purgation, la nuit suivante, le tumulte excité par le purgatif serait apaisé, et qu'ainsi je pourrais reprendre mon ancien procédé, celui d'une dose de manne à chaque semaine. Je fis donc dissoudre deux onces et demie de manne dans du petit-lait, pour le matin ; et le soir au moment de m'endormir je pris dans de la bière légère seize gouttes de laudanum liquide. La manne et le laudanum furent répétés jusqu'à six fois, deux fois par semaine. Je me contentai ensuite d'une seule dose de manne par semaine, car les mauvaises humeurs avaient été tellement purgées qu'il n'y avait plus à craindre du côté de la goutte. Mais, convaincu que si la manne avait quelque propriété dissolvante ou lithontriptique, un remède très astringent tel que le laudanum devait nécessairement affaiblir jusqu'à un certain point l'efficacité de cette substance, je pensai qu'il valait mieux m'abstenir de

(1) Sydenham fait allusion à la manne de frêne administrée dans du petit-lait. Il s'en était servi avec succès en 1677.

narcotique, puisque la purgation était réduite à une seule par semaine. Je m'arrêtai donc à ce parti durant plusieurs mois, en fixant toujours la purgation au même jour de la semaine, et je ne m'écartai de cette habitude sous aucun prétexte. A la première purgation la douleur que j'éprouvais dans le dos s'affaiblit; mais peu de temps après, la seconde purgation servit de signal à la goutte qui commença à s'attaquer tantôt aux articulations, tantôt aux organes internes : le laudanum fit justice de ces tentatives du mal (1). »

A ce propos, Sydenham ne voulant rien oublier de ce qui pouvait rendre service aux personnes atteintes comme lui d'hématurie d'origine goutteuse, a raconté ses habitudes et le genre de vie qu'il s'imposait à lui-même. « Le matin, » dit-il, « au lever, je bois une tasse ou deux d'une décoction de feuilles de thé ; je vais ensuite en voiture jusqu'à midi ; de retour chez moi, je prends tous les aliments qui me font plaisir et qui sont digestibles, mais modérément (c'est à quoi il faut veiller avec la plus grande attention, toujours et par-dessus tout) ; aussitôt après, chaque jour, je bois un peu plus d'un quart de livre commune (la pinte) de vin des Canaries, pour venir en aide à la digestion de l'estomac, et prévenir la goutte viscérale. Je monte de nouveau en voiture, et, quand mes occupations me le permettent, je vais à la campagne respirer un air plus sain, à la distance de deux ou trois milles. A souper, je ne prends que de la bière légère ; mais j'en bois de nouveau une fois dans mon lit, avant de m'endormir, dans le but de rafraîchir et de diluer les

(1) *Opera*, ed. Gr., pp. 523-4.

humeurs âcres et chaudes qui séjournent dans les reins, et d'où se forme le calcul... J'ai soin, surtout en hiver, de me coucher de bonne heure : rien ne sert mieux à mener à terme la digestion et l'assimilation des aliments... Toutes les fois que j'ai un long chemin à faire en voiture sur une route pavée (car les plus longues distances sur des routes non pavées ne me font aucun mal), je prends un bon petit verre de bière avant de me mettre en route ; si je m'arrête assez longtemps quelque part, j'en fais de même ; ce moyen m'est assez bon pour prévenir l'hématurie. Depuis ces dernières années, si je commets quelque infraction à l'égard des six choses non naturelles (1), la matière goutteuse se reporte aussitôt à l'intérieur : j'éprouve alors un profond malaise, des envies de vomir, un peu de douleur abdominale ; les extrémités deviennent indolentes, et plus inhabiles au mouvement que d'habitude. Dans ce cas, j'absorbe un conge de liqueur de posset ou de petite bière, et aussitôt après avoir vomi toute cette boisson, je prends un petit verre de vin des Canaries additionné de dix-huit gouttes de laudanum liquide, puis je me mets au lit. Ce procédé m'a sauvé plusieurs fois d'une mort imminente (2). »

Sydenham écrivait ces lignes en 1688. Il mourut l'année suivante, épuisé par le travail et par les progrès de son affection. D'après le récit d'un de ses amis, « la goutte... se jeta sur les viscères ; il fut pris de vomisse-

(1) Et. Blancard (*Lexicon medicum*, edit. Kühn, Lipsiæ, 1832) énumère ainsi les six choses non naturelles : l'air, le manger et le boire, le mouvement et le repos, le sommeil et les veilles, les passions de l'âme, les diverses excrétions et rétentions. L'excès de l'une d'elles, ajoute-t-il, produit souvent les maladies. — (2) *Opera*, ed. Gr., pp. 524-6.

ments et de diarrhée considérables, qui hâtèrent le moment de sa mort... Pour comble de maux, le calcul rénal ayant ulcéré les vaisseaux voisins, il fut pris d'une hématurie dont sa vieillesse épuisée ne put supporter l'excessive abondance; dès lors, s'abandonnant à sa destinée, l'âme remplie de paix et de sérénité au milieu de tant de douleurs, il expira (1). » Sa mort arriva le 31 décembre 1689 (2), dans sa maison de Pall Mall, rue d'un des faubourgs de Westminster. Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Jacques de Westminster, sa paroisse, dans un des bas-côtés, près de la porte méridionale (3).

En 1809, le Collège des Médecins songea à faire réparer le monument de sa sépulture (4). Ce projet fut réalisé l'année suivante, et l'on grava cette épitaphe sur la pierre tombale :

Prope hunc locum sepultus est THOMAS SYDENHAM *Medicus in ævum nobilis. Natus erat A. D. 1624. Vixit annos 65. Deletis veteris sepulchri vestigiis, Ne rei memoria interiret, Hoc marmor poni jussit collegium Regale medicorum Londinense A. D. 1810. Optime merito* (5).

Sydenham, par son testament daté du 27 novembre 1688, désignait M. Malthus (6), pharmacien de Pall Mall, comme exécuteur testamentaire (7). Il or-

(1) Ibid., p. 532. — (2) J.-G. Nichols, *The topographer and genealogist*, t. III, p. 498, London, 1846-58. Si le registre des décès a été cité exactement par Nichols, il contient une erreur : *Guillaume* au lieu de *Thomas*.— (3) Wood, *Athenæ*, t. II, col. 839. — (4) Munk, *The Roll.*, t. I, p. 310 (note). — (5) Th. Syd. *Opera*, ed. Gr., p. xv. — (6) « Homme honnête, » dit Sydenham « et d'un esprit au-dessus de l'ordinaire. » Sydenham l'avait guéri d'un rhumatisme en 1679 (Cf. *Opera*, ed. Gr., p. 300). — (7) V. sur le testament de Sydenham, Latham (*The Life*, p. XLV).

donnait que ses restes fussent ensevelis sans aucune pompe funéraire; à son fils aîné Guillaume il léguait ses biens qui consistaient dans des terres situées dans les comtés de Herts et de Leicester, mais à la charge de payer à ses deux autres fils Henri et Jacques une somme de 200 livres sterling (1), et à Madame Catherine Gée, sa belle-mère, la somme annuelle de vingt-cinq livres. Il laissait encore trente livres pour faire donner une éducation professionnelle à son petit-neveu Jacques, l'un des fils de Marie Thornill, fille aînée de Guillaume, son frère (2). Jacques devint plus tard Sir James Thornill, chevalier, l'artiste renommé, premier peintre de la reine Anne. Thomas Sydenham avait eu la consolation de voir autour de lui Barbe, Thomas, et Henriette-Marie, ses trois petits-enfants (3).

Son fils aîné, Guillaume, naquit à une date inconnue, mais avant 1666 (4); il le guérit de la variole en 1670 (5). Nous savons qu'il entra comme pensionnaire au Collège Pembroke, de Cambridge, vers 1674; il laissa cette université sans avoir pris aucun grade. Plus tard, il devint docteur en médecine d'une université étrangère, et il fut admis à la licence du Collège des médecins le 29 novembre 1687. Il mourut probablement en 1738, du moins il n'est plus mentionné sur la liste du Collège à partir de cette époque (6). En 1668, Sydenham avait probablement son second fils (7).

(1) Un codicille daté du 29 nov. 1688 retranchait de la somme destinée à Henri, qui était alors en Espagne, 50 livres qui lui avaient été avancées. — (2) *A general dictionary*, loc. cit. — (3) J.-G. Nichols, *The topographer*, t. III, pp. 492, 493. — (4) Th. Syd. *Opera*, ed. Gr., p. 50, nota, col. 1. — (5) Ibid., p. 193. — (6) Munk, *The Roll.*, t. I, p. 475. — (7) Car dans la *Méthode* de cette année, il

Il avait formé le dessein de composer un ouvrage sur les maladies chroniques. Lorsqu'il écrivit à Paman, le 10 mars 1679-80, il lui avait déjà confié son dessein, mais il croyait reconnaître de plus en plus que cette tâche était bien lourde pour lui. Toutefois il ne souhaitait rien tant que de la pouvoir exécuter ; en attendant il lui offrait en spécimen son Traité de la maladie vénérienne (1). Mais le mauvais état de sa santé l'empêcha de réaliser son dessein ; et lorsque cinq ans plus tard, dans sa lettre à Short il lui rappela cette Histoire des maladies chroniques qu'il avait songé à lui dédier, il ne put guère offrir à son ami que le petit traité de la goutte et de l'hydropisie.

Enfin Sydenham, peu de temps avant sa mort, méditait un traité de la phthisie (2). Il ne nous reste là-dessus qu'un petit traité de trois pages *Tabis descriptio et Cura* inséré dans une œuvre posthume dont il nous reste à parler.

Sydenham avait composé avec un grand soin et écrit de sa propre main une sorte de Code de pratique médicale à l'usage de son fils aîné (3). En 1692, le Dr Montfort qui avait été l'un des amis intimes du grand praticien, ne voulant pas laisser tomber dans l'oubli les règles précieuses contenues dans ce manuscrit, en fit tirer à Londres vingt exemplaires environ qui circulèrent dans le domaine privé. Cet ouvrage ne demeura pas longtemps caché ; la même année il parut en appendice

ne dit plus *unicus* mais simplement *filiolum meum* (*Opera*, ed. Gr., p. 152, nota, col. 1). — (1) Ibid., p. 307. — (2) Ibid., p. 532. — (3) Ibid., p. 531.

dans la volumineuse collection des *Miscellanea Curiosa* imprimés à Nuremberg.

Lorsque l'année suivante le Dr Montfort eut connaissance du fait, il fit paraître aussitôt une édition nouvelle, intitulée : *Processus integri in Morbis fere omnibus curandis a D. Thoma Sydenham conscripti. Quibus accessit graphica symptomatum delineatio.* Cette édition fut dénommée la première ; car celle de 1692 avait été trop restreinte pour mériter ce titre. En outre elle était précédée d'une préface du Dr Montfort, et d'une pièce de vers latins où le Dr Christophe Crelle, tout en célébrant la mémoire de Sydenham, adressait à l'éditeur son ami des éloges hyperboliques. Lorsqu'une nouvelle édition parut à Londres, deux ans après (1695), la pièce de vers précédente était remplacée par une autre semblable du même auteur et à la même adresse; mais en outre, chose plus digne d'intérêt, l'édition de 1695 était augmentée du petit traité de la phthisie indiqué plus haut, d'un autre sur la goutte (*De Podagra*) et de quelques additions faites çà et là et de moindre importance. Le titre était ainsi modifié : *Processus integri..., una cum plurimis observatu dignis, necnon de phthisi tractatulo nunquam antehac edito* (1).

Les *Processus integri* avaient été réputés longtemps le seul ouvrage posthume de Sydenham lorsqu'en 1763, un article de la *Biographia britannica* vint appeler l'attention du public sur un manuscrit ayant appartenu à l'évêque More et intitulé : *Theologia rationalis, by Dr Thomas Sydenham* (T. R. par le Dr T. S.). L'auteur ajoutait qu'à

(1) Ibid., p. xxiv.

cette heure ce manuscrit était probablement la propriété de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge (1). C'est là en effet que l'a retrouvé le Dr Latham : celui-ci l'a publié pour la première fois dans le second volume de sa traduction anglaise des œuvres de Sydenham (pp. 307 et seqq.). Le manuscrit est en anglais, et d'une époque postérieure à celle du grand clinicien ; il ne contient aucune indication sur son histoire ou son authenticité. Nous sommes donc obligé de demeurer dans le doute sur l'origine de cette œuvre, qui d'ailleurs n'a rien de médical. L'existence de Dieu et ses perfections prouvées par la beauté et l'ordre qui règnent partout dans l'univers, l'excellence de l'âme humaine et son immortalité, les devoirs de l'homme envers Dieu, telles sont les considérations principales, prises du point de vue moral, que renferme cet écrit.

Aux qualités intellectuelles d'ordre supérieur que manifestent ses œuvres, Sydenham joignait de rares qualités morales. Comme l'a dit l'un de ses contemporains, Pechey, « une veine de sincérité coule au travers de ses œuvres (2). » Et il ajoute plus loin : « Il était religieux, loyal, instruit, d'un jugement solide, d'une honnêteté sans alliage (3). » Le Dr Emeric, qui l'avait connu personnellement à Montpellier, donne aussi de lui un excellent témoignage. « C'était un homme d'un grand jugement et d'une probité reconnue (4). »

Sydenham, en effet, avait un caractère plein de fran-

(1) Andrew Kippis, *Biographia Britannica*, t. VI, part. I, p. 3879, London, 1747-1763. — (2) *The whole works of... Th. Syd.*, 5 ed., p. III, 1712. — (3) Ibid., p. IV. — (4) Cf. P. Desault, *Dissertation sur la Phthisie*, p. 358, Paris, 1738.

chise et de bienveillance. Nous savons comment André Browne venu d'Ecosse pour lui proposer ses doutes sur une question médicale avait fini par passer plusieurs mois en sa compagnie. Un jour le Dr Molyneux, ami de Locke, ayant appris le degré d'intimité qui régnait entre Locke et Sydenham, avait voulu lier connaissance avec ce dernier. Il en écrivit un jour par occasion à Locke après la mort de Sydenham. « Je lui trouvai, » dit-il, « une telle finesse d'observation des malades, une habileté si achevée dans la science pratique de sa profession, et avec cela une nature si communicative, que mes rapports avec lui me firent le plus grand bien (1). » Au reste, si l'on s'en rapporte à une anecdote racontée par le Dr Paris, ce caractère franc ne l'empêchait pas de recourir au besoin, dans l'intérêt de ses malades, à d'innocents stratagèmes (2).

(1) *The works of John Locke*, in ten volumes, 10 ed., t. IX, p. 459, London, 1801. — (2) Voici cette anecdote en substance. Sydenham avait soigné longtemps et sans succès un riche gentilhomme; il finit un jour par lui déclarer qu'il ne pouvait plus rien pour sa guérison et l'engagea à aller consulter en Écosse, à Inverness, un médecin très habile nommé Robinson. Le gentilhomme part, muni d'une lettre de recommandation de Sydenham et d'une note détaillée sur sa maladie. Il arrive à Inverness, y cherche en vain le Dr Robinson : personne ne se souvenait d'avoir jamais vu un médecin de ce nom. De retour auprès de Sydenham, il lui exprime en termes très vifs combien il est indigné d'avoir fait un voyage de quelques centaines de milles sans aucun résultat. « Bien, dit Sydenham ; vous portez-vous mieux, maintenant ? — Oui, répond le gentilhomme, je me porte tout à fait bien, à présent, mais ce n'est pas à vous que je dois des remerciements. — Certes non, dit Sydenham, mais vous pouvez faire honneur de votre cure au Dr Robinson. Mon intention était de vous fournir un but de voyage; or, en allant vous songiez aux cures merveilleuses du Dr Robinson, et en revenant, vous ne songiez qu'à me gronder. » (Cf. S. A. Paris, *Pharmacologia*, 6 ed., t. I, p. 65. London, 1825).

Celui qui possédait à un degré si rare les qualités de bon sens et d'observation exquise qui l'ont fait surnommer l'Hippocrate moderne était le type achevé du médecin tel que le décrivit autrefois le *Divin vieillard*. Maints endroits de ses livres témoignent d'une grande piété, et il prononce toujours le nom de Dieu avec une profonde vénération. Nous avons déjà cité ce beau passage par lequel débutait la préface de son premier ouvrage ; il serait facile d'apporter des exemples de même genre. Il avait de la médecine l'idée la plus relevée, et il était plein d'enthousiasme pour elle. « L'art de la médecine, » dit-il, « lorsqu'il est vraiment un art, est le plus précieux de tous les dons d'ici-bas, et il est autant au-dessus d'eux que la vie est au-dessus de tous les biens dont elle nous apporte la jouissance (1). » Son dévouement pour le prochain, son désir de le soulager étaient à la hauteur de cet enthousiasme. « Si mes cruelles douleurs, » disait-il, « si l'impossibilité de me mouvoir et tous les autres maux du corps dont j'ai été affligé pour la plus grande part de ma vie et qui m'ont entravé si souvent dans l'exercice de ma profession, au détriment de mes affaires domestiques ; si tout cela, dis-je, aboutit à procurer aux autres du repos et le soulagement de leurs douleurs, j'estimerai, au moment d'entrer dans l'autre monde, que j'ai déjà reçu une récompense des misères que j'ai souffertes dans celui-ci » (2). Et ailleurs : « Au dernier jour de ma vie, je pourrai me donner ce témoignage que non seulement j'ai travaillé avec une sincérité parfaite et un soin achevé à la guérison de

(1) *Opera*, ed. Gr., p. 345. — (2) Ibid., p. 454.

tous les malades qui se sont confiés à mes soins, quelle que fût leur condition, n'en traitant aucun autrement que je n'aurais voulu être traité moi-même, si j'avais été à leur place ; mais encore, que dans la faible mesure de mon talent, je me suis appliqué de toutes les forces de mon intelligence à laisser à mes successeurs une méthode de traitement des maladies plus certaine : bien persuadé que le moindre progrès dans ce genre de connaissance, ne servirait-il qu'à nous apprendre la guérison des maux de dents ou celle des cors aux pieds, serait d'un bien plus grand prix qu'une science superficielle ou que les vaines subtilités des théories les plus séduisantes : car celles-ci ne servent peut-être pas davantage au médecin pour guérir ses malades, qu'il ne sert à un architecte d'être excellent musicien pour construire un édifice (1). »

Un jour il eut à traiter un pauvre homme de son voisinage qui souffrait beaucoup d'une colique bilieuse ; il avait essayé vainement l'usage des narcotiques. « J'eus pitié de ce pauvre homme, » dit-il, « et de la misère où son mal l'avait réduit ; et je lui prêtai un de mes chevaux pour qu'il fît de longues courses (2). » Nous avons vu quelle était sa modestie. Lorsqu'il écrivit à Paman sur son dessein de composer une histoire des maladies chroniques, il s'effrayait des difficultés d'une semblable tâche, « surtout pour moi, » dit-il, « qui suis trop dépourvu de cette habileté et de cette pénétration d'esprit qui seraient ici de rigoureuse nécessité (3). » Et celui qui s'exprime ainsi est l'auteur du Traité de la goutte, « cette merveilleuse monographie, » dit Trousseau, « à

(1) Ibid., p. 116. — (2) Ibid., p. 198. — (3) Ibid., p. 307.

la fois si courte et si complète (1) ! » l'auteur du Traité de l'affection hystérique, « chef-d'œuvre admirable d'observation et de médecine pratique, » que Trousseau et Pidoux regardaient « comme un des plus beaux titres de gloire de ce grand observateur (2). »

Il était indifférent aux honneurs et à la renommée. Depuis environ seize ans, il exerçait à Londres avec le plus grand succès, lorsqu'il se fit recevoir docteur en médecine. « Je n'ambitionne pas, » dit il, « le titre de philosophe ; et quant à ceux qui se flattent d'y avoir droit, s'ils peuvent me jeter le blâme parce que je ne me suis pas efforcé d'approfondir des questions si mystérieuse » — il faisait allusion à l'échéance variable des accès paludéens, — « je les prie d'attendre, pour faire le procès des autres, qu'ils aient appliqué leur talent d'observation à l'étude de certaines œuvres que la nature nous met partout sous les yeux. Je me plairai à leur demander pourquoi le cheval arrive à son développement complet à l'âge de sept ans ; l'homme à celui de vingt et un ans ; pourquoi parmi les plantes, cette espèce fleurit en mai, cette autre en juin, cette autre en un moment différent de l'année. Je pourrais leur poser ainsi des questions infinies. Si donc les plus savants ne laissent pas d'avouer là-dessus leur ignorance, pourquoi me faire un crime de la réserve que j'apporte dans une question non moins difficile, peut-être même inexplicable, celle de la genèse des accès intermittents (3) ? » Que de fois Sydenham exprime une semblable idée ! Ce n'est pas à dire qu'il ne proposât

(1) *Clin. méd.*, éd. cit., t. III, p. 317. — (2) *Traité de thérap. et de mat. méd.*, 9e éd., t. I, p. 101. Paris, 1877. — (3) *Opera*, ed. Gr., pp. 69-70.

jamais d'hypothèses ; on le lui a même reproché. Mais il serait injuste de leur donner plus d'importance qu'il n'en donnait lui-même : or il répète souvent qu'il faut les prendre pour ce qu'elles valent, et que, pour son propre compte, il n'y tient pas.

Théophile Bordeu, dans un charmant parallèle, a rapproché Barbeyrac et Sydenham : « On a dit qu'ils se ressemblaient par leur physionomie autant que par leurs mœurs douces, honnêtes, simples et pleines de candeur : ils étaient l'un et l'autre gentilshommes et avaient apporté dans l'exercice de leur profession, qu'ils faisaient par goût et non par nécessité, la noblesse de leur extraction : ils surent l'un et l'autre réduire la médecine à sa plus grande simplicité et en saisir, pour ainsi dire, le plus pur esprit, au milieu des querelles et des factions excitées par l'ardeur des chimistes et les curieuses recherches des théoriciens..... ils n'étaient pas savants... mais ils étaient sages (1). »

Sydenham dans ses œuvres respecte profondément la vérité : toujours il est sincère. Il est probable que, sans son propre aveu, nous ne connaîtrions pas sa fuite de Londres au plus fort de la peste de 1665 : seule tache dans cette belle vie de médecin. Sa simplicité l'éloignait invinciblement du charlatanisme même sous ses formes les moins avouées. C'est ainsi qu'il accuse « ces remèdes pompeux qu'on accumule sur la tête des moribonds, de la même façon qu'on enguirlande un animal qu'on va bientôt immoler (2). » Il improuve même « certaine femmes de qualité dont la bienveillance et la charité seraient mieux employées à nourrir les pauvres qu'à les

(1) [Th. Bordeu] *Rech. sur qq. points d'hist. de la méd...*, t. I, pp. 237-8, Paris, 1764. — (2) *Opera*, ed. Gr., p. 301.

médicamenter (1). » Il ne cache pas davantage son aversion pour les *clinicæ mulierculæ* qui, sous prétexte de combattre la malignité, écrasaient les malheureux patients sous le poids des couvertures (2).

Bien que Sydenham professât la religion protestante, il savait néanmoins reconnaître les bons procédés de ses confrères de religions différentes. Il avait dédié à un protestant son grand ouvrage des maladies aiguës; si la mort lui en eût laissé le temps, il aurait fait hommage de son histoire des maladies chroniques à Thomas Short, catholique romain.

(1) Ibid., p. 246. — (2) Ibid., p. 152, nota, col. 2.





CHAPITRE VI

Nous arrivons à une question délicate : celle des rapports de Sydenham avec ses contemporains. Les plus illustres tenaient à son égard le langage le plus respectueux. Morton dans ses œuvres, publiées en 1696, prononce toujours son nom avec éloge « Clarissimus doctissimusque noster Sydenham...... magnus ille vir... Ipse author clarissimus (1). » Quand il s'écarte du sentiment du maître, c'est toujours dans les termes d'un profond respect. A propos de la variole, il improuve à regret le régime froid que Sydenham, dit-il, n'appliquait plus avec la même rigueur à la fin de sa vie : « Liceat igitur mihi, veritatis ergo, *renitenti licet animo*, a magni Sydenhamii sententia de regimine in hoc morbo discedere (2). » Il use de la même réserve quand il oppose son sentiment à celui de Sydenham sur les fièvres inflammatoires : « Dolet quidem me in hac dissertatione a sententia magni Sydenhamii discrepasse : sed rationibus... pensitatis constabit me multo usu fretum atque experientia edoctum, non rixandi, vel certandi causa, ve-

(1) *Opera*, ed. Lugd. cit., p. 381. — (2) Ibid., p. 383.

rum *reluctanti animo* contradixisse (1). » Walter Harris, dans son estimable traité des maladies des enfants, que Sydenham l'avait engagé à publier, ne rappelle jamais son nom qu'avec éloge (2). Il faudrait rappeler aussi tous les témoignages d'approbation, d'estime et d'affectueuse vénération que lui donnent dans leurs lettres Brady, Paman, Cole, Locke surtout qui le connaissait tant (3).

Mais il était impossible que des voix discordantes ne se fissent pas entendre au milieu de ce concert de louanges et d'approbations. S'il fallait chercher dans le caractère de Sydenham quelques motifs de la critique méchante, parfois calomnieuse, que dirigeaient contre lui plusieurs de ses contemporains, nous n'en trouverions pas d'autre que sa grande sincérité. Sydenham fut toujours sensible à ces procédés malveillants, et d'ailleurs injustes à l'égard d'un homme qui reconnaissait sans peine le mérite de ses contemporains. « Plusieurs, » dit-il, « ont bien mérité de la médecine, en s'appliquant à l'étude des différents ordres de science qui peuvent la perfectionner, et ma plume ne suffit pas à exprimer les éloges qui leur sont dus (4). » Aussi plus d'une fois se plaint-il de ses ennemis, mais sans jamais nommer personne. Nous savons cependant qu'au nombre de ces voix criardes était celle de Martin Lister : « En plus d'une occasion, le grand Sydenham fut l'objet de son aigre critique, je dirais presque de sa grossièreté. Parlant de lui en gros

(1) Ibid., p. 236. — (2) Ibid., in fine : *De morbis acutis infantum*, authore Gualtero Harris, pp. 1, 17, 19. — (3) V. en partic. une lettre de Locke au Dr Molyneux, datée du 20 janv. 1693. (*The Works of J. Locke*, éd. cit., t. IX, p. 464.) — (4) *Opera*, ed Gr., p. 9.

avec d'autres savants, il emploie l'injustifiable désignation de *nos gens, nostri homines* (1). C'est à lui qu'il fait allusion lorsqu'il mentionne les vains et récents commentateurs de la nature qui cherchent à jouer le philosophe au moyen d'explications en l'air de la nature des maladies et de leurs remèdes pour s'attirer ainsi quelque crédit auprès des ignorants. Tels sont, ajoute-t-il, tous ceux qui n'ont pas étudié la physique (2) à fond et pour tout de bon. Il faut dire au contraire à l'éloge de Sydenham que bien qu'il se plaigne souvent, et de façon à montrer qu'il en était touché, de la dureté et de l'injustice de ses contemporains, jamais il n'en désigne aucun par son nom (3). » Une autre fois la théorie de Sydenham sur les effluves terrestres, cause d'épidémies, jette Lister dans une véritable fureur; il met au défi l'illustre clinicien de désigner quelles roches en peuvent être la source : « Dis-le donc, » s'écrie-t-il, « dis-le donc si tu l'oses, si tu le peux..... que l'on est sage, quand on se paie de paroles! » *Quanta sapimus, verba dando* (4)!

Au reste, André Browne, celui-là même que la première lecture de la *Schedula* avait presque révolté, nous a laissé, sur les contemporains de Sydenham, des réflexions d'autant plus instructives qu'elles sont le fruit des rela-

(1) Henning fait allusion ici à une préface écrite avec beaucoup d'humeur et qui sert de préambule aux *Sex Exercitationes medicinales* de Lister (V. post finem operum R. Morton, ed. Lugd. cit.). — (2) Le trad. français préfère cette expression à celle de *médecine*. — (3) Essai sur la vie du Dr Lister [par le Dr G. Henning] in : *Voyage de Lister à Paris en MDCXCVIII*. Trad. pour la première fois, pub. et ann. par la soc. des Biblioph. fr., p. 10, Paris, 1873. — (4) *Appendix ad R. Morton... opera medica* (vol. IV), pp. 153-4, Amstelœdami, 1699.

tions personnelles qu'il avait entretenues avec le grandi praticien, vers la fin de sa vie : « Peut-on croire, » écrit-il, « que ce grand homme, qui pendant toute sa vie témoigna si bien d'une âme noble, généreuse, clairvoyante, mourrait avec la réputation d'imposteur, d'assassin de l'humanité ? Et lu déclarait souvent qu'il serait plus affligé d'avoir mérité une imputation pareille, que de subir n'importe quel châtiment ! Il méprisait les flatteries du monde, les applaudissements populaires, les richesses, les honneurs, jusqu'à sa propre santé qu'il ruinait par ses méditations profondes et continuelles, par ses rêveries ; il sacrifiait libéralement tout cela pour le bien public. Après avoir longtemps examiné les méthodes de traitement de la plupart des maladies qui étaient communément adoptées, et les avoir abandonnées comme inutiles et impropres à leur fin ; après en avoir découvert d'autres plus efficaces, en scrutant la nature, il vint à ne retirer de tout cela pour toute récompense que la calomnie et l'ignominie, la jalousie de plusieurs de ses confrères du Collège, et de quelques autres : jalousie qui finit par atteindre un si haut degré d'indignation qu'ils s'efforcèrent de le bannir de cette illustre société, comme coupable d'hérésie médicale ; d'autres enfin par la médisance arrivèrent à l'empêcher d'être appelé dans la famille royale où déjà il avait eu à donner ses conseils, en même temps que les premiers médecins (1). »

Sydenham, en effet, malgré tout son talent, ne fut ni agrégé ni membre du Collège des médecins de Londres. Munk, l'historien de ce Collège, s'est efforcé de démontrer que l'opposition ne vint jamais de ses membres (2).

(1) Cité par Brown, *Horæ subs.*, pp. 237-8. — (2) *The Roll.*, t. I,

Il observe qu'aux termes des statuts les honneurs du *fellowship* n'étaient jamais accordés aux simples bacheliers en médecine, et que Sydenham, une fois docteur, eût dû, pour être agréé, en prendre l'initiative et subir un examen nouveau. De telles raisons ne nous paraissent pas satisfaisantes. Sydenham comptait plus d'un ami au Collège des médecins : Short en était membre depuis le 29 juillet 1675, Goodall depuis le 5 avril 1680, Brady depuis le 12 novembre 1680, Harris depuis le 30 septembre 1682, Walter Needham depuis le 12 avril 1687, etc. (1). Or nous savons quels étaient leurs sentiments à l'égard de Sydenham ; en particulier on se souvient de la mention tout élogieuse que Goodall avait faite des œuvres de son ami dans un ouvrage qui pourrait presque être considéré comme revêtu, aux yeux du Collège, d'un caractère officiel. Or pouvons-nous supposer qu'aucun de ces amis dévoués n'ait jamais proposé aux membres du Collège de prendre eux-mêmes, par exception pour un aussi illustre praticien, l'initiative de l'admettre dans leur assemblée ; et d'autre part, pouvons-nous croire que Sydenham, dont l'âme était trop haute pour être dédaigneuse, n'eût pas accepté cet honneur avec bienveillance, s'il ne s'était trouvé, dans le sein du Collège, des hommes acharnés à sa réputation ? Qu'y avait-il donc au fond de cette inimitié, sinon de la jalousie professionnelle ? Le reste ne fut que prétextes, mais prétextes efficaces à l'égard d'un homme qui ne répondait guère aux injures que par le silence. « Telle est, » disait-il, « ma nature et mon caractère : je me soucie peu de tout ce que peu-

pp. 311-3. — (1) Ibid., t. I, p. 472. V. aussi sur Needham : Syd. Opera, ed. Gr., p. 5.

vent penser ou dire ces gens dédaigneux et moqueurs (1). » Une autre fois il opposait à ses détracteurs cette parole d'un ancien : « Il vous est aisé de m'attaquer tandis que je garde le silence ; vous avez appris à injurier, et moi j'ai appris à me contenter du témoignage de ma conscience en méprisant les injures (2). Il fut donc bien aisé de persuader aux rois Jacques et Charles II que l'homme qui avait porté autrefois les armes avec le Parlement devait être privé des faveurs de la Cour ; et de faire accroire à des confrères que le praticien qui avait assez de talent pour lire seul, de ses propres yeux dans le livre de la nature, méprisait au fond, comme Blackmore l'a laissé entendre, les œuvres et les conceptions de ses contemporains (3).

Ce dernier reproche est, selon nous, le plus grave qui ait été adressé à Sydenham : Boerhaave l'a formulé, parmi d'autres remarques, dans une page d'autant plus digne d'attention que, dix-sept ans auparavant, il avait payé à la mémoire de Sydenham le plus solennel tribut

(1) *Opera*, ed. Gr , p. 23. — (2) Ibid., p. 5. — (3) « Pour montrer au lecteur » dit Blackmore, « combien Sydenham méprisait les écrits médicaux, je le priai un jour de m'indiquer les ouvrages qu'il convenait de lire pour me mettre en état de pratiquer. — Lisez *Don Quichotte*, répliqua-t-il, c'est un très bon livre, je le lis encore à présent. — Telle est la basse opinion qu'avait cet homme célèbre de la science puisée dans les auteurs qui l'avaient précédé. » R. Blackmore, *A Treatise upon the Small-Pox*, The Preface, p. XI, London, 1723. — On a mis en doute et la substance du fait et son interprétation. 1° La véracité de Blackmore n'est pas à l'abri de tout soupçon, car dans le même ouvrage (p. 47) il *prétend* qu'il tient de Sydenham que celui-ci suivait dans sa pratique médicale une conduite *systématiquement* opposée à celle des plus éminents médecins. Hans Sloane qui avait beaucoup connu Sydenham estimait la conversation précitée une pure plaisanterie (Cf. : *A General Dic-*

d'admiration (1) : « Thomas Sydenham, » dit-il, « laissa de côté toute espèce d'opinion et de théorie systématique à l'égard des maladies, pour suivre, semble-t-il, la méthode des médecins grecs : il se contentait en effet de faire attention à ce qui arrivait aux malades quand ils avaient pris des remèdes ou quand ils n'en avaient pas pris, et il intervenait rarement à moins que la nature du mal ne lui fût bien connue ; il en agissait ainsi afin que la nature des maladies fût mise en telle évidence qu'il n'eût pas à y mêler son propre raisonnement et le souvenir de ses lectures ; il notait simplement ce qu'il observait.... Depuis Hippocrate personne n'avait observé les maladies avec une aussi grande exactitude, et cela parce que les autres observaient d'un esprit déjà préoccupé.... Voilà pourquoi sa méthode est rarement en défaut. Toutefois elle a ceci de mauvais qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour acquérir une certaine connaissance des maladies.... Il faut donc recourir à des règles générales, comme Sydenham le témoigne lui-même dans la *Schedula monitoria* écrite vers la fin de sa vie. Nous ne

tionary, loc. cit. ; B. Hutchinson, *Biographia medica..*, t. II, p. 433, London, 1799). 2° Le fait admis, cette ironie que Blackmore prétend rejeter sur l'ensemble de ses confrères pourrait bien le viser lui-même. Mais en outre Sydenham, par ces paroles, était capable selon nous, d'une sérieuse intention. Il avait apprécié sans doute cette grande finesse d'observation et cette profonde exactitude qui marquent l'immortel ouvrage de Miguel de Cervantès, et que l'aliéniste le plus habile n'aurait point dépassées ; il n'est peut-être pas inutile de mentionner, à l'appui de notre thèse, l'appréciation flatteuse que Locke, l'ami de Sydenham, exprime sur le Don Quichotte dans une œuvre posthume : *Some thougts concerning reading and Study for a Gentleman* (*The Works...* 10 ed., t. III, p. 175). — (1) Le discours *De commendando studio hippocratico* fut prononcé en 1701, et la première édition de la *Methodus discendi medicinam* date de 1718.

pensons pas qu'il soit défendu de lire les auteurs. Il dit bien que le temps dépensé par d'autres à cette lecture, il l'a employé à des observations personnelles ; mais il existe cependant des auteurs de choix qui ont donné des descriptions excellentes des maladies... et nous devons comparer nos observations aux leurs ; il aurait bien fait d'agir ainsi ; mais cela ne lui arriva que deux ou trois fois à propos de la peste, parce que d'autres médecins l'accusaient de n'avoir pas lu les auteurs ; et il en cite très heureusement quelques-uns. Cette méthode serait donc bonne si la médecine ne faisait que de commencer, mais puisque nous avons à présent et des auteurs et des règles générales de traitement, il est bon de nous en servir. Aussi ne devons-nous pas imiter Sydenham à ce point de passer tout notre temps à des observations personnelles, comme si les autres avant nous n'avaient rien laissé de bon (1). »

Tel est l'acte d'accusation dans toute sa rigueur. Voyons maintenant quels motifs avait Sydenham d'agir de la sorte, et si ces motifs peuvent être justifiés.

D'abord on peut apercevoir dans la méthode intellectuelle suivie par le célèbre praticien l'application, surprenante par ses résultats, de la doctrine que René Descartes avait répandue dans le monde savant avec tant de célébrité dès la première moitié du XVIIe siècle, et qui avait trouvé en Angleterre un très fidèle écho. Locke s'était pris d'enthousiasme pour cette philosophie ; elle avait dû

(1) *Methodus...*, ed. cit., 1744, pp. 497-500. Nous citons de préférence cette édition parce qu'elle est la dernière publiée avant les remaniements considérables par lesquels de Haller l'a défigurée pour en faire la *Methodus studii medici* de 1751.

souvent servir de sujet aux conversations qu'il avait avec son ami ; et d'autre part l'on devine sans peine qu'un esprit aussi indépendant par nature que celui de Sydenham devait s'attacher avec complaisance aux doctrines que contenaient les *Meditationes de prima philosophia* (1644). Avant Descartes, plus d'un philosophe, depuis Platon et Aristote jusqu'à François Bacon, avait recommandé dans l'étude des sciences de commencer par le doute. Mais porter ce *doute méthodique* au delà de toutes limites, feindre pour quelque temps, comme le voulait le philosophe français, que toutes nos opinions sont entièrement fausses ou imaginaires, afin de déraciner tous les préjugés, n'était pas le moins du monde à la portée des esprits vulgaires. Sydenham dut à la supériorité et à l'ampleur de son intelligence de pouvoir traiter de la sorte les enseignements de la tradition et de la médecine de son temps. Par philosophie et non point par humeur, il aima mieux renoncer au travail pénible de débrouiller l'inextricable mélange d'idées justes et d'opinions fausses qui avaient cours de son temps, pour mettre à profit les qualités précieuses d'observateur que la nature lui avait départies ; heureuse préférence, car il fallait à un pareil génie son entière liberté d'allures et sa franche indépendance pour buriner d'après nature, et d'une main si originale, les traités de la goutte, de la maladie vénérienne et de l'affection hystérique.

La mémoire de Sydenham devint rapidement célèbre après sa mort, surtout hors de l'Angleterre. Déjà de son vivant de nombreuses éditions de ses œuvres partielles ou complètes avaient paru à Amsterdam, à Strasbourg, à Genève, à Francfort et à Leyde ; elles continuèrent plus

nombreuses encore, après sa mort, aux villes que nous venons d'indiquer, et à Nuremberg, à Leipzig, à Padoue, à Venise, à Lyon et à Edimbourg. Une traduction anglaise fut bientôt publiée, celle de Pechey (1696); en 1712 elle arrivait à sa cinquième édition. Plus tard parurent les traductions complètes en français (1774), en allemand (1786) et en italien (1816).

Le premier et même le plus solennel éloge de Sydenham fut prononcé par Boerhaave, douze ans après sa mort. On sait la profonde vénération que le médecin de Leyde professait pour les doctrines du maître, et l'on raconte qu'il se découvrait toutes les fois qu'il prononçait son nom (1). Appelé en 1701 à la chaire de médecine théorique de l'Université de Leyde, à côté du professeur Drelincourt, Boerhaave alors plein d'un jeune enthousiasme pour la médecine hippocratique voulut inaugurer son enseignement par une sorte de panégyrique du vieillard de Cos. Il montra donc toute la solidité de sa méthode, que de nombreux disciples, observateurs à la fois dans divers pays de la Grèce, avaient concouru à fonder avec lui; puis il fit voir comment cette doctrine si sûre avait servi de plus ferme appui à toute la médecine grecque, à celle des Romains, à celle des Arabes. Et quand il fut arrivé à l'époque moderne: « Hélas ! » dit-il, » il y en a peu parmi les nôtres, qui soient parvenus à la perfection des anciens, si tant est qu'il y en ait. Il en est un cependant à qui je donne la place d'honneur, Thomas Sydenham, la lumière de l'Angleterre, et la gloire de notre art; car je rougirais

(1) [Th. Bordeu], *Recherches.*, t. I, p. 239.

de prononcer son nom sans y joindre un tribut d'hommage. Je ne viens jamais à le contempler sans me représenter aussitôt l'idéal d'un vrai disciple d'Hippocrate ; et pour si grands que soient les éloges que je lui décerne en souvenir des services rendus par lui à la médecine, ces éloges néanmoins n'atteindront jamais à son véritable mérite (1). »

L'Angleterre rendit beaucoup plus tard à l'illustre Sydenham les hommages officiels. Le premier de ces hommages fut le *Discours Harveien* (Oratio Harveiana) prononcé par Arbuthnot en 1727 (2) : Sydenham y est appelé l'émule d'Hippocrate. Depuis lors, les éloges se succédèrent ; Sydenham devint l'*Hippocrate anglais*, le *divin Sydenham*. Sa renommée s'étendit partout ; la médecine française en particulier lui donna des témoignages d'admiration d'autant plus précieux qu'ils étaient en général plus discrets. Et pour descendre jusqu'à notre époque, on se souvient des marques de vénération sincère que Trousseau lui donnait souvent dans ses leçons cliniques (3), on sait aussi avec quel sentiment de respect l'érudit Lasègue porta la main sur le Traité de la Goutte, pour traduire à peine quelques pages de l'œuvre « du maître » (4).

Jusqu'en 1740, tout le monde s'accordait à croire que

(1) H. Boerhaave, *Oratio de commendando studio hippocratico...* (*Opera omnia medica...*, p. 453, Venetiis, 1757. Le même discours avait été imprimé à part, à Leyde, l'année où il fut prononcé. — (2) J. Arbuthnot, *Oratio anniversaria Harvejana*, anni 1727 (*The Miscellaneous Works*, Glasgow, 1750, 2 vol. in-8). — (3) Sydenham est cité dans les *Leçons clin.*, le plus souvent pour être loué : t. I, pp. 2 et seqq., 137, 272, 496, 782 ; t. II, pp. 184, 217, 251 ; t. III, pp. 317, 369, 401, 446. — (4) Cf. *Traité de la goutte de Sydenham*, Partie descriptive, Préface, Paris, 1882.

Sydenham avait rédigé lui-même ses œuvres en latin, lorsque Jean Ward déclara, dans la *Vie* des Professeurs du Collège Gresham, qu'en 1676 « le Dr Sydenham avait publié ses *Observationes medicæ circa morborum acutorum historiam et curationem*, qu'il les dédia au Dr Mapletoft et que celui-ci sur le désir de l'auteur les traduisit en latin. » Et il ajoutait en note : « Les autres ouvrages de cet excellent médecin furent traduits plus tard dans la même langue par M. Gilbert Havers, du Collège de la Trinité à Cambridge, où il étudiait la médecine ; c'était un ami du Dr Mapletoft » (1).

Deux ans après (1742), Jean Swan publia, en tête d'une traduction nouvelle des œuvres de Sydenham, une vie également neuve, et sans signature, de l'illustre praticien : l'absence de toute indication précise laissait croire que Swan en était l'auteur. Le biographe, après avoir rappelé la déclaration de Ward, ajoutait : « M. Ward ayant négligé d'apporter aucune preuve de son assertion, la question ne saurait être décidée par sa seule autorité » (2). Aussitôt que cette note parvint à la connaissance de Ward (1743) il écrivit au directeur du *Gentleman's Magazine*, qui l'avait publiée (3), une longue épître où il développait en détail les preuves de son affirmation. Toutefois des informations nouvelles l'avaient conduit à en modifier la lettre. Il tenait du Rév. Jean Mapletoft, recteur de Byfield et fils du docteur, que son père, — il avait du moins des raisons de le croire, — avait traduit avec les *Observationes* toute

(1) Ward, *The Lives.*, p. 275. — (2) *The Life of Dr Syd.*, p. IX, nota (*The entire Works* of Dr Syd... London, 1742..). — (3) *The Gentleman's Magazine*, for december 1742 (vol. XII), p. 633.

la collection des œuvres médicales de Sydenham qui avaient paru jusqu'en 1683, car « non seulement il avait entendu dire à son père qu'il traduisit le premier de ces ouvrages, mais en outre, quoiqu'il n'ait pas désigné nominativement les autres pièces qu'il avait traduites, il l'avait entendu appliquer à celles-ci la même façon de parler qu'à la première. » Le Rév. Mapletoft ajoutait même, à propos du *Tractatus de podagra et hydrope*, que Sydenham se mit à plaisanter de ce que son père avait continuellement attribué au mot *hydrops* le genre féminin. A partir de 1683, le Dr Mapletoft avait dit adieu à la médecine pour entrer dans les ordres ; et il ne restait plus alors que la *Schedula monitoria* traduite par Gilbert Havers, d'après le témoignage recueilli par deux gentilshommes de la bouche du Dr Montfort, l'éditeur des *Processus integri*, témoignage que ces gentilshommes avaient rapporté récemment au Rév. Mapletoft (1).

Pour si bizarres que soient de pareilles assertions, elles sont trop nettes pour n'exiger pas d'être discutées en détail.

Tout d'abord, si elles sont vraies, que serait donc devenu le manuscrit anglais original ? Il est vrai qu'en 1795, P. Le Vaillant fit don au Collège des Médecins de Londres (2) d'un volume manuscrit rédigé en anglais, et intitulé : *Medical observations by Thomas Sydenham...* (Observ. méd. par le Dr Th. S.) (3). Mais la préface

(1) *Cf.*, *The Gentleman's Magaz.*, for october 1743 (vol. XIII), p. 528. — (2) La présentation de ce manuscrit eut lieu le 17 nov. (V. *Annales*, vol. XVI, p. 182. (Cité par Munk, *The Roll.*, t. I, p. 314). Les annales du Collège des méd., rédigées en latin jusque vers 1690, ont gardé leur titre primitif. — (3) V. l'étude critique de ce

diffère entièrement de celle des *Observationes ;* on y trouve deux courts tableaux synoptiques inédits, l'un en latin sur les fièvres, l'autre mi-latin mi-anglais sur les combinaisons des fièvres ; le texte courant du manuscrit, qui vient ensuite, tantôt serre de près celui des *Observationes*, tantôt s'en écarte complètement. Une circonstance qui n'est pas favorable à l'authenticité du manuscrit, c'est qu'on y trouve jusqu'à trois écritures qui semblent différer entre elles, et dont aucune, d'après le jugement avancé timidement par Latham, ne saurait être assimilée à celle de Sydenham. D'autre part on rencontre au courant du volume les dates de 1669, 1670, 1673, et à la fin cette phrase qui lui sert de conclusion : « Tout ceci, du moins la partie qui concerne l'histoire et le traitement des maladies aiguës, a été inséré par moi dans mon dernier livre intitulé *Observationes medicæ ;* là mes observations sont mieux achevées que dans le présent manuscrit. »

En résumé à supposer que ce manuscrit soit réellement de Sydenham, il n'est pas possible d'admettre qu'il ait été à proprement parler l'original des *Observationes ;* il faudrait simplement le ranger à côté de ceux dont Locke nous a conservé des fragments, et dont Sydenham se contenta de retirer les idées substantielles pour les incorporer à ses œuvres au fur et à mesure de leur publication.

Nous revenons donc à la question posée tout à l'heure. D'où vient qu'après les recherches faites depuis cinquante ans environ par le docteur Greenhill à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, par le docteur Latham à

manuscrit faite par Latham, *The Life.*, pp. LI-LVII.

la Bibliothèque publique de l'Université de Cambridge, par le docteur Brown, et par Bourne enfin au Museum britannique, d'où vient, disons-nous, qu'aucun manuscrit n'a été découvert qui ait pu servir d'original à la prétendue traduction de Mapletoft ? Que si la pensée du Maître s'était servie de la langue anglaise comme de premier vêtement, il eût été de son intérêt de nous transmettre le texte rigoureusement précis sur lequel l'habile humaniste Mapletoft avait brodé une traduction élégante ; et d'autre part, Locke, si attentif à recueillir les moindres écrits qui tombaient de la plume de son ami, n'eût pas manqué, dans ses propres notes, de nous informer de l'existence du manuscrit en question.

Du reste, avant de tenter la solution de ce problème, il convient de bien établir que rien *à priori* n'oblige à refuser à Sydenham l'entière paternité de ses œuvres. De l'aveu de tous, il avait composé lui-même en latin la première édition de sa *Méthode* (1666); et même si nous voulons bien accepter son propre témoignage, le seul dont nous ayons pu nous éclairer sur ce point, la deuxième édition du même ouvrage avait précédé les relations journalières de Mapletoft et de Sydenham (1). En outre, l'éducation reçue par le célèbre praticien, ses goûts, les habitudes de son temps, lui avaient rendue familière la connaissance de l'idiome latin. L'habitude de s'exprimer dans la langue de Térence et de Cicéron était alors en usage dans tous les collèges des universités d'Angleterre. Il est vrai qu'en 1609, il s'était élevé,

(1) «... per septennium, quod jam ultimo excurrit... usurpaveris. » *Opera*, éd. Gr., p. 5. La lettre dédicace où cette citation est puisée date de la fin de 1675.

de la part de divers savants, des plaintes que les visiteurs d'Oxford relevèrent en 1648, afin d'obliger les écoliers à se servir uniquement du latin dans leurs discours familiers et dans l'enceinte de leurs collèges, et de remédier à l'infériorité qu'ils avaient contractée à cet égard vis-à-vis des étrangers en parlant anglais dans les collèges et dans les Halls (1). Mais c'est précisément là une preuve de l'importance que l'on attachait à la connaissance usuelle d'une langue qui servait seule à l'échange des idées dans le monde savant. Et du reste le Collège de-toutes-les-âmes, dont Sydenham avait fait partie pendant huit ans environ (1648-1656), imposait formellement à ses membres l'obligation de parler latin « nisi ad aliud idioma, extraneorum vel laïcorum præsentia, seu ex alia causa rationali, urgeantur » (2).

Mais en outre Sydenham, au point de vue littéraire, avait un esprit particulièrement cultivé. C'était l'opinion générale de ses contemporains. L'historien Wood, écrivant six ans après sa mort, dit que « c'était un homme d'un style fleuri (3). » Ce jugement ne peut s'adresser qu'aux œuvres latines, les seules qui avaient été publiées. Un autre contemporain, Pechey, le premier de ses traducteurs, le qualifie d'homme instruit, ayant un jugement solide (4) ; et il n'ajoute rien qui puisse laisser entendre que l'édition latine de ses ouvrages, la seule qu'il avait sous les yeux, ne lui appartenait pas. Sir Hans Sloane qui avait beaucoup connu Sydenham a raconté qu'il avait dans son cabinet un fort joli buste de Cicéron,

(1) Burrows, *The Register.*, p. XCVI. — (2) Ibid. — (3) *Athenæ.*, t. II, col. 839. — (4) *The whole Works...*, Préface, p. IV.

et que c'était son auteur favori (1). Du moins, il est certain que les premières éditions de la *Méthode*, bien qu'elles ne soient pas ornées des mêmes grâces de style que les *Observationes*, offrent cependant, avec quelques allusions littéraires, des passages écrits avec une véritable élégance ; nous avons cité les premières lignes par lesquelles s'ouvrait la *Méthode* de 1666 ; le reste de la préface est écrit à peu près dans le même style.

Le célèbre biographe anglais Johnson, — car c'était l'auteur de la vie de Sydenham insérée dans la traduction de Swan, — observe finement « que les *Processus integri* témoignent d'une plus grande habileté de la part de Sydenham à écrire en latin qu'on ne veut bien lui en attribuer » (2). Nous ajouterons que, quand même Sydenham n'aurait eu qu'à en extraire le fond de ses œuvres rédigées par un autre, les *Processus* forment cependant un véritable tout littéraire, original par la mise en œuvre des matériaux et souvent par l'expression ; or, Sydenham les avait écrits et rédigés de sa propre main.

Que conclurons-nous des réflexions qui précèdent ? En présence du soin minutieux avec lequel le texte des éditions de 1666 et 1668 fut remanié lettre par lettre (3) avant de passer dans l'édition de 1675, il est difficile de ne pas admettre que Sydenham a participé directement à la rédaction des *Observationes*. Peut-être a-t-il voulu néanmoins confier à son ami Mapletoft le soin de perfectionner la forme littéraire de son livre, soit parce

(1) *A General Dictionary*., loc. cit. — (2) *The Life*., loc. cit., p. x. — (3) Il suffit d'ouvrir au hasard l'édition latine du Dr Greenhill pour s'en convaincre ; la comparaison des textes des diverses éditions publiées du vivant de l'auteur y a été faite avec le plus grand soin.

que ses occupations ne lui en laissaient pas le temps, soit afin de faire donner aux *Observationes* le cachet d'élégance que cet habile latiniste était capable de lui imprimer. Dans cette hypothèse, on s'expliquerait les *quelques* expressions analogues qu'on s'est évertué à chercher d'une part dans les œuvres de Sydenham, de l'autre dans les trois leçons latines prononcées par Mapletoft au collège Gresham sur l'origine de la médecine (1). La même hypothèse expliquerait aussi ce mot de *traduire* dans la bouche du Rév. Mapletoft, s'il advint que çà et là quelques feuilles anglaises s'étaient glissées au milieu du manuscrit latin, comme cela est vraisemblable d'après les habitudes de Sydenham révélées par les *Extracts* que Locke nous a conservés (2). Dans tous les cas, si le texte fut de Mapletoft, il faut admettre que Sydenham s'en était réservé la correction médicale ; or, nous avons vu tout à l'heure que, d'après le Rév. Mapletoft, il n'était pas incapable de la correction littéraire. Enfin, nous ne cacherons pas que le témoignage unique d'un fils parlant au nom de son père, c'est-à-dire dans une cause qu'il faisait sienne, ne nous paraît pas revêtir le caractère d'une authenticité absolument incontestable.

Sydenham fut peint de son vivant par Marie Beale, artiste de grande réputation, dont les fils étudièrent la médecine sous la direction de Sydenham. Un portrait

(1) *Prælectiones tres J. Mapletoft*... (Ward, *The Lives.*, The appendix, p. 120). Au reste, Sydenham, après avoir lu les leçons de son ami, pouvait bien en reproduire de mémoire quelques idées ou quelques expressions. — (2) Ces *Extraits* (Anecdota sydenhamiana) nous fournissent, en effet, dans plus d'un endroit, la preuve que Sydenham rédigeait ses manuscrits en latin aussi bien qu'en anglais (Cf. *Anecdota.*, p. 51, De Asthmate); que parfois même il mélangeait les deux textes (Cf., ibid. p. 1, De Phthisi, passim).

signé de cette artiste fut offert en 1747 au Collège des Médecins de Londres, par Théophile Sydenham, petit-fils du docteur; on le plaça dans le cabinet du censeur (1). En 1867, le Dr Forester annonça qu'il avait en sa possession un autre portrait de Sydenham peint par la même artiste et daté de 1688 (2).

Il existe aussi un fort beau portrait fait par le chevalier Lély, fameux peintre de portraits et maître de Marie Beale (3); nous en ignorons la date. Du moins, nous savons qu'il est antérieur à 1680, époque où mourut Lély. Ce fut probablement le portrait que Guillaume, le fils aîné de Thomas, offrit au Collège en juin 1691 (4). Nous l'avons fait reproduire, d'après Houbraken.

Un troisième portrait inférieur aux deux précédents fut donné par M. Bayford, en 1832 (5).

Enfin, en 1757, le Collège des Médecins (6) fit exécuter par Wilton, au prix de 100 livres sterling (7), un buste de Sydenham, que l'on plaça l'année suivante dans le cabinet du censeur (8).

(1) Cf. Munk, *The Roll.*, t. I, p. 313 (et note). — (2) *The Lancet*, 1867, t. II, p. 758. — (3) Il a été reproduit en gravure dans le recueil splendide de Houbraken : *The Heads of illustrious Persons of great Britain engraved by Mr Houbraken, with their Lives... by T. Birch*, t. II, p. 37, London, 1743-1751. — (4) Cf. Munk, *The Roll.*, t. I, p. 313. — (5) Ibid. — (6) V. la délibération du Collège dans les *Annales*, vol. XII, p. 61 (cité par Latham, *The Life.*, p. XLVII). — (7) J. Nichols, *Literary anecdotes of the eighteen Century..*, t. V. p. 321, London, 1812. V. aussi : Munk, *The Roll.*, t. I, p. 313 ; t. III, p. 331. — (8) V. un résumé sur les portraits et bustes de Sydenham dans Munk, *The Roll.*, t. III, p. 401.





INDEX

CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE

DES ÉDITIONS LATINES
ET DES TRADUCTIONS DES ŒUVRES DE SYDENHAM

I

ÉDITIONS LATINES

a. **Éditions partielles** (1). Th. Syd.. *Methodus...* (v. p. 27). Londini, 1666, in-8 [G].— Idem, Amstelodami, 1666, in-12 [P]. — Th. Syd. M. D. *Methodus...* (v. p. 41), editio secunda. . Londini, 1668, in-8 [G]. — *Observationes medicæ* .. (v. p. 62). Londini, 1676, in-8 [G]. — *Observationes medicæ...* Argentorati, 1676, in-12. [Manget, *Bibliotheca.*, t. IV, p. 334.] — *Observationes med...* Genevæ, 1683, in-12. [H., *Biblioth.*, loc. cit.]. — *Observationes med...* (v. p. 91), editio quarta... Londini, 1685, in-8 [G].

Epistolæ responsoriæ duæ .. (v. p. 84). Londini, 1680, in-8 [P]. — Id., Genevæ, 1683, in-12 [P]. — Id. (v. p. 91), editio secunda, Londini, 1685, in-8 [G].

Dissertatio epistolaris... (v. p. 86). Londini, 1682, in-8 [P]. — *Epistola ad Gulielmum Cole de Variolis et Passione hysterica*, Francofurti, 1683, in-12. [*Index gener. et absolut... Ephem. Germanic.* [1670-1692], Norimbergæ, 1695. In fine : *Catalogus librorum...*]. — Th. Syd., *Dissert. epist...*, Genevæ, 1684, in-12 [P]. — *Dissert. epist...* (v. p. 91), edit. secunda, Londini, 1685, in-8 [G].

Tractatus de Podagra et Hyd... (v. p. 87) Londini, 1683, in-8 [P]. — Th. Syd. *Tract...* (S. l. n. d.) Toutefois ce traité est imprimé à la suite des *Opuscula quotquot...* éd. d'*Amsterdam*, 1683 ; en outre le typographe, à la fin du traité, mentionne une faute à corriger dans les opuscules qu'il a édités *l'année précédente*, c'est-à-dire justement les opusc. précités [P]. — Th. Syd... *Tract...*

(1) Dans la mention des sources, nous indiquons par la lettre [G] les éditions constatées par le Dr G.-A. Greenhill, par la lettre [H] les éditions constatées par de Haller, par la lettre [L] celles qu'a indiquées Littré, et par la lettre [P] celles que nous avons pu constater nous-même. Quant aux éditions que nous n'avons pas eues en main, nous avons mentionné, d'après les auteurs, toutes celles dont nos recherches *indirectes* n'ont pas improuvé l'existence.

Lugduni-Batavorum, 1684, in-8 [G. Hamilton, prof. d'Edimbourg, cité par Greenhill]. — *Tract*... (v. p. 91), edit. secunda, Londini, 1685, in-8 [G]. — Th. Syd., *Tract.*, Genevæ, 1686, in-12 [P]. — *Tract*... Lipsiæ, in-8. (Probablement en 1792). [W. Heinsius, *Allgemeines Bücher-Lexikon*... [1700-1810] Leipzig, 1812.

Schedula monitoria... (v. p. 93). Londini, 1686, in-8 [G]. — Id., Amstelaedami, 1687, in-8 [Manget, loc. cit.]. — Id., (v. p. 93), edit. secunda... Londini, 1688, in-8 [G].—Id., Genevæ, 1689, in-12 [P].

Processus integri... (v. p. 100) Londini, 1692. — Id. (v. p. 101), in Appendice *miscellaneorum curiosorum*... *anni 1691*, Norimbergæ, 1692, in-4 [P]. — Id. (v. p. 101), Londini, 1693, in-12 [P]. — Id., Amstelodami, 1694, in-12 [P]. — Id. (v. p. 101),Londini, 1695, in-12 [G].— Id., Genevæ, 1696, in-8 [H., *Biblioth.*, loc. cit.].— Id., Venetiis, 1696, in-8 [H., ibid.].— Id., post finem operum R. Morton, Genevæ, 1696, in-4 [H., ibid., IV, 60]. — Id., edit. tertia, Londini, 1705, in-12 [P]. — Id., edit. quarta, Londini, 1712, in-12 [G].— Id., edit. quinta, Londini, 1726, in-12 [G]. — Id., p. fin. oper. R. Morton, Genevæ, 1727, in-4 [P]. — Id., p. fin. oper. R. Morton, Lugduni, 1737, in-4 [P]. — Id., Londini, 1742, in-12 [H., H. Boerhaave, *Methodus studii medici, emaculata et access. locup.*, II, 895, Amstelaedami, 1751]. — Id., Edinburgi, 1750, in-12 [P].

b. **Éditions collectives** : Th. Syd... *Opuscula quotquot*... (contient les *Observationes*, les *Epist. respons.*, la *Dissert. epist.*). Amstelodami, 1683, in-8 [P] — Id ,Genevæ, 1684, in-12 [H., *Biblioth.*].— Th. Syd , *Opera universa* (Il y manque néanmoins la *Schedula* et les *Processus*). Londini, 1685, in-8 [G]. — Id., Amstelodami, 1687, in-8 [H., *Biblioth.*].

c. **Éditions complètes** : Th. Syd... *Praxis medica experimentalis*... Lipsiæ, 1695, 2 vol. in-8 [P]. — Th. Syd. *Prax. med. experim*... cum S. Cœs. Maj. et S. El. Sax. privilegiis. Lipsiæ, 1695, 1 vol. in-8 [P].— Th. Syd... *Opera omnia medica*... Genevæ, 1696, in-8 [P]. — T. S... *Opera universa*... ed. tertia (il y manque les *Processus*), Londini, 1705, in-8 [P]. — T. S... *Prax. med. experim*... Lipsiæ, 1711, in-8 [P] — Patavii, 1714, in-8. [F. A. Ebert, *Allgemeines bibliographisches Lexicon*, Leipzig, 1830, in-4]. — T. S. *Opera medica*... Genevæ, 1716, 2 vol. in-4 [P].— Id., 1723, 2 vol. in-4 [P]. — T. S. *Op. univ*... Lugduni-Batavorum, 1726, in-8 [G]. — Londini, 1734, in-8 [H., *Biblioth.*, loc. cit.].— Venetiis, 1735, in-f. [H., ibid.]. — T. S... *Op. med*... Genevæ, 1736, 2 vol. in-4 [P]. — Lugduni, 1737, in-4 [H., *Biblioth.*, loc. cit.].— Genevæ, 1737, 2 vol. in-4 [H., *Biblioth.*, loc. cit.].—T. S... *Op. univ*..., Lugduni-Batavorum, 1741, in-8 [P].— T. S... *Op. med*... Genevæ, 1749, 2 vol. in-4 [P]. — T. S... *Op. univ*... Lugduni-Batavorum, 1754, in-8 [G]. — T. S... *Op. med*... Genevæ, 1756-7, 2 vol. in-4 [P]. — Id., 1760 [C. G. Kayser, *Vollstændiges Bücher-Lexicon* [1750-1832], Leipzig, 1834, in-4]. — Venetiis, 1762, in-f [H., *Biblioth.*, loc. cit. —

T. S... *Op. med...* Genevæ, 1769, 2 vol. in-4 [P]. — T. S. *Opera universa med...* curavit C. G. Kühn. Lipsiæ, 1827, in-12 [P]. — Th. Syd... *Opera omnia*, edidit G. A. Greenhill, Londini, 1844, in-8. — Ed. altera, Londini, 1846. Cette édition est de beaucoup la meilleure. Nous l'avons constamment citée. Elle a le précieux avantage d'établir la corrélation du texte, le meilleur qui fut adopté du vivant de l'auteur, avec les passages dissemblables des éditions moins autorisées.

II

TRADUCTIONS

a. **Traductions anglaises** : 1° PROCESSUS INTEGRI : *The Practice of Physick*, 1695, in-4 [H., *Methodus.*, II, 1116]. — *The Practice of Physick : or Dr Sydenham's Proc. integ. translated...* by W. Salmon, 2 ed. London, 1707, in-8 [P]. — Id., 3 ed. London, 1716, in-8 [P].

2° ŒUVRES COMPLÈTES : *The whole works...* by John Pechey, London, 1696, in-8 [R. Watt, *Bibliotheca britannica*, Edinburgh, 1824, in-4]. — Id., 1697 [Allibone, *A critical Dictionary*.,]. — *The whole works* of that excellent pract. Phys. Dr T. S... 5 ed. corrected from the original Latin, by J. Pechey, London, 1712, in-8 [P]. — Id., 9 ed., London, 1729, in-8 [P]. — Id., London, 1734, in-8 [Watt, loc. cit.]. — Id., London, 1763, in-8 [Allibone, loc. cit]. — *The entire works...* newly made english... by John Swan... London, 1742, in-8 [P].— Id., London, 1753, in-8 [H., *Biblioth.*, loc. cit. — Id., 4 ed., London, 1763, in-8. [Baumes, notes de la trad. française de Jault, I, 463]. — *The works of T. S.* by G. Wallis. London, 1788, 2 v. in-8. [C'est l'édition de Swan corrigée et annotée. P]. — Id., by B. Rush, Philadelphia, 1809, in-8. [Allibone, loc. cit.]. — *The works... transl. from the latin edition of Dr Greenhill*, with a Life of the author, by R. G. Latham, London, 1848-50, 2 vol. in-8 [P].

b. **Traduction flamande** de la 2e éd. de la Méthode, par H. Buyzen, Harlem, 1714, in-8 [J.-G. Chauffepié, *Nouv. Dict. hist. et critiq.*, t. IV, p. 386, 1756].

c. **Traductions françaises** : 1° Ch. Lasègue, *Le Traité de la Goutte de Syd.*, partie descriptive, Paris, 1882, in-12. — A. Tartenson, *Le Traité de la Goutte de Syd.*, trad. et annoté. Paris, 1885, in-8. [P]. 2° Processus integri : *Méthode générale de T. S*. (V. *Abrégé de toute la méd. prat.*, traduit de J. Allen par de Vaux, t. III, pp. 98-223. Paris, 1728, in-12) [P]. — *Méthode complète de T. S...* (V. *Suppl. de l'abr. de toute la méd. prat...*, ou t. VI, pp. 1-134. Nouv. éd. par [Boudon]. Paris, 1737, in-12) [P]. — 3° Œuvres complètes : *Médecine pratique de Syd.* avec des notes, ouv. trad. sur la dern. éd. ang. par A.-F. Jault... Paris, 1774 in-8 [P]. —

Id., nouv. éd., Avignon et Paris, an VII, 2 vol. in-8 [P]. — La même, augm. d'une notice sur la vie et les écrits de Syd., par M. Prunelle, Montpellier, 1816, 2 vol. in-8 [P]. — La même, revue d'après la trad. latine... par J.-B.-Th. Baumes, Montpellier, 1816 2 vol. in-8. — La précéd., insérée sans les notes de Baumes, dans l'*Encyc. des sc. méd.*, Paris, 1834-46, t. IV, 1839, in-8 [P].

d. **Traductions allemandes**. — 1° ŒUVRES PARTIELLES : T. S. Anweisung.., Nürnberg, 1777, in-8. [Heinsius, *Allgemeines.*, Dritter Band, Leipzig, 1812]. — Abhandlung von dem Podagra, Landshut, 1792, in-8. [Heinsius, ibid.]

2° ŒUVRES COMPLÈTES : S. T. medicinische Werke... von. J.-J. Mastallier. Wien, 1786-7, 2 Bde, gr. in-8. [Heinsius, ibid.].— S.T. Sämmtliche Werke... von H.-G. Spiering. Altona, 1802, in-8 [Heinsius, ibid.]. — S. T. Sämmtliche medicinische Schriften... von R.-H. Rohatzsch. Ulm., 1838-9, 2 Bde, gr. in-8. [Heinsius, *Allgemeines.*, Neunter Band, Leipzig, 1839]. — Id., neue... auflage. Ulm, 1845-6, gr. in-8. [Id., Zehnter Band, Leipzig, 1849].

e. **Traduction italienne**. — Opere mediche volgarizzate da Campanelli. Pavia, 1816, 2 vol. in-12. [Ebert, loc. cit.].

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

CHRONOLOGIQUE (1)

A. Browne, *A vindicatory.*, passim. 1691. — A. Wood, *Athenæ.*, (I ed. 1691) 2 ed., II, col. 839. 1721. — J. Pechey, *The... Works of.. Syd.*, The Preface. 1696. — Arbuthnot, *Or. Harv.*, A. 1727.— J.-P. Nicéron, *Mém. pour servir à l'hist. des hommes ill..*, XVI, 207. Paris, 1727-45. — *A gen. Dictionary.*, IX, 458. 1739. — [S. Johnson], *The Life of.. Syd.* (*The entire Works of.. Syd.*, by Swan, p. xxv, 1742; — vel : *Gentl. Mag.*, Dec. 1742, vol. XII, 633 ; — vel : *The Works of S. Johnson*, LL. D., IV, 492, London, 1787, in-8.) — H. Boerhaave, *Meth. disc.*, 497. 1744. — Houbraken... and Birch, *The Heads.*, II, 37. 1751. — C.-G. Jœcher, *Allgemeines Gelehrte Lexicon...* IV, col. 955, Leipzig, 1751. — H. Boerhaave, *Meth. stud.*, II, 895. 1751. — J.-G. Chauffepié, *Nouv. Dict.*, IV, 386. 1756. — Moreri, *Le gr. Dict. hist.*, IX, 641. 1759. — A. Kippis, *Biog. britannica*, VI, part. I, 3879. 1763. — [*Th. Bordeu*], *Rech.*, I, 237. 1764. — Eloy, *Dict. hist. méd.*, IV, 349, Mons, 1778. — A. de Haller, *Biblioth.*, III, 188. 1779. —

(1) Nous indiquons en abrégé les auteurs déjà cités. — Les tomes sont désignés en chiffres romains, les pages en chiffres arabes; l'année par le millénaire.

B. Hutchinson, *Biog. med.*, II, 430. 1799. — A. Chalmers, *The gen. biog. Dictionary*, a new ed., XXIX, 75, London, 1816. — Prunelle, *Notice sur Syd. et ses écrits* (V. trad. Jault, II, 1, Montp. 1816). — J.-B.-Th. Baumes, *Disc. apol. sur Syd.* (V. trad. Jault, revue sur le latin, I, p. IX, Montp. 1816). — J.-L. Alibert, *Nosol. natur.*, I, p. XLIV, Paris, 1817. — C.-G. Kühn, *Vita Syd.* (*Syd. Opera*, p. XI, Lipsiæ, 1827). — F.-H.-A. Goeden, *Th. Syd., über seine Bedeutung in der heilenden Kunst*, Berlin, 1827. — Dezeimeris, Ol. d'Ang. et Raige-Del., *Dict. hist. méd.* IV, 242, Paris, 1829-39. — Broussais, *Exam. des doct. méd.*, 3e éd., II, 87, Paris, 1829. — [W. Macmichael], *Lives of british Physicians*, London, 1830; a new ed., 1857. — Rovers, *De Syd. in morbis curandis naturæ imitatore*, Dordraci, 1838. — F. Jahn, *Syd. Ein Beitrag zur wissenschaftlichen Medicin*, Eisenach, 1840. — R.-W. Gernhard, *De Th. Syd.*, Jenæ, 1843. — Th. Syd. *Opera.*, ed. Greenhill, 1844. — Israel Hwasser. *Sydenham.-Ett bidrag till Medicins Culturhistorie*, Upsala, 1845. — Renouard, *Hist. méd.*, II, 319. 1846. — G. Milroy, *The Life and writings of Syd.* (*The Lancet*, 1846, vol. II; 1847, vol. I & II). — Michea, *Union méd.*, 1847. — Latham, *The Life.*, 1848. — Michaud, *Biog.*, 1854. — Bayle et Thillaye, *Biog. méd.*, I, 468, Paris, 1855. — *The english cyclopæd.* cond. by C. Knight; Biog. V, 867, London, 1857. — A. Cohn, *Das Leben Syd.* (*Günsburg's Zeitschrift für Klinik med.*, 1858, IX, 264). — J. Vignal, *Comp.*, 1860. — Didot, *Nouv. biog.*, 1862. — *Dict. encyc. sc. méd.*, Paris, 1864. — R. Firkenstein, *Syd. und die englische Medicin seiner Zeit* (*Deutsche Klinik*, 1868-69). — Daremberg, *Hist. sc. méd.*, II, 706, Paris, 1870. — Bouchut, *Hist. méd.* I, 347, Paris, 1873. — Bourne, *The Life of J. L.*, passim., 1876. — W. Munk, *The Roll.*, 2 ed. I, 309. 1878. — S. Allibone, *A critical.*, II, 2320. 1880. — *Medical Times and G.*, 1884, II, 786. — J. Brown, *Horæ subs.*, (1 ed. 1858) new ed.: *Locke and Syd.*, p. 1; *Dr Andrew Browne and Syd.*, p. 229. 1885. — G.-T. Bettany, *Eminent Doctors*, 1, 54, London, 1885. — E. Gurlt et A. Hirsch, *Biog. Lexikon der herv. Aerzte*, V, 592, Vienne, 1887. — *Encyclop. brit.*, 9 ed., XXII, 805. 1887.

Vu par le Président de la Thèse,
LABOULBÈNE.

Vu, le Doyen,
BROUARDEL.

Vu, et permis d'imprimer,
Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

Dijon, imprimerie Darantiere, rue Chabot-Charny, 65.